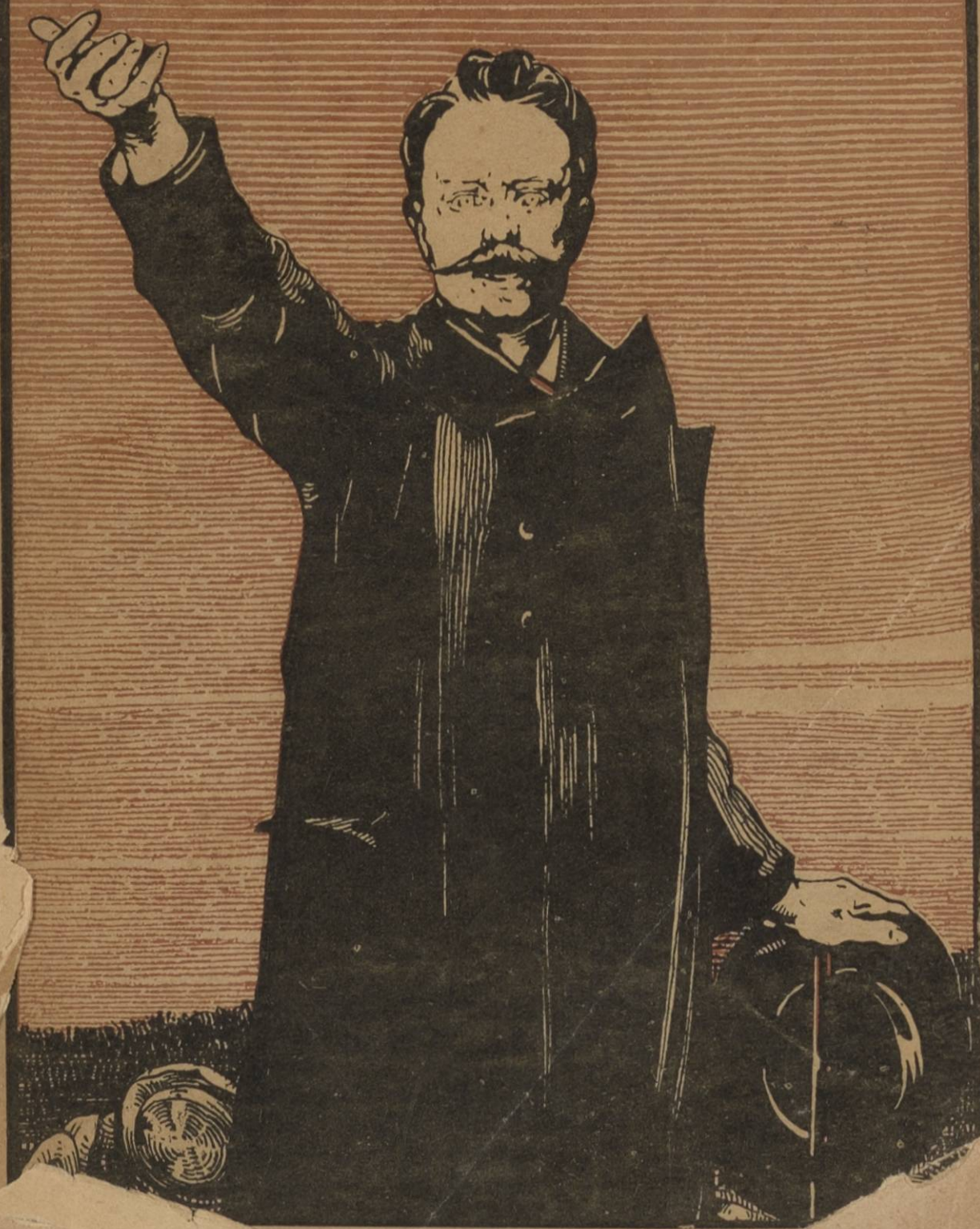


LE TRIBUN

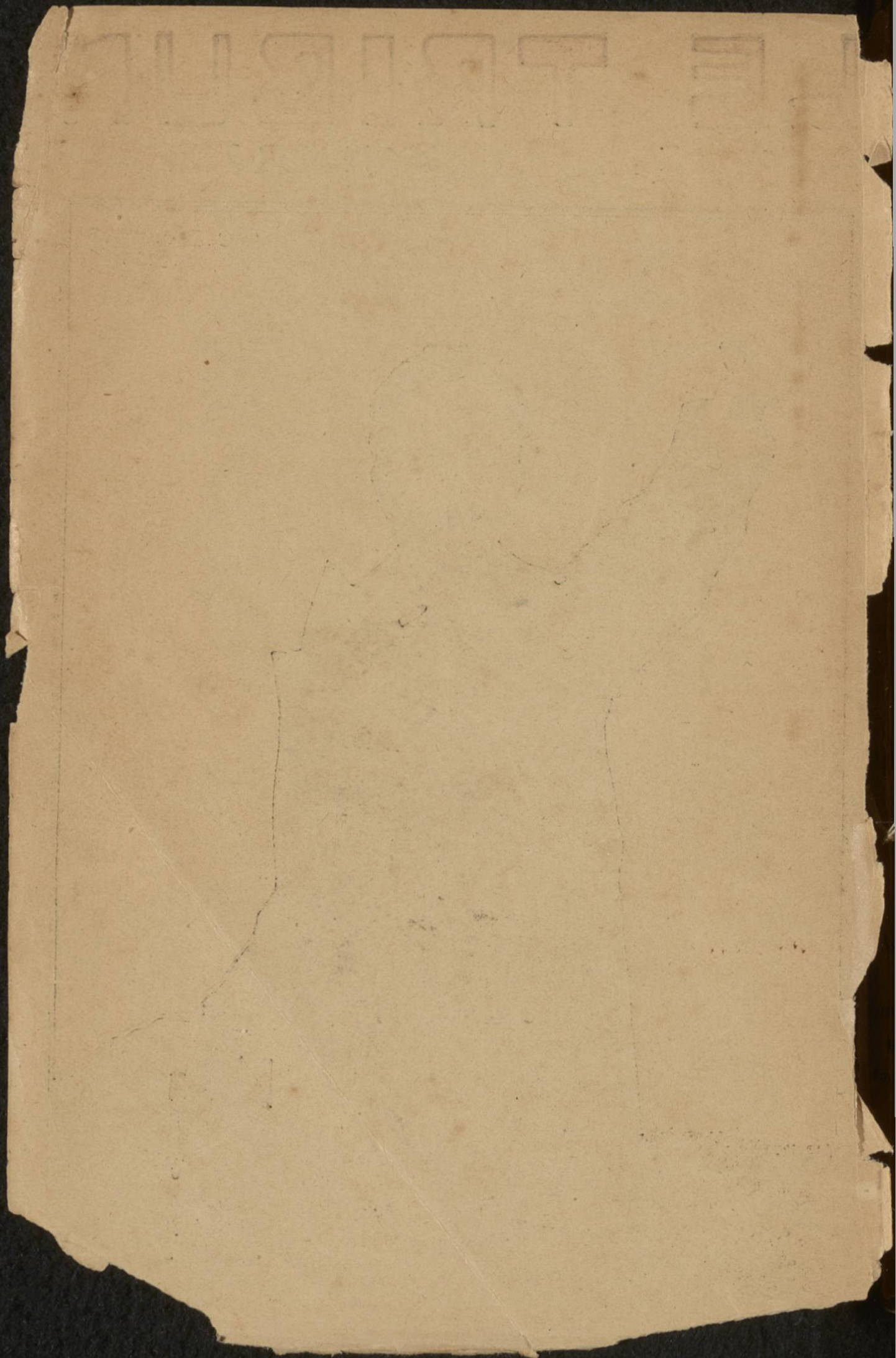
ROMAN

SANDER PIERRON

C. DRATZ.
1913.

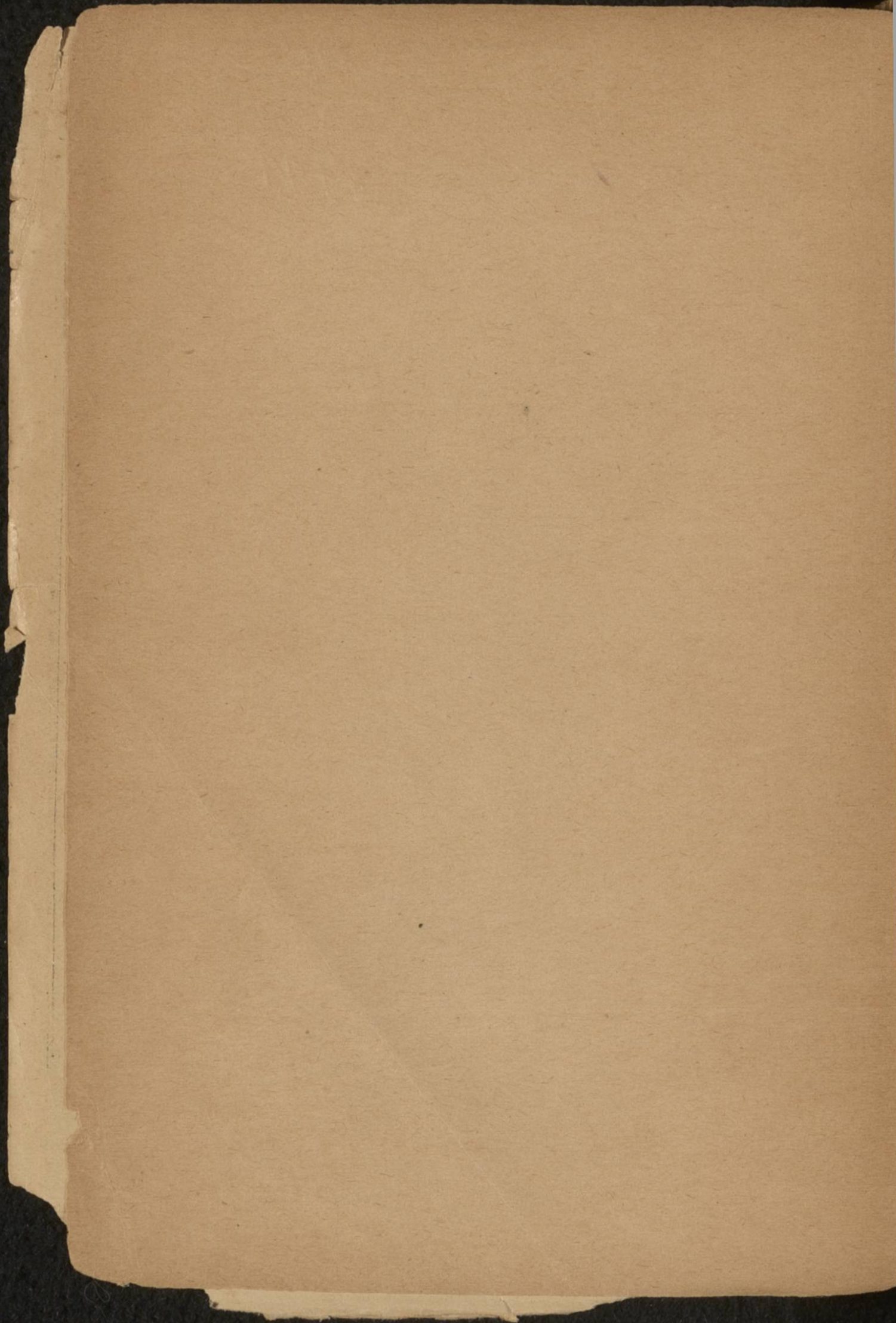


avec une préface de l'auteur.



ML
A
8717





Le Tribun

DU MÊME AUTEUR :

- Pages de Charité**, nouvelles, 1894 (épuisé).
Berthille d'Haegeleere, roman, 1896 (épuisé).
Jours d'Oubli, notes de voyage, 1898.
Les Déllices du Brabant, roman, 1900.
Les Orties, comédie dramatique en 4 parties, 1903 (épuisé).
Les Images du Chemin, impressions de route, 1907.
Le Baron de Lavaux Sainte-Anne, roman, 1908.
Par-dessus la Hale, psychologie d'un village, 1911.

A PARAÎTRE :

- Les Rides de l'Eau**, roman.
Vieux-Bonheur, roman.

Suzanne Reichow

Sander PIERRON

LE TRIBUN

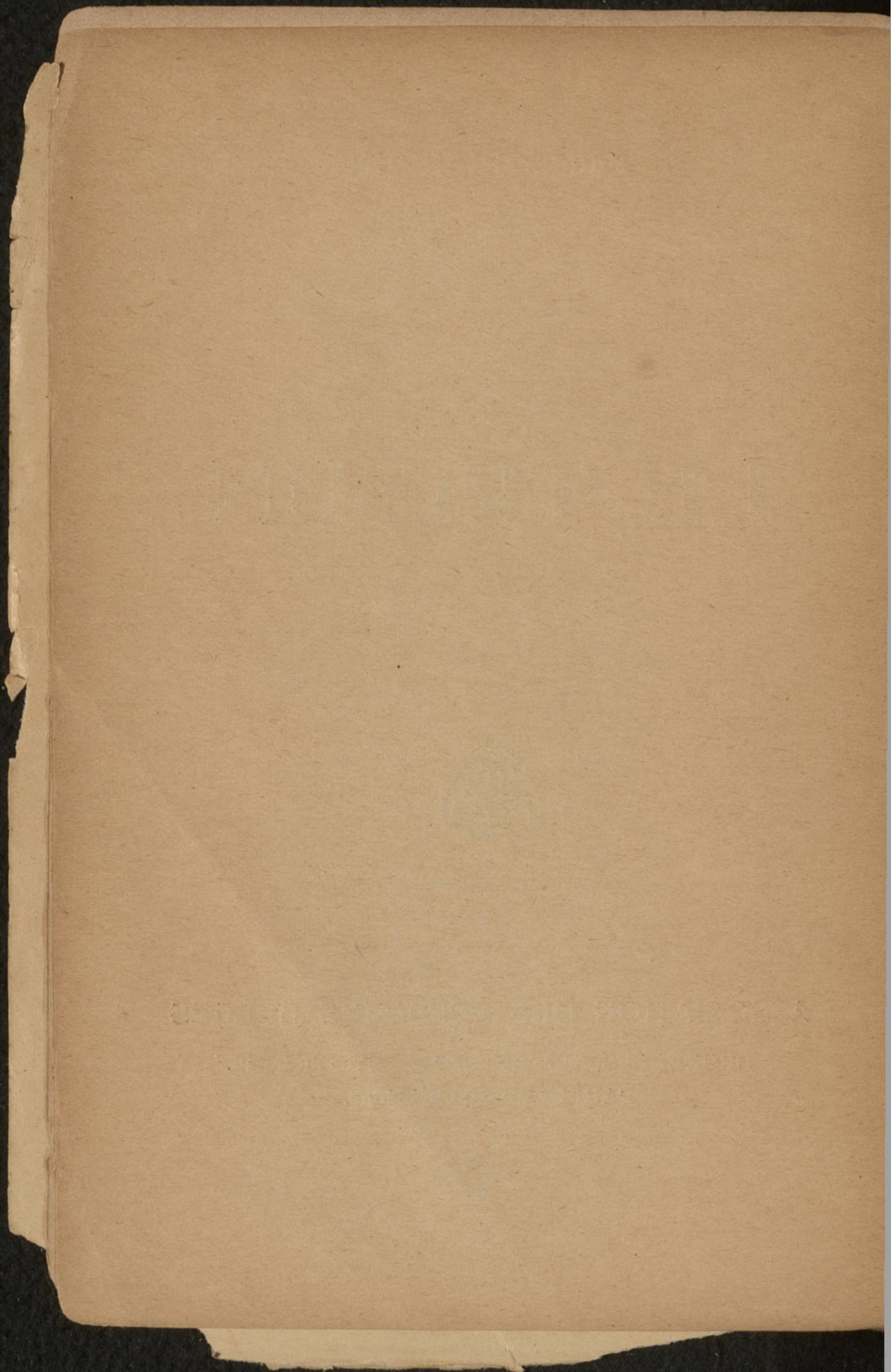


ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

BRUXELLES, AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil.

PARIS, 15, rue de Babylone.

1913



Préface

Quand parut, en 1906, à Paris, la première édition de ce livre, la critique lui fit un accueil aussi empressé que contradictoire, ce qui atteste à la fois l'intérêt qu'on lui porta et l'intérêt qu'il offrait. Car, à notre avis, on ne discute point les œuvres indifférentes... Et si nous relisons aujourd'hui les opinions formulées par des hommes avisés, nous nous étonnons quelque peu de la diversité des jugements qu'ils émirent sur un roman dont depuis lors on s'est davantage plu à considérer les mérites plutôt qu'à déplorer les défauts... Le jugement d'aucuns fut un vrai verdict de condamnation prononcé contre ce livre dont George Labouchère dégagait parfaitement le principe en ces termes précis, au début de l'analyse qu'il lui consacrait dans *la Vie Moderne* (1) : « Le flot monte, disait en 1848 M. Thiers, parlant des progrès de la démocratie!.. Le socialisme gagne partout du terrain; en Allemagne, l'Empereur Guillaume lutte sans succès contre lui; en Belgique, grâce au suffrage universel, il compte pour la première fois un certain nombre de représentants à la Chambre, c'est surtout en pays

(1) Paris, n° 16, 22 avril 1906.

wallon qu'il conquiert des voix... Certains membres du parti s'érigent en apôtres, à l'exemple de Karl Marx : tel Philibert Gérold, le « tribun » dont M. Sander Pierron nous raconte la triste odyssée...»

Obéissant à leurs convictions personnelles, les critiques épousèrent ou combattirent avec une ardeur égale la cause du héros du romancier, en subordonnant d'ordinaire la portée esthétique de l'ouvrage à la portée politique qu'ils croyaient y découvrir. Aussi bien la plupart tombèrent-ils dans cet écueil de considérer *le Tribun* comme un pamphlet plutôt que comme une œuvre d'art; et pourtant l'auteur était scrupuleusement resté sur le terrain de l'observation directe, il avait analysé ses personnages en faisant abstraction absolue de ses propres opinions. Mais la profondeur du problème social qu'il avait soulevé, est seul susceptible d'expliquer que des écrivains d'idées différentes aient pu oublier qu'on leur offrait non pas une critique de mœurs mais un tableau de mœurs; et le romancier s'était même abstenu de conclure, laissant au lecteur le loisir de tirer de son récit toute la moralité qu'il comporte.

En général on se méprit sur ses intentions; on alla même jusqu'à taxer son esprit d'une imagination féconde et fantaisiste, alors qu'il n'avait fait que regarder autour de lui, que s'émouvoir devant la vie; il s'était borné à enregistrer de cette vie des phases significatives dont l'antinomie, le pathétique décevant et l'iniquité fatale l'avaient frappé dans le milieu où sa mélancolique jeunesse lui avait permis de grandir, en contact immédiat et constant avec les contingences et les événements que d'aucuns, beaucoup moins bien informés que lui, prétendaient être sans vérité... Ainsi, dans *la Revue générale*, A. De Ridder écrivait : «Que l'auteur ait versé dans quelques utopies, cela paraît assez vraisemblable, encore qu'un souci d'ob-

jectivité s'y fasse sentir à chaque page. Et s'il a voulu, comme il semble, nous montrer l'influence néfaste que peuvent exercer une nature vile et la passion basse qu'elle inspire sur une nature d'homme d'ailleurs généreuse et ardente, on ne saurait nier que le romancier ait réussi. Pourtant, n'y a-t-il pas un illogisme un peu excessif à nous montrer ce tribun socialiste, — que M. Sander Pierron a visiblement voulu idéaliser et faire représentatif d'une classe hypothétique d'hommes vaillants et désintéressés, — agissant vis à vis de la bonne et honnête créature qu'est sa femme d'une façon odieuse au delà des limites acceptables même aujourd'hui? Et cette chute elle-même d'un tel homme en d'aussi vulgaires embûches, est-elle bien compréhensible?» Abordant un ordre d'observations plus esthétiques, le même chroniqueur ajoutait : « Il y a des morceaux traités avec beaucoup d'art dans cette œuvre, des pages d'un réalisme serré et impressionnant... »

Dans *la Revue Catholique et Royaliste* (1) J. de Linières, étudiant de son côté « le thème de ce roman d'une émouvante actualité, » imprimait : « C'est un récit bien observé, perspicace, amer. Il est écrit en une langue simple et imagée, où l'on aime à retrouver mêlé à certain pessimisme cette bonhomie toute flamande que l'auteur semble avoir empruntée à ses personnages. » Le chroniqueur du *Mois littéraire* (2) remarquait que ce « roman social est d'une inspiration qui n'est plus chrétienne sans être totalement anti-chrétienne... » Son confrère de la *Revue générale de Bibliographie française* (3) avait émis avant lui cette appréciation : « Il n'y a même que le mouvement des foules en quête de joies nouvelles qui soit digne

(1) Paris, 28 juin 1906.

(2) Paris, janvier 1907.

(3) 25 juin 1906.

de retenir notre attention dans le roman de M. Sander Pierron, *le Tribun*, car les caractères passionnels en sont faux, et trop délimités ainsi que dans les feuilletons populaires. Mais le mécanisme des masses que fait mouvoir le tribun, ce prophète des temps actuels, est dévoilé avec un talent averti.» Georges Goffic aussi (1) regrettait que « les personnages ont des caractères trop d'un bloc et sont affligés d'un sentimentalisme un peu feuilletonnesque, » mais il se plaisait à reconnaître qu'il y a « dans ce roman de belles scènes, traitées largement. »

Ceci est l'unique point sur lequel M. Victor Kinon était d'accord avec son confrère parisien. Voici, en effet, ce que disait dans un de ses feuilletons (2) le critique littéraire du *XX^{me} Siècle* : « Le héros du livre de M. Sander Pierron est un ouvrier mécanicien qui, à force de labeur, d'énergie et de ténacité, s'élève à la tête d'une puissante industrie et organise, — en vue d'une révolution idéale et pacifique, — l'armée innombrable des travailleurs. Apôtre fervent des idées socialistes, *le Tribun* est un homme simple et robuste, aux instincts honnêtes et aux intentions loyales. Malheureusement une passion, assez grossière, vient jeter le trouble dans sa vie privée. Sa femme meurt de chagrin. Celle qui la remplace, non contente d'avoir tué l'épouse, cherche encore à flétrir et à corrompre les enfants du tribun. Celui-ci souffre et ne comprend pas. Petit à petit, la mélancolie de son foyer ronge les énergies de cet homme puissant. Nous le voyons languir, douter de son œuvre et de lui-même; et quand l'ingratitude des prolétaires vient s'ajouter à ses chagrins privés, le géant succombe, étouffé par un morne désespoir.

« Livre triste, dont l'idée ne manque pas de grandeur, ni même de profondeur morale. Mais la réalisation m'en

(1) *La Vie normale*. Paris, mai 1906.

(2) Bruxelles, dimanche 13 mai 1906.

paraît très imparfaite et, pour parler avec une entière franchise, très hâtive et négligée. Cela est d'autant plus regrettable que M. Sander Pierron est, dans ce pays, un de ceux qui sont en état d'écrire un livre propre. En dehors de quelques pages vigoureuses où la grande figure du tribun, dominant les tumultes populaires, est puissamment évoquée, ce roman se caractérise par une affligeante absence de style. Les situations et les péripéties y sont plus indiquées que décrites ou contées. A parcourir ce tissu de bouts de phrases insignifiants, on se demande parfois si l'ouvrage est un vrai roman *écrit*, ou bien quelque rapide esquisse, tombée des cartons de l'auteur.» Et M. Victor Kinon concluait en ces termes : « M. Sander Pierron nous doit une revanche. »

Le critique de *la Gazette de Liège*, (1) M. François Carez, n'était pas moins sévère : « M. Pierron avait là un sujet excellent à traiter, un sujet qui sort des entrailles mêmes de notre époque. Il avait à nous raconter l'existence d'un de ces tribuns socialistes, qui propagent les idées les plus subversives avec une grande énergie de paroles, qui pérorent dans les meetings, qui cherchent à organiser l'armée des travailleurs pour la mener, quelque jour, à l'assaut de la société et fomenter la guerre sociale... Vous voyez qu'elle est, ici, la puissance dramatique du thème fondamental. M. Pierron n'en a point su tirer ce que nous étions en droit d'en attendre. Au lieu de saisir son sujet d'une main ferme, il le tient d'une façon assez molle; il nous sert un déballage de notes plutôt qu'une bonne suite de chapitres où l'action serait exposée, conduite et dénouée avec un art sobre et vivant. Le style haletant et incolore ne laisse pas souvent de fatiguer le lecteur. Bref, ce roman est un livre manqué... »

(1) Dimanche 10 juin 1906.

Cependant Georges Virrès disait tout le contraire, dans une lettre à l'auteur : « J'ai lu votre beau livre, si vivant, si rempli d'émotion sincère. Il y a peu d'œuvres, dans notre littérature, qui serrent d'aussi près la réalité. Vous avez voulu, cette fois, négliger les fleurs, les sourires de la terre dans ses paysages, pour vous attacher uniquement — avec rigidité presque — à l'étude loyale de vos personnages. Ah ! certes, voilà une œuvre sans artifice... »

C'est là, au sujet du *Tribun*, le sentiment de quelques-uns des écrivains catholiques auxquels le roman inspira des articles. Sur le fond ils sont généralement d'accord : L'action est plutôt fable que vérité, et la manière dont elle a été interprétée ne témoigne que d'un talent relatif. Voyons maintenant l'opinion, diamétralement opposée, d'écrivains moins orthodoxes. Voici l'avis de M. James Van Drunen, dans *l'Indépendance belge* (1) : « Ce roman, qui attache le lecteur, est écrit d'une plume sûre et précise, en un style ferme et courant, parfois même un peu hâtif. Mais ce manque d'apprêt dans la fioriture, — comme dans les notes de l'au-jour le jour d'un carnet personnel, — constituent peut-être un adroit artifice, une expression qui s'adapte et répond plus exactement au caractère clair, pur, simple et droit du tribun Philibert Gérold, comme à celui, aussi, de son fils Aurèle. Dans ce milieu, qui nous donne bien la sensation du vu et de l'éprouvé, les deux héros qui dominent l'œuvre sont solidement dressés et modelés. A leur côté, avec une note autre, quelques caractères sont d'une charmante et tendre intimité. Rosalie, la compagne douce, humble et dévouée, est une figure de sacrifice, une âme de vrai et candide peuple, un portrait dont l'effacement muet est d'une sen-

(1) 28 février 1907.

sibilité irrésistible. La nature d'Aurèle, ses émois, ses indignations, son sentiment de responsabilité d'un frère aîné sont également d'un noble dessin, d'une réalité très authentique... *Le Tribun* est une œuvre pleine d'intérêt et de passion et toute frémissante de tendre sincérité, de réalité imposante et d'enthousiaste volonté...»

Ce réalisme ému, Georges Eekhoud le soulignait dans *le Mercure de France* (1) : «...*le Tribun*, roman qui s'impose non seulement par de réels mérites littéraires, mais qui nous touche de près par des notations savoureuses et «vécues» sur le mouvement socialiste et la physionomie, les gestes du parti ouvrier de Bruxelles; je citerai notamment quelques pages dramatiques sur les émeutes et la répression brutale ayant précédé la réforme de nos lois électorales. Quant au fond du roman, en dehors de la figure principale, celle du sympathique et candide chef socialiste dont M. Pierron nous conte les triomphes, les déceptions et les faiblesses, il y a un type sinon plus neuf, du moins plus fouillé et plus étudié encore, celui d'une marâtre, d'une scélérate à la Balzac, une coquine raffinée qui ne bat et ne moleste point les orphelins, mais qui s'efforce de les corrompre, de les abrutir, de les encanailler.»

Avec non moins d'enthousiasme, Paul André disait dans *la Flandre libérale* : «C'est ici le livre sobre, vigoureux, émouvant qui raconte avec ferveur l'enthousiasme de fraternité éclos en un cœur d'ouvrier, et parallèlement l'emprise néfaste d'une passion mauvaise sur le cœur d'un brave homme, trop faible et trop bon. Il y a deux actions; l'une et l'autre nous passionnent, mais toutes deux s'enchaînent, se complètent et sont intimement unies. Philibert Gérold fait faillite dans son apostolat d'éman-

(1) Numéro du 1^{er} mars 1906.

cipation de la classe ouvrière auquel il s'est voué parce que Philibert Gérold, malgré qu'il ait à son foyer heureux une épouse aimante et des enfants choyés, s'intoxique du poison fatal d'un amour malsain et dégradant; à moins que Gérold ne connaisse dans cette liaison méprisable l'oubli des amertumes que le tribun éprouve en présence de la débacle de ses rêves ambitieux de chef acclamé jadis par les masses, supplanté aujourd'hui par de jeunes arrivistes plus adroits. Il faut louer sans réserves l'excellent écrivain qu'est M. S. Pierron, d'avoir introduit à la fois un drame d'humanité générale et des caractères d'une vérité locale ou particulière dans un roman qui réalise ainsi ce que nous pouvons demander d'émotion et d'intérêt simultanés. Ce *Tribun* est écrit en une langue simple et forte, et composé avec un art habile.»

Dans une lettre qu'il nous écrivait, Louis Delattre exprimait un sentiment analogue : « Ton *Tribun* m'a causé beaucoup de plaisir et d'émotion. Jamais ta faculté si spéciale de faire de l'art, et du plus séduisant, avec de la réalité, et de la plus courante, ne s'était manifesté avec autant de bonheur avant ce roman dernier. Cette physionomie originale, puissante et familière pour toi, du tribun, devait fatalement te tenter dans ce cadre actif et cordial que tu aimes et qui fut sien aussi... »

Jugeant avec la sérénité et la justesse que dispense le recul, Maurice Gauchez disait cinq années après dans *le Livre des Masques belges* (1) : « ... Philibert Gérold inspire un roman absolument parfait et dont l'intérêt n'est pas du tout sacrifié à l'abondance de digressions qu'on rencontre, par exemple dans *le Baron de Lavaux Sainte-Anne*. La famille Gérold qu'étudie Sander Pierron est une famille bruxelloise. Ses mœurs et ses caractères nous

(1) Troisième série. 1911.

sont assez connus et assez familiers pour que nous les retrouvions au hasard des événements où l'auteur les fait voir; puis, chose qui n'existe pas ailleurs dans les romans de Sander Pierron, quatre ou cinq figures se détachent ici de l'ensemble du livre, en même temps que vit et se meut étrangement toute la fébrile existence d'un syndicat ouvrier.»

Vers le même temps deux écrivains catholiques, disons plus, deux écrivains religieux : J. Boubée et Ch. Parra, S. J., écrivaient à propos de quelques-uns de nos livres et notamment du *Tribun* : « M. Sander Pierron a un don charmant de tendresse sentimentale et d'expression émue; il est peintre et très sensible à la ligne comme à la couleur. C'est de quoi lui faire rencontrer, souvent, des pages de très jolie description, et, plus souvent, un mot, une réflexion, tout un récit d'une exquise sincérité! Mais il abuse du sentiment : il est maladif dans sa tendresse, qui se répand à tort et à travers; puis à force de voir les couleurs et les lignes, il en devient incapable de pénétrer les âmes. C'est ainsi que ses romans, ses nouvelles, ses récits de voyage, s'ils ont quelque unité, tendent à prouver que la beauté plastique est souveraine, et que rien n'a le droit de s'opposer à une passion qui est sincère. C'est d'une psychologie par trop mince, et d'une morale par trop large... » Enfin, dans leur *Histoire des lettres françaises en Belgique*, J. Chot et R. Dethier constatent également que « Sander Pierron sème son talent en des livres d'une écriture aisée, sans heurt, sans inutiles fioritures et sans grande recherche. C'est la couleur qui le séduit. Son œil a la sensibilité de celui du peintre et du poète... Une belle ardeur enflamme les écrits de Sander Pierron; elle jaillit dans le *Tribun*... »

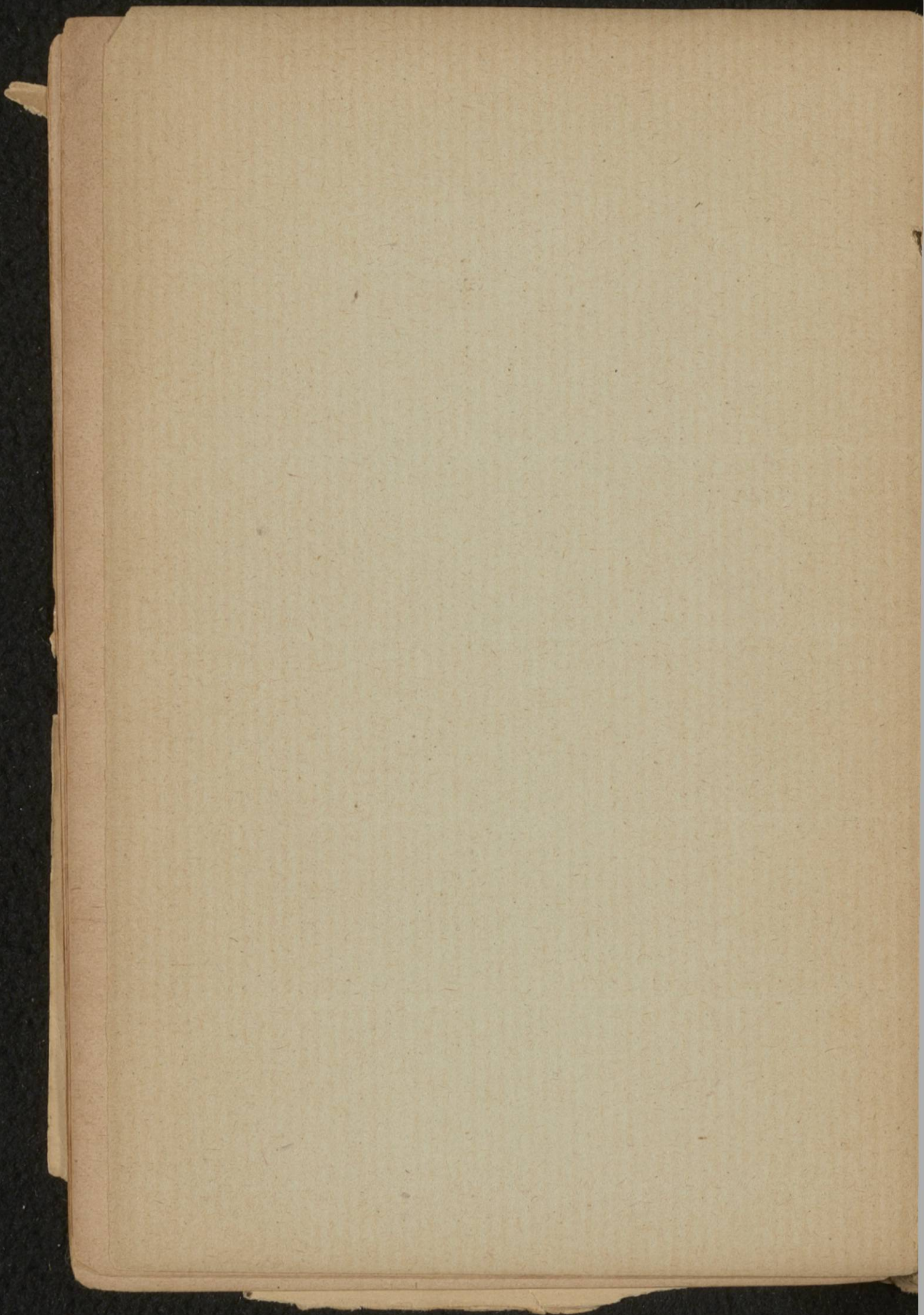
(2) Pages choisies des Auteurs Belges.

Il serait possible de multiplier ces citations empruntées à des critiques que sépare l'antagonisme d'appréciations aussi radicales qu'antithétiques. Mais elles suffiront, pensons-nous, pour convaincre plus que jamais le lecteur de ce fait : qu'une œuvre d'art ne peut pas plaire aux uns et déplaire à d'autres, mais qu'elle *doit* plaire aux uns et déplaire à d'autres... Cette diversité de jugements que nous avons signalée n'est-elle point en somme une sorte de critère capable de consoler l'auteur d'avoir été à la fois et trop loué et trop attaqué?.. Et lui même, pour ne pas plaire aux critiques qui l'ont blâmé ni déplaire aux critiques qui l'ont louangé, s'est bien gardé de modifier son livre; il s'est contenté de le relire et il y a trouvé le plaisir qu'un père a de revoir un enfant qui lui semble s'être toujours bien porté!.. Sans vouloir donner tort à ceux-ci ni raison à ceux-là, il lui a paru que s'il lui fallait recommencer son œuvre, il écrirait *le Tribun* de la même manière qu'il l'avait écrit, c'est-à-dire après en avoir mûri longuement le sujet; car si cette douloureuse histoire a été tracée en quelques mois, elle a été vécue, pensée pendant beaucoup d'années... La forme que l'auteur lui a donnée est celle que le mariage de son idéal et de son observation lui avait fait prendre insensiblement dans son esprit. On a beau faire toucher du doigt à un sculpteur tels défauts de sa statue, il ne se décide jamais à la rejeter au creuset. D'ailleurs, on ne refait pas des enfants : ils vivent... ou ils meurent. Peut-on en vouloir à l'écrivain de n'être pas moins que le statuaire irréductible?

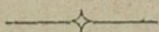
S. P.

*A la chère mémoire d'Henri Van Cutsem,
le plus affectueux des amis.*

S. P.



LE TRIBUN



I.

Philibert Gérold était le fils unique d'un paysan wallon. Il avait dix-huit ans. Depuis six mois, il travaillait dans une usine métallurgique du bourg natal. Il y était entré après avoir achevé ses études au collège de Nivelles, où il avait reçu une éducation catholique. C'était l'âge d'or de l'internationalisme. L'apostolat de Bakounine et de Karl Marx éblouissait de son éclat lointain les moindres contrées industrielles. Gérold, beaucoup plus instruit que ses camarades de labeur, raisonneur et inquiet, fut un des premiers adeptes des doctrines émancipatrices des deux grands révolutionnaires. Parmi les ouvriers du pays hennuyer, qui était le sien, il mena une propagande secrète. Sur un ton de conversation amicale, il les initiait à l'équité des revendications économiques formulées partout par les peuples des grandes villes et aussi par les prolé-

taires des bassins perdus. Aux heures de repos des ateliers ou en retournant le soir vers le village, il s'entretenait avec ses compagnons et tâchait de les instruire. On l'écoutait et on l'aimait. Non moins pour le plaisir de l'entendre, car il parlait remarquablement et sa voix était chaude et persuasive, que pour les vérités proclamées par lui et l'ère de bonheur dont il annonçait l'aube prochaine.

Les vieux Gérold ignoraient les aspirations de leur fils. D'autant plus qu'il remplissait fidèlement ses devoirs de chrétien. En effet, Philibert était convaincu qu'il n'y avait rien d'incompatible entre la religion et ses idées d'affranchissement. Quelle surprise frappa les époux lorsqu'un jour, en revenant des champs, ils aperçurent au milieu d'un pré, juché sur un tronc d'arbre abattu, leur fils occupé à haranguer une centaine d'hommes sortis des usines environnantes. Il parlait à haute voix sous le ciel du crépuscule. Ses bras décrivaient des gestes rapides. Le silence était imposant; les moindres objets paraissaient d'or sous la suprême caresse du soleil couchant. L'astre ensanglantait les étendues et transformait la lande en un infini champ de bataille. Le discours de Philibert résonnait mélodieux ainsi qu'un chant. Et, sans percevoir ce qu'il disait, les deux époux croyaient admirer un dieu, tant leur enfant paraissait beau sur le fond pourpre du soir. Cette impression, les vieillards la conser-

vèrent jusqu'à leur dernier soupir ; lorsqu'ils avaient l'illusion d'aimer moins leur fils, il suffisait d'évoquer le premier meeting de Philibert pour les convaincre qu'ils n'avaient jamais cessé de chérir leur garçon.

Cette conférence initiale fit du bruit. Le curé se courrouça et entreprit de semoncer l'orateur. Philibert lui tourna cavalièrement le dos, en déclarant que les choses dont il avait parlé ne regardait pas l'Eglise. Le patron de Philibert se formalisa : il menaça de renvoyer le mécanicien s'il ne cessait sa propagande séditeuse. Les parents conçurent une grande douleur ; Gérold s'efforça de les rassurer. Mais les deux époux ne voulaient rien entendre.

La vie de l'apprenti devint bientôt impossible dans le village. Un matin, il partit pour Bruxelles. Il y resta quatre ans, employé comme ajusteur dans un atelier de chemins de fer. Puis, séduit de plus en plus par les idées nouvelles, et sentant la nécessité de se mêler à un combat dont il avait soif, il se rendit à Paris. Quelques mois avant ce voyage, il avait fondé dans la capitale brabançonne la première association syndicale d'ouvriers mécaniciens.

La guerre ramena Philibert à Bruxelles. La guerre et aussi l'amour. Il s'était, en effet, fiancé secrètement à une enfant de seize ans, Rosalie

Falleur, la fille de son ancien contre-maître. Une vive attirance avait rapproché ces deux cœurs. Les amants s'étaient écrit. Toute l'âme inquiète et éprise d'une fillette à peine devenue femme respirait à chaque ligne des lettres de la jeune Rosalie. Pendant le séjour du mécanicien à Paris, son amie avait donné naissance à un fils : l'enfant ne vécut que peu de semaines. Gérold n'avait pas trahi un instant sa promesse. Il s'était rendu à l'étranger uniquement pour y puiser de l'énergie et pour y perfectionner son métier. Souvent il se reprocha avec tristesse de ne pas avoir assisté à l'éclosion de leur enfant, cet enfant qu'il ne devait jamais voir, ne jamais embrasser. Mais il avait rêvé d'appeler Rosalie à Paris, de l'épouser dès qu'il s'y serait fait une situation, de s'installer avec sa femme en France pour toujours. Les lettres de Rosalie adressées à Philibert étaient pleines de leur fils. Avant et après sa naissance, elle en parla sur le même ton d'amour, d'espoir et de regret. Pas une fois, âme délicate, tendre et résignée, elle ne formula de reproche ni ne déplora l'absence de son fiancé. Pourtant, elle fut convaincue que l'enfant ne serait pas mort si le mécanicien était resté auprès d'elle.

Dès son retour, Philibert entra en qualité de chef d'équipe dans son ancien atelier. Il se maria quelques semaines après. La faillite de l'Internationale le peina beaucoup. Durant quatre années, il

s'était donné complètement à la grande cause qui devait bouleverser la vieille société capitaliste. Il avait mis en cette cause un espoir ardent. Il y avait apporté une vaillance, un désintéressement d'apôtre. Intimement lié à tout le mouvement, il s'était multiplié dans des réunions publiques et dans des conférences. Ce prolétaire aimait profondément tout ce qui était de sa classe. Le moindre travailleur des villes ou des champs devenait pour lui un frère. Il compatissait à leur douleur. Quand il s'entretenait avec eux, l'émotion la plus vive guidait ses paroles, et les teintait d'enthousiasme. La tendresse de son cœur était proverbiale. A certains moments de la causerie, sa voix s'imprégnait d'une douceur presque évangélique. Cette douceur contrastait singulièrement avec l'énergie coutumière de son langage et la rondeur de ses expressions. S'il avait perdu la foi, il n'était cependant pas athée. Il s'honorait de l'amitié de l'abbé Delangle, le curé de la paroisse. Partout il avait côtoyé la misère humaine et s'était penché sur elle. Mais l'abîme d'angoisses où croupissaient tant d'êtres misérables était profond et obscur. La lumière ne pénétrait pas jusqu'à eux : les remèdes spirituels ne guérissaient point leurs maux. Aussi n'était-il jamais question de religion dans les discours ou les manifestes de Gérold. La croyance d'un artisan ne lui importait pas. Il ne fallait songer qu'à lui faire la

vie plus riante. Il fallait également s'efforcer de développer l'esprit des humbles.

Pour donner un exemple de ce que peut l'ouvrier, il consacra ses loisirs à l'étude. A sa belle instruction moyenne, il voulut joindre une parfaite connaissance des choses de sa profession. Le lendemain de son mariage, béni par l'abbé Delangle, il entra à l'école industrielle. Il trouvait avec raison qu'il n'y avait aucune déchéance, aucun ridicule pour un homme de vingt-cinq ans et chef d'équipe dans une usine importante, à suivre des cours où venaient d'ordinaire de très jeunes garçons. Au bout de la première année, il remporta le prix de mécanique. Le jour de la distribution, il mena à la cérémonie sa femme prête à devenir mère. La joie de Rosalie fut tellement intense, qu'elle faillit s'évanouir en voyant l'échevin couronner de lauriers son mari.

Son travail, ses études l'absorbaient presque tout à fait. Toutefois, il trouvait encore le temps de s'occuper de l'organisation syndicale des branches de son métier. Il releva l'association des mécaniciens qu'il avait fondée naguère. Elle périssait, faute d'un but bien précis. Pour agir en toute liberté, et pour ne pas subordonner ses moyens de propagande à la crainte de représailles patronales, il quitta l'usine et s'établit.

Philibert possédait à ce moment cinq mille francs

d'économie. Il avait dans ses cartons des projets qui auraient pu multiplier son capital au centuple. D'accord avec sa femme, il loua une petite maison à l'entrée de la route de Ninove, au faubourg de Molenbeek-Saint-Jean. C'était une demeure à façade blanche, percée de deux fenêtres à chacun de ses étages. Des degrés en pierre de taille donnaient accès au vestibule. Aux pièces du rez-de-chaussée, un petit salon et la salle à manger, succédait une annexe vitrée. Gérold en fit son bureau. Un vaste jardin prolongeait la propriété jusqu'au quai. Des arbres admirables y croissaient; tous, et aussi une charmille de chèvrefeuilles, furent sacrifiés. Les maçons prirent possession du terrain. Bientôt un atelier spacieux s'éleva, éclairé par de hauts lanterneaux. Le constructeur y installa une forge, deux foreuses, un tour, un banc armé d'étaux. Il prit des brevets et commença la fabrication de deux machines de son invention : un sasseur mécanique et un cric de sûreté. Par une adroite modification apportée à cet accessoire des grandes industries, Gérold avait considérablement accru la puissance de l'appareil. Quant au sasseur, son rendement en farines était supérieur à tous ceux confectionnés par d'autres ateliers. Les produits étaient meilleurs, les frais moins élevés. Ces deux ingénieuses machines causèrent l'admiration de beaucoup d'usiniers. Leur succès fut enregistré par

le jury d'une exposition universelle : il décerna à Gérold une médaille d'or. Une compagnie anglaise ouvrit avec le mécanicien des pourparlers en vue de la cession de ses brevets. Philibert hésita avant de prendre une détermination. La somme offerte était alléchante. Finalement, il refusa le marché. Il préféra confectionner lui-même ces appareils dont sa fierté d'artisan s'enorgueillissait. Une rapide prospérité fut d'ailleurs la récompense de son ardeur et de son courage : deux ans après s'être établi, l'abondance du travail l'obligeait d'installer une seconde forge. Philibert engagea un contre-maître. Son établissement prenait une telle extension qu'il se voyait contraint de confier en partie à un collaborateur la direction de la fabrique.

Les premières années de son mariage furent les plus heureuses. Il vécut dans une absolue quiétude, satisfait de son labeur, quoique étonné lui-même du développement de son atelier. Les commandes affluaient. Une activité dévorante régnait dans le bâtiment. Le soleil entraît triomphant par les grandes fenêtres du toit. Il faisait pâlir les flammes des brasiers et la rougeur ardente des pièces de métal où tombait, en une cadence régulière, le marteau épais des frappeurs. Certains jours, les gestes des travailleurs paraissaient devoir se modérer, tant l'espace se faisait rare : les machines terminées attendaient d'être enlevées et transportées au

loin. Souvent des bateaux s'arrêtaient devant la berge, en face de la grande porte ouverte de l'usine. Des fardiens soulevaient les beaux sasseurs neufs comme des bijoux et couverts d'or par les mailles de soie de leur large tamis jaune. On les descendait à fond de cale à l'aide de treuils. Philibert assistait à cette opération. Il prêtait main-forte aux ouvriers. Lorsque démarrait le chaland peint en brun et en vert, Gérold restait sur le bord. Il disait adieu au batelier tenant le gouvernail et suivait longuement des yeux la barque glissant au fil de l'eau. Bientôt, elle disparaissait à un coude du canal de Charleroi, où seule se reproduisait alors la silhouette renversée des vieux ormes dressés sur les rives. Philibert se sentait ému. Quelque chose de son âme n'était-il pas emprisonné dans les engrenages de ces machines vierges? N'allaient-elles pas populariser son nom dans les meuneries du Hainaut et de la Flandre et répandre partout sa propre vie à lui ?

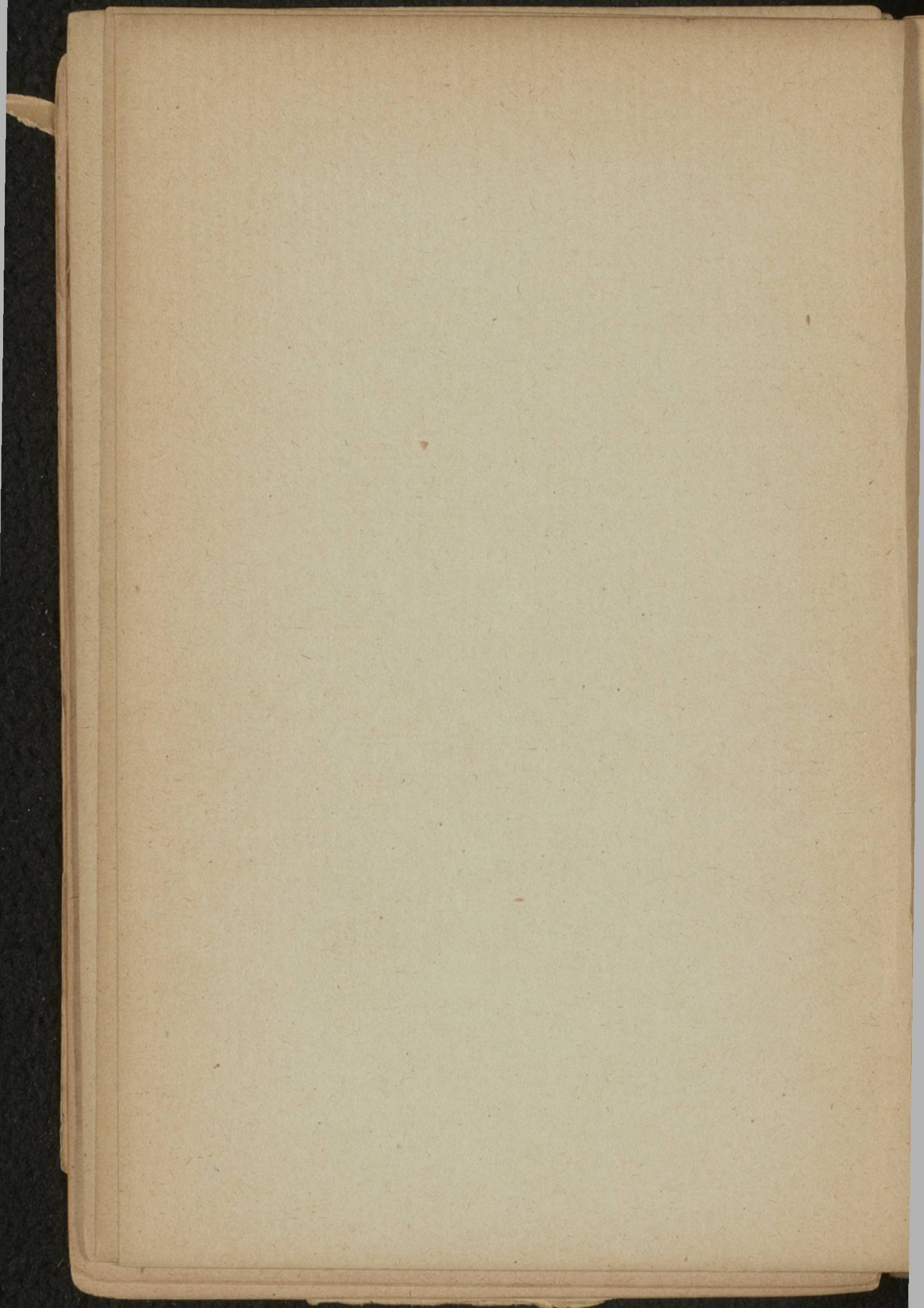
Six mois après avoir pris possession de la maison de la route de Ninove, Rosalie accoucha d'un fils. Le mécanicien l'appela Aurèle, en souvenir de son père : le vieux paysan wallon tint l'enfant sur les fonts baptismaux. Une fille et un second fils vinrent, chacun à vingt mois d'intervalle, resserrer encore les liens de ce mariage. Thérèse et Godefroid semblaient avoir hérité des clairs yeux bruns

et du haut front du constructeur, tandis qu'Aurèle reflétait dans ses prunelles bleues la bonté d'âme de Rosalie et son incomparable tendresse.

Durant dix années, le bonheur de ce ménage fut absolu. Pas une ombre ne ternit sa pureté. La situation de Philibert était florissante : il gagnait quinze mille francs par an. Tout en vivant avec largesse, il économisait la moitié de ses bénéfices. Pour complaire à sa femme, il réunissait parfois à sa table les parents, quelques camarades, le contre-maître David, son homme de confiance, et même l'abbé Delangle, l'ami des mioches. Tous étaient surpris de la rapide fortune de leur amphitryon. Ils ne cachaient pas leur admiration pour sa vaillance. Rosalie faisait les honneurs de son logis avec une grâce native. Sa fierté était grande quand ses invités la complimentaient sur l'ordonnance de sa maison. Mais l'excès de la félicité rendait Rosalie rougissante lorsque ses trois bébés faisaient les frais de la causerie. Ils lui valaient des éloges sans fin. Elle les nourrit elle-même, sans que ce lourd devoir maternel de quatre années pour ainsi dire ininterrompues parût influer sur sa santé. Dès qu'on les eût sevrés, elle les voulut à ses côtés à tous les repas. Ils portaient des robes blanches et des bonnets en dentelle ornés de faveurs bleues. A vrai dire, il lui arrivait de regretter l'absence coutumière de son mari. Des réunions de sociétés,

des rendez-vous d'affaires l'appelaient en ville. Aussi les soirées de tête-à-tête entre les époux étaient-elles rares. Rosalie s'en était fait tout de suite une raison. Elle savait que seule la double activité industrielle et politique pouvait fournir à celui qu'elle aimait toute sa satisfaction morale.

Sans diminuer en rien les sentiments qui l'unissaient au mécanicien, son affection pour ses enfants devint touchante et jalouse. Elle ne vécut que pour eux et par eux. Cette mère adorable ne quittait pas un mince anneau d'or qui lui ceignait le poignet gauche. Philibert le lui avait donné en partant pour Paris. A chaque naissance, un petit cœur de métal précieux ajoutait une breloque à ce bracelet léger. Sur chacun de ces cœurs minuscules un nom était gravé : Aurèle, Thérèse, Godefroid. On y remarquait un quatrième cœur : il ne portait pas d'inscription. Lorsque Rosalie le regardait, ses yeux se voilaient soudain. Son front se couvrait d'un nuage. Une larme roulait sur sa joue pâlie. Fièvreusement elle embrassait ses trois enfants, pour éloigner un souvenir cruel qui semblait ne pas vouloir s'effacer de sa mémoire.



II.

Lorsque fut créé le parti socialiste, l'association fondée par Philibert compta parmi les premiers groupements affiliés. Gérold entra dans le parti nouveau parce qu'il répondait, selon lui, à un véritable besoin. Il allait permettre l'union de tous les travailleurs du pays, avides de conquérir le bien-être. Quand le congrès initial, auquel assista le mécanicien, eut décidé la lutte pour le suffrage universel, Gérold se promit de recommencer une propagande, rendue par les circonstances inutile, voire impossible durant des années. Il sentit se réveiller en lui-même, plus impérieux que jamais, cet instinct de combativité, ce besoin de parler aux foules qui avaient marqué sa jeunesse et l'avaient poussé vers les idées démocratiques au temps de son apprentissage. Il conçut le projet de réunir sous un seul drapeau les ouvriers des établissements métallurgiques des neuf provinces. Au sein du Conseil général, où il siégea dès l'origine, il préconisa de grouper aussi tous les autres corps de métiers : houilleurs, menuisiers, charpentiers, dockers, tisserands.

En cinq années, la fédération des métallurgistes compta dix mille membres, grâce aux seuls efforts

de Philibert. Tous les dimanches, il se rendait dans les bassins distants. Il donnait des meetings, encourageait les salariés à serrer leurs rangs, à entrer dans cette grande famille corporative qui leur assurerait le salut et devait bientôt livrer une décisive bataille. Sa parole était presque magique. Elle convainquait. En Wallonie, Gérold fut de bonne heure célèbre. On l'invita de tous côtés à se faire entendre. Son passage éveillait les esprits. Des syndicats se constituaient. Pour suffire aux nombreuses demandes de conférences, il sacrifia les jours de fête et même les après-dîner du lundi. Il allait, entre deux express, porter la parole d'encouragement dans de petites villes de province, où sa venue était acclamée, où sa présence engendrait l'enthousiasme. Le tribun connut des succès oratoires grisants. La musique puissante des applaudissements lui devint une nécessité. Rentré chez lui, il inscrivait chaque adhérent, à côté d'une matricule, dans un registre : le grand livre de la dette sociale, comme il l'appelait. Parfois, il s'amusait à le feuilleter, dénombrant d'un coup d'œil cette armée : N'en était-il pas le chef et n'organisait-il pas patiemment sa victoire ?

C'est vers cette époque que se produisit dans sa vie un événement funeste. Philibert fit la connaissance d'une propriétaire d'estaminet de la capitale. La vaste salle de l'auberge servait de lieu de réu-

nions ordinaire aux mécaniciens. Gérold y donnait souvent des meetings. Jamais il ne s'était attardé après ces séances : il rentrait directement chez lui. D'abord, il prit l'habitude de ne se retirer qu'après avoir fait un bout de causerie avec la patronne, en réglant sa consommation devant le comptoir. Peu à peu, il prolongea cette halte ; il en arriva à s'attabler dans le café, à boire beaucoup de bière. Bientôt, il s'amusa à jouer aux cartes avec des clients, des inconnus. Il prit l'habitude quotidienne d'aller déguster des pintes dans ce cabaret. Debout près du comptoir, les coudes sur le marbre, il s'entretenait avec la commerçante. C'était une veuve plus âgée que lui de dix années. Ses formes plantureuses, ses yeux noirs incendiaires faisaient plus pour le renom de l'auberge que l'excellente qualité de son breuvage. Jeune fille, madame Plissart avait été blanchisseuse. Elle gardait de ce métier une manie énervante de fredonner tout le jour des couplets populaires, comme si elle se croyait encore devant sa planche à repasser. Son langage était lourd, farci d'expressions triviales. Elle était ignorante : il lui eut été impossible de déchiffrer les lettres de son enseigne. Cela ne l'empêchait pas d'être d'une coquetterie outrée et de prendre des attitudes de grosse bourgeoise. Les voisins la détestaient. Ils lui attribuaient quelque aisance. Des bruits équivoques couraient sur ses mœurs. Le

quartier comptait ses amants. Des commères ajoutaient que son mari défunt fermait les yeux avec une bénévole condescendance sur les écarts de son épouse.

Le tribun se laissa prendre aux chatteries de cette Messaline de bas-étage. Elle excitait le désir de Philibert par une succession de refus teintés d'une indignation véritable. Cette femme était savante et perverse. Sa chair attirait tel un beau fruit mûr. Elle se donna après une cour de plusieurs semaines. Le mécanicien s'attacha à sa maîtresse, car elle mettait tout en œuvre pour lui plaire. L'ardeur de la commère incendia le sang de Gérold. Il trouvait une telle ivresse à ses baisers qu'il rêvait de se jeter sans cesse dans les bras de son amie. Chaque étreinte, chaque possession nouvelle lui rendaient la courtisane plus indispensable. Parfois, lorsqu'il travaillait à l'usine, le remords l'assaillait. Il essayait de s'excuser à ses propres yeux en songeant que Rosalie ignorait son infidélité. Au milieu de ses ouvriers, dans l'atmosphère des ateliers, loin de la Plissart, il eut pourtant des défaillances. Il rougissait presque de sa conduite, il avait peur que ses compagnons ne lussent en lui toute la vérité. Parfois, il n'osait pas regarder ses enfants. Par mille attentions, Rosalie entreprenait de distraire son mari de ses fatigues, de ses absences, qu'elle attribuait uniquement à sa propa-

gande socialiste. Les caresses de sa femme le rendaient lâche. Il se promettait de rompre tout de suite avec la gourgandine. Mais, invinciblement attiré par les baisers de sa maîtresse, le lendemain il retournait vers la Plissart.

Cependant, ses amours ne l'éloignaient pas de la cause du peuple. Son ascendant sur les travailleurs grandissait de jour en jour. Soutenu par le parti, les mécaniciens se mirent en grève les uns après les autres. La prospérité industrielle assurait le succès de ce mouvement. Partout Philibert fut le délégué des métallurgistes auprès des patrons. Ceux-ci le recevaient avec des témoignages de condescendance. Ils étaient bien décidés à faire sentir à ce meneur, comme ils l'appelèrent à l'origine, qu'ils se montreraient intraitables, étant les maîtres. Mais Gérold parvenait à les convaincre de la légitimité de sa cause. Ses arguments étaient sans réplique. Il exposait ému la vie soumise, les douleurs et les souffrances de ses mandants. On ne lui refusait rien. Les grévistes obtenaient des augmentations de salaires, des diminutions d'heures de travail. Les directeurs respectaient les syndicats. A partir de ce moment, on traitait d'égal à égal. Chaque victoire grossissait l'armée des laborieux, jetait les bases de sociétés multiples.

Dans les communes où les patrons ne consentaient pas à entrer en négociations avec Gérold,

des manifestations traversaient les rues. Elles étaient tumultueuses mais dignes, bruyantes mais pacifiques. Philibert, en artiste et en psychologue des foules, savait les organiser de manière imposante. Il ne cessait de proclamer le droit légal au chômage, mais recommandait de tout respecter, condamnait impitoyablement la violence. Animé de l'indignation la plus sincère, il critiquait le moindre écart à cette ligne de conduite, la ligne droite entre l'effort et la réussite, ainsi qu'il s'exprimait en une figure rappelant ses années de collègue. Dans les cités les masses prolétariennes défilaient dignes et chantantes, les drapeaux rouges brandis à l'égal d'aigles impérieuses. Philibert marchait devant. Les curieux s'arrêtaient pour le voir. Ils se le montraient, sympathiques ou indifférents, mais avec pour toujours le masque de cet homme jeune et vaillant gravé dans leur mémoire. Des collectes, des souscriptions recueillies dans la capitale, au sein des cercles, assuraient l'existence des grévistes. Le tribun entretenait leur courage par des visites fréquentes dans leurs foyers. Ils ignoraient le doute et mettaient en leur secrétaire général tout leur espoir. Les maîtres de forges ou d'aciéries, de fonderies ou de laminoirs s'impatientaient et accusaient les premières défaillances. Ils faisaient des ouvertures timides, des concessions dérisoires. En d'autres circonstances les grévistes,

dupes de ces promesses, les auraient acceptées avec empressement pour abréger une situation pénible. Mais Gérold veillait. Il refusait les demi-satisfactions. Il proclamait dans des meetings publics, aux abords des usines silencieuses et désertes, que les ouvriers consentiraient à rendre la vie à toutes ces fabriques mourantes après avoir obtenu ce qu'ils réclamaient : Un peu moins de fatigue et un peu plus de repos, un peu plus de pain et un peu plus de soleil.

Un seul mot du tribun eût suffi pour ruer ces hommes vers les ateliers et les réduire en ruines. D'un seul geste il aurait soulevé tout les mécaniciens de la Wallonie. Il le savait et s'en montrait plus énergiquement confiant dans son étoile. En fin de compte ceux qui avaient refusé de le recevoir le priaient de venir s'entretenir avec eux. Dans son visage le bonheur s'épanouissait. Philibert se vêtait d'un costume noir. Il passait sur son gilet de velours rouge à boutons de cuivre une chaîne d'or : Elle lui barrait complètement la poitrine de ses mailles brillantes.

Il coiffait un grand feutre mou, sous les larges bords duquel son énorme moustache brune s'arrondissait parallèlement vers l'oreille. Sa main velue cachait le pommeau d'argent d'une canne de jonc, représentant une sirène ciselée. Les grévistes allaient le prendre à la gare en cortège et le condui-

saient triomphalement jusqu'à la demeure patronale. Philibert se faisait introduire. Sa joie était profonde quand il lisait dans les traits de ses interlocuteurs la surprise causée par sa présence. Combien de directeurs d'usines, prévenus, arrogants, sentirent leur infatuation tomber devant cet homme ! Ils l'avaient pris pour un simple ouvrier comme les leurs, ignorant et timoré, et ils se trouvaient en face d'un être digne, conscient de sa valeur. De sa voix musicale, Gérold opposait à leurs arguments des objections péremptoires, car elles étaient inspirées par ses sentiments généreux. Dans ces circonstances, Philibert était admirable. Si les soldats de cette grande armée qu'il avait levée eussent pu le voir, leur attachement serait devenu de la vénération. Tout en restant debout, il exposait brièvement, avec clarté, les griefs des salariés. Après avoir écouté les observations des directeurs, il déclarait ne pouvoir accepter d'autres conditions que celles arrêtées par les artisans et formulées par lui en leur nom. Ce n'était là qu'une diplomatie ; les patrons s'y laissaient prendre. Gérold tenait d'une main son grand chapeau de feutre, de l'autre sa canne de jonc. Ses yeux se fixaient un instant sur l'hiéroglyphe sirène sculptée dans la crosse et paraissaient lui demander conseil. Puis il faisait quelques pas, rompait le silence. Plein de courtoisie, il proposait une transaction.

Les maîtres de fabriques, n'espérant plus aucune concession de la part de cet homme désarmant, l'acceptaient tout de suite. Le succès était complet. Les deux partis adoptaient quelques modifications de forme. Un employé survenait. Philibert dictait le procès-verbal de l'entrevue. Tout en parlant, il questionnait parfois du regard ses antagonistes de tantôt. Il tirait de lentes bouffées d'un cigare accepté comme pour sceller l'accord. Il se taisait, priait les patrons, avec déférence, de signer avant lui. Son paraphe mettait une grosse arabesque noire sous le texte. Des poignées de mains s'échangeaient.

Philibert sortait, calme ainsi qu'à l'arrivée. D'un geste il savait faire comprendre à la foule qu'il lui apportait la victoire : Demain les portes des ateliers se rouvriraient sans que personne ne fût victime de représailles. Le peuple l'acclamait, le portait dans les rues. Des femmes venaient l'embrasser. Des jeunes filles lui offraient des fleurs des champs réunies à la hâte en gerbes odoriférantes. Des enfants lui prenaient les mains, se disputaient la joie de serrer ses gros doigts et ne le quittaient qu'à la station. Sur la place, il parlait une dernière fois. Le cœur pantelant, les yeux humides, il s'embarquait, en proie à une émotion savoureuse comme un nectar et enivrante comme du vin. Il s'impatientait de la longueur du voyage, sautait sur le

quai de la gare quand le train roulait encore, et courait d'une traite chez sa maîtresse. Jusqu'à la nuit il la possédait. Dans l'auberge enfumée, discrètes par consigne, les servantes se prodiguaient auprès des buveurs. La cabaretière leur avait fait la leçon : elle était malade, et désormais son état l'obligerait à se coucher de bonne heure. Les vieux buveurs discutaient un régime à suivre, en vidant des pots de bière et en ingurgitant de l'alcool. Pour se consoler de l'absence de l'accorte baesine, ils interrompaient leurs jeux, lutinaient les filles et leur prenaient la taille.

Philibert avait fini par s'éprendre à tel point de cette pécore, qu'il ne songeait qu'à se l'attacher à jamais et à en faire sa chose. Pour atteindre à son but, il n'eut point scrupule de recourir à une compromission honteuse. Le mécanicien et sa femme faisaient d'ordinaire, dans les magasins, les emplettes destinées aux enfants. A cet effet, ils se donnaient rendez-vous en ville. Ils avaient gardé l'habitude charmante de choisir ensemble les vêtements des mioches ; ils consultaient leurs goûts mutuels quand il s'agissait d'un simple colifichet à offrir à la petite Thérèse. Un dimanche après-midi ils s'étaient promis d'aller acheter des cadeaux pour leurs bébés. Obligé d'assister à une réunion, le constructeur pria sa femme de venir le rejoindre au local. La Plissart, par exception, quitta son buf-

fet et servit elle-même sa cliente. Aurèle Gérold, alors âgé de douze ans, accompagnait sa mère. La veuve en profita pour complimenter le gamin. Elle s'étonna que Rosalie eût un garçon de cette taille, elle qui paraissait toujours n'être qu'une demoiselle. Cette flatterie mit la jeune épouse de bonne humeur. Une causerie cordiale s'engagea. L'ancienne blanchisseuse toucha l'endroit sensible de son interlocutrice en s'informant des autres enfants; elle exprima l'espoir de voir un jour Godefroid et Thérèse, comme elle avait le plaisir de voir Aurèle.

Pour s'assurer la sympathie immédiate de Rosalie, il suffisait d'une allusion à sa famille, à ces trois êtres jeunes pour lesquels elle vivait et qui avaient été depuis son mariage la source essentielle de son bonheur. Cependant, le masque sec, les yeux trop brillants, la mine contrainte de la patronne d'estaminet étaient de nature à lui inspirer de la méfiance, voire de l'antipathie. Toutefois, Rosalie ne put s'empêcher de la remercier de l'intérêt qu'elle témoignait aux siens. La réunion politique venait d'être levée. Philibert Gérold parut, des documents sous le bras. Il s'assit à la table et offrit du vin. Les deux femmes trinquèrent et firent tinter leurs verres contre celui du constructeur. Aurèle, interloqué, craintif, les mains appuyées sur l'épaule de sa maman, regardait fixement l'inconnue debout à son côté. L'expression dure et pénétrante

des yeux de la cabaretière était telle que le gamin craignit de les rencontrer et qu'il pria en tremblant ses parents de partir.

A peu de jours de là, vers l'heure du crépuscule, Rosalie, assise dans un fauteuil devant la fenêtre du salon, serrait près d'elle sa chère Thérèse. La fillette devait faire sa première communion quelques semaines plus tard et sa maman lui répétait à l'oreille sa leçon de catéchisme. Leurs yeux, distraitement, suivaient sur la chaussée le passage des gens et des voitures. L'hiver finissait. Les travailleurs, vêtus de leurs grosses vestes de velours, se croisaient frileux, les pieds enfoncés dans la neige. Le roulage, au milieu de la route de Ninove, striait la couche blanche d'un enchevêtrement de lignes boueuses. La servante dégarnissait la table de la salle à manger. Au fond du bureau, Aurèle, en petit homme qu'il était déjà, résolvait des problèmes. Il s'était hissé sur le haut siège de son père, installé devant le vaste pupitre noir surmonté de rayons pleins de livres. Près de lui, son cahier ouvert sur un guéridon, Godefroid dessinait une carte de Brabant. Gauchement, indiquant les rivières et les canaux, son pinceau mettait des veines bleues sur la chair pâle du territoire natal. Le feu des forges s'éteignait. Les dernières flammes des brasiers éveillaient des lueurs intermittentes, suprême battement de cœur de la fabrique prête à

s'endormir. Les machines cessèrent de grincer ; le moteur à gaz tut sa voix poussive. A travers la large porte de l'atelier, ouverte en face du bureau, on pouvait voir les métallurgistes otant leur bourgeron et leurs sabots, pour endosser leurs paletots et chausser leurs gros souliers cloutés. Un à un, les quarante travailleurs s'en allèrent, en se disant bonsoir et en mettant leur casquette. Une seule lampe piqua l'usine d'un point lumineux : Philibert s'occupait à une pièce de cric en acier dont il terminait l'ajustage. Elle brillait comme un bijou d'argent entre les mâchoires de l'étau. Rosalie, accoutumée au bruit continu des marteaux, tourna la tête vers la fabrique devenue tout à coup silencieuse. Elle aperçut son mari dont la silhouette s'encadrait dans la vitre embuée de la porte du bureau. Tête nue, l'ombre de ses grandes moustaches lui barrant les joues, le constructeur, la lime à la main, se penchait sur l'engrenage. Un long tablier de toile bleue, serré à la taille, lui tombait jusque sur les genoux ; un cordon passé derrière la nuque le retenait sur la poitrine. De temps à autre il s'interrompait, tirait une bouffée d'une pipe en racine de bruyère qui fumait sur l'établi. Cent fois par jour il la rallumait, car il ne la gardait jamais en bouche. Souvent il retirait de la poche de son tablier un mouchoir rouge ; il s'en frottait le front et les lèvres d'un geste méthodique.

Depuis douze ans, Rosalie le voyait ainsi, pareil aux premiers jours de leur mariage. Epris de son travail, il l'exécutait avec un goût égal à celui qu'il apportait dans sa propagande politique. Tout ce qu'il faisait était entrepris et achevé avec la même ardeur, avec le même plaisir. Nul ne lui connaissait un moment de faiblesse ni de défaillance. Singulièrement émue, sans s'expliquer cette émotion, l'épouse reporta ses yeux sur ses garçons. Inspirés, eût-on dit, par l'exemple de leur père, ils accomplissaient leurs devoirs d'écoliers avec un naïf enthousiasme.

Les prunelles distraites de Rosalie s'amuserent ensuite à examiner les bibelots et les meubles des deux chambres, éclairées maintenant par le lustre de la salle à manger, dont l'abat-jour prolongeait en un cercle étendu la douce clarté. D'un seul regard, Rosalie embrassait tout ce qu'elle aimait, tout ce qui engendrait ses délices, tout ce qui constituait son bonheur et entretenait celui-ci du matin au soir dans la maison. Son cœur se sentait délicieusement dilaté à la vue de ce tableau, résumant toute l'intimité de leur existence familiale. Sur le point de répandre des larmes de joie, elle prit la petite Thérèse dans ses bras et la baisa follement. Elle imprégna cette caresse de toute son affection pour les quatre êtres qu'elle chérissait le plus au monde.

Un coup de sonnette retentit. Lorsque la bonne vint annoncer madame Plissart, un frisson parcourut Rosalie. Et tout à coup la charmante vision dont elle s'était délectée s'évanouit comme sous un souffle de malheur. Toutefois, elle parvint à reprendre contenance au moment où la visiteuse s'avavançait vers elle. S'efforçant de répondre par un sourire aux minauderies de la Plissart, elle serra la main que l'autre lui tendait. Des lettres urgentes, au nom de Philibert Gérold, étaient parvenues au local des métallurgistes. Le syndicat ne devait se réunir que le samedi suivant; sans doute avait-elle bien agi en apportant tout de suite ces papiers. Elle retira la correspondance d'un réticule de velours rouge. Rosalie la remercia de son obligeance. Les enfants étaient accourus. La Plissart demanda qu'il lui fût permis de les embrasser. Thérèse et Godefroid se prêtèrent à ce caprice et tendirent leurs joues. Aurèle, quand il eut reconnu la cabaretière, ne voulut point s'approcher. Son frère et sa sœur grignotaient des bonbons offerts par la Plissart. Il retourna vers ses cahiers, en tremblant de tout son corps. Au moment où l'étrangère se levait pour prendre congé, Philibert survint. Il salua la patronne d'estaminet, la remercia, lui aussi, lorsqu'il eut appris le but de sa venue, et examina le courrier. La servante reconduisit la cabaretière. Le mécanicien, avant de retourner à sa besogne,

baisa longuement sa femme au front. Rosalie était devenue très triste. Lorsque ses trois enfants s'empresèrent autour d'elle, la femme du mécanicien parvint à chasser peu à peu l'amertume qui submergeait son cœur.

III.

La Plissart revint voir les Gérold. Comme ses visites se multipliaient, Rosalie refusa souvent de la recevoir. La façon cavalière dont la patronne d'auberge s'introduisait dans son intimité la froissait. Très casanière, elle n'avait jamais entretenu de commerce qu'avec ses parents et de rares amis. La menace d'une liaison avec cette femme lui inspirait une insurmontable aversion. Sa vie triviale et commune, l'atmosphère de beuverie qu'elle évoquait, son indéguisable bêtise, tout cela lui inspirait à son égard l'antipathie la plus vive. Lorsque Rosalie consentait à s'entretenir avec la cabaretière, elle éloignait tout d'abord ses enfants. Elle ne voulait pas que le parler faubourien de la visiteuse et surtout ses raisonnements d'un goût douteux pussent frapper leurs oreilles. Les importunités de la Plissart engendrèrent un désaccord entre les époux. Au lieu d'approuver sa compagne, qui lui disait son intention de ne plus ouvrir sa porte à l'intruse, Philibert se montra mécontent. Il s'étonna de cette animosité et prétendit que la Plissart était une digne femme. Ce premier dissentiment fut aussi la première peine de Rosalie. Son mari, son aimé, le seul homme qu'elle chérissait et

chérirait de la vie, la désapprouvait ! Elle avait eu la conviction que le mécanicien, la plaçant au-dessus de n'importe quelle femme, se serait opposé à des relations contraires au désir et aux préférences de son épouse. Car jusqu'alors il avait respecté et partagé ses goûts et ses inclinations.

Douée de cette seconde vue qui est l'apanage des femmes fidèles ébranlées soudain dans leur confiance, Rosalie crut deviner les mobiles de l'étrangère. Elle appréhenda la vérité sans que rien de concluant n'eût frappé son esprit. L'espionnage répugnait à sa nature loyale. Poussée par son amour, animée aussi par l'espoir de donner un démenti à ses propres angoisses, elle observa son mari avec attention. Elle put se convaincre que si Philibert l'aimait toujours, il ne l'aimait plus avec la même franchise, avec la même sérénité. Elle refusa de le questionner, sachant qu'il n'avouerait pas et que pour se disculper il mentirait pour la première fois. Cette idée la bouleversait, rongait son âme. Elle dissimula sa douleur. Si son mari s'éloignait d'elle, Rosalie sentait qu'il était inutile de vouloir le reprendre : elle ne disposait pas d'un pouvoir supérieur à celui dont sa tendresse était née et qui avait conquis le mécanicien.

Jamais elle ne se demanda comment il avait pu s'éprendre d'une femme sans intelligence et sans jeunesse. Il lui eût été facile d'établir la preuve

de l'adultère. Mais elle ne consentit point à faire cet effort. Elle préféra ne pas voir, car elle avait besoin malgré tout de la présence de Philibert : lui seul évoquait la joie défunte de son cœur et les années de claire communion. Combien de fois des inconnus, des envieux, ou des imbéciles, la prièrent de les entendre ? Ils lui apportaient la nouvelle circonstanciée de son malheur. Elle les éconduisit au premier mot, hautaine et feignant l'incrédulité, donnant à ses visiteurs impudents l'illusion qu'elle se souciait peu des fredaines de son époux. Elle reçut des lettres anonymes. Une ancienne servante du cabaret lui promit des révélations en échange d'une somme d'argent. L'infortunée parvenait à déguiser sous un sourire fallacieux la pâleur se répandant sur son visage. Rosalie jetait ces lettres au feu. Son mari, en la voyant soucieuse, attribuait sa préoccupation à une raison intime. Croyant aller au devant d'un aveu tardif, il l'interrogeait comme jadis, alors qu'elle allait devenir mère. Mais elle hochait la tête : jamais plus ses flancs ne porteraient le fruit de leur union.

Dans les dernières années de son bonheur, Rosalie s'était épaissie. Un embonpoint précoce arrondissait sa taille. Un peu potelée, elle restait ravissante, et sa bonne santé avait le don de la réjouir. En six mois, elle maigrit de moitié, sans que son mari parvînt à connaître la cause de son mal. Elle ne quit-

tait plus ses enfants et leur parlait comme pour les préparer à son absence. Ses joues perdirent leur teint rose; son front se barra d'une large ride. L'abattement s'accentua. Philibert, effrayé, s'empressait autour de sa compagne. Il ne réussissait pas à lui rendre sa gaiété et sa vaillance. Découragé, il renonçait à rechercher l'origine de ce dépérissement. Les médecins auscultèrent avec attention cette jeune mère si robuste toujours et qu'une affection inconnue terrassait. Elle se prêta, soumise, à l'examen des docteurs, déclara ne pas se rendre compte de son état, ne sentant nulle souffrance. Les praticiens, désorientés, assurèrent que c'était une maladie de langueur. En présence de son mari et de l'abbé Delangle, qui souvent venait la voir, Rosalie avouait, d'une voix lente, que seul son cœur semblait blessé et se déchirait quand elle respirait fort.

La faiblesse devint telle que Rosalie dut s'aliter. Le matin et après la classe, les enfants se tenaient à son chevet. Elle leur parlait sans cesse, entrecoupait ses phrases de soupirs. Le plus jeune, Godefroid, âgé de neuf ans, ne lâchait pas ses mains décharnées où, sur l'annulaire osseux, il faisait glisser la bague d'or de son mariage. Il s'en emparait en jouant et le passait à son pouce. Un soir, le bijou roula sur le parquet et s'égara sous un meuble. Rosalie le crut perdu.

A sa pensée, cette perte prenait une signification affreuse. Et, longtemps après que l'anneau lui eût été remis, elle resta en proie à une funeste obsession. Durant le jour, la servante partie, Rosalie, vainement, s'efforçait de refouler des larmes héroïquement contenues lorsque les siens l'entouraient. Leur flot mouillait ses beaux yeux bleus et ses joues émaciées.

A chaque instant, Philibert interrompait sa besogne pour monter chez sa femme. Il la trouvait à moitié endormie et s'étonnait de la rougeur de ses paupières. Comme une fillette docile, elle se laissait embrasser sur le front. Elle se disait trop faible pour répondre à ces baisers : Ils augmentaient sa peine et chacun d'eux semblait lui causer un déchirement intérieur. Le constructeur s'asseyait. Il regardait son épouse et lui répétait des mots d'encouragement :

— La santé te reviendra bientôt, chère Rosalie ; elle te rendra toute ta bonne humeur.

L'idée d'une catastrophe ne naissait pas dans l'esprit de Philibert. Autrefois, il aurait compris tout de suite que sa Rosalie était condamnée. Maintenant il avait perdu l'habitude de deviner sa pensée. En partageant son cœur, il s'était peu à peu détaché de son épouse. Les liens, d'ailleurs, qui l'unissaient à sa maîtresse se resserraient encore. A tel point que, sans vouloir se rendre

compte de l'épouvantable situation créée par lui, il accepta de la Plissart qu'elle vînt soigner sa femme. Le mécanicien était contrarié de voir Rosalie livrée à la merci d'une servante maladroite. Elle ne pourrait que se féliciter des soins de la cabaretière.

Quand son mari lui parla de faire venir la Plissart, Rosalie eut un soubresaut. Son corps se convulsa sous les couvertures. Elle enfonça dans sa chair les ongles de ses mains. Elle fixa sur son interlocuteur des yeux démesurément ouverts, comme injectés de sang. Gérold eut peur une seconde de ce regard de feu. Mais il crut avoir mal vu, car la malade, bien vite, s'était tournée vers lui souriante. Il fut infiniment heureux d'obtenir le consentement de Rosalie.

La Plissart s'installa. Au bout de quelques jours, jugeant que Rosalie n'allait pas mieux, elle résolut de coucher désormais sous le même toit que son amant. Décidée à ne pas quitter la maison des Gérold, elle céda son commerce. Une chambre du second étage fut garnie de ses meubles. La Plissard se crut chez elle. La demeure s'emplissait de ses clabauderies et du bruit de son pas traînard. Les voisins admiraient son dévouement. Ils félicitaient l'épouse du constructeur d'avoir obtenu son aide. L'intruse se conciliait les commères du quartier. Elle leur exposait avec hypocrisie la délicatesse de son rôle et faisait valoir son désintéressement. Si bien qu'au lieu de prier pour la

malade, certaines dévotes se rendaient à l'église paroissiale, à l'effet d'appeler les faveurs de Saint-Jean, patron de la commune, et de Saint-Eloi, patron des mécaniciens, sur cette femme évangélique. Elle entretint Philibert dans l'illusion que Rosalie guérirait certainement. Pourtant elle savait que la malade ne passerait pas l'automne. Et déjà tourbillonnaient dans le vent d'octobre les premières feuilles mortes.

Devant Rosalie, la Plissart enchérissait sur son langage mielleux et prodiguait à la malheureuse des démonstrations d'amitié. Rosalie la laissait parler et se contentait de lui répondre en hochant la tête. La pauvre s'efforçait de déguiser le tremblement de sa voix. Elle étouffait sa haine, car elle emporterait son secret dans le tombeau. Près de Philibert, en présence des mioches, la Plissart ne parvenait pas à cacher son jeu. Elle critiquait les exigences de Rosalie, se plaignait de ses impatiences : Pareille malade n'était pas facile à contenter ! A en croire la cabaretière, sans l'affection qui l'attachait à toute la maisonnée, elle serait partie tout de suite. Le constructeur ne prêtait qu'une attention distraite à son bavardage. Il était presque inconscient de la gravité de ce qui se passait chez lui. Thérèse et Godefroid, plus clairvoyants, se désolaient de l'optimisme de leur père. Aurèle gardait un mutisme farouche, en

observant le manège de la Plissart. Moins que jamais elle parviendrait à lui donner le change. Il l'avait percée à jour.

A mesure que l'état de Rosalie Falleur s'aggravait, la cabaretière se donnait de plus en plus d'importance. Avec les enfants elle prenait un ton de commandement. Elle les obligeait à lui obéir. Pourtant, elle ne réussit pas à s'assurer la docilité de l'aîné. Cette résistance la rendait acariâtre. Aurèle souffrait de voir la Plissart empiéter chaque jour sur l'autorité du chef de famille. La mégère, furieuse de cette hostilité sourde, profitait des moindres circonstances pour desservir le jeune homme.

A travers les vitres de la chambre, le bruit du travail des ateliers arrivait amorti jusqu'à la malade. Dans le cadre de la fenêtre, Rosalie voyait se dissoudre les panaches de fumée exhalés par la fabrique. Son bonheur, songeait-elle, s'était évanoui comme ces blancs nuages qui, les matins d'été, avancent dans l'azur et disparaissent avant le crépuscule. Elle se préparait à mourir, sachant désormais sa vie brisée. Pourquoi aurait-elle survécu à la félicité? Toutefois, il arrivait des moments où elle maudissait le ciel. Quand elle sentit venir la mort, elle ne demanda point l'abbé Delangle. Rien ne lui apporterait la consolation suprême. Sa fin fut sans secousse. Elle s'enorgueill-

lissait d'avoir su garder son secret : Philibert ne se doutait pas du martyre de son épouse. Et la cabaretière ne saurait jamais combien elle l'avait torturée!... Elle allait goûter le sommeil, un sommeil plus long que celui dans lequel elle s'endormait chaque soir...

Philibert entrait, embrassait Rosalie. La Plissart survenait à son tour. La malade lisait dans leurs yeux l'adultère sans cesse renouvelé sous son toit. Une autre femme possédait maintenant ce cœur qui avait tant d'années battu pour elle...

Une trêve marqua ses derniers jours. Son mari et la Plissart croyaient voir s'améliorer son état. Sa souffrance diminuait. Elle prenait une joie extrême à s'entretenir avec ses enfants. Thérèse, debout devant le lit, regardait sa mère en souriant. L'espoir s'emparait maintenant de ces trois petits êtres.

— Quand je n'y serai plus, disait Rosalie, vous aimerez votre père davantage. Car il sera bien malheureux...

Elle prenait dans ses bras fatigués les têtes de ses enfants. Incrédules à ses paroles, ils essayaient de la réjouir et couvraient de baisers ses joues et son front. Godefroid se hissait sur la couche. A genoux vers la ruelle, il s'amusait à soulever les mains de sa maman, qu'il frappait contre les siennes. La gamine, dans un instinctif souci de

coquetterie, arrangeait le corsage blanc de Rosalie et en ordonnait les guipures :

— Il faut que tu sois belle, mère chérie. Grand-papa arrivera aujourd'hui...

La malade ne répondait pas, mais embrassait sa fillette davantage. La Plissart était agacée de ces effusions. L'entente des Gérold paraissait lui causer du remords. Elle avait des envies de chasser les petits du chevet de Rosalie. Elle aurait donné gros pour éloigner définitivement les mioches de la chambre maternelle. Plus ils s'attachaient à Rosalie, plus ils lui en voudraient un jour de prendre la place de la défunte... Ayant l'âme et les goûts populaciers, toute supériorité lui était un outrage ; tout sentiment généreux insultait à sa grossièreté. Sa grande joie était de ravalier ceux qui voulaient atteindre un but difficile ou s'élever au-dessus du niveau de leur classe. Souvent elle était tentée d'arracher des mains d'Aurèle un livre dont la lecture semblait lui plaire visiblement. Elle prétendait que le mécanicien ferait mieux de mettre son aîné devant la forge, à côté du contre-maître David, pour lui apprendre à se servir de ses dix doigts. Elle devinait qu'un fleuve de finesse, de distinction native, de bonté, la séparait de ces trois enfants. Jamais elle ne serait de leur famille ! Ils la tiendraient toujours pour une étrangère, pour une créature vulgaire et bornée dont les bévues et les

emportements les faisaient rire quand ils ne les faisaient pas pleurer.

Un soir, Aurèle songeait à toute la souffrance qu'il avait endurée depuis l'arrivée de la cabaretière. Le constructeur était sorti. Ses absences étaient rares, cependant. Mais un très prochain congrès professionnel l'avait obligé de se rendre à une réunion de syndicat. Rosalie reposait sur son lit, maigre et pâlie, à peine l'ombre de la charmante Rosalie de jadis. Une lampe placée sur la table de nuit éclairait son profil. Le rayonnement de l'abat-jour dessinait sur l'oreiller une auréole rouge autour de la tête immobile de la malade. Aurèle veillait sa mère. Il s'était assis dans un fauteuil, d'où il la voyait sommeiller. Le calorifère tout pourpre répandait dans la pièce une chaleur pesante. Le gamin était fiévreux. Des frissons le secouaient. Il se leva et se blottit sous le manteau de la cheminée, où il s'accroupit sur un coussin. Au-dessus de lui, il entendait le pas de la Plissart, qui marchait dans sa chambre. Elle procédait à sa toilette, en attendant le mécanicien. Elle fredonnait un couplet trivial, dont la mélodie se répercutait dans le silence de la demeure. Rosalie se retourna vers le foyer. Sur la fonte écarlate ses yeux se fixèrent. Sa respiration était saccadée. De sa poitrine montaient vers sa bouche des murmures plaintifs. Aurèle, imaginatif à l'excès, pensait au

vent d'automne dans les ramures défeuillées... La patiente aperçut son fils. La silhouette d'Aurèle s'imprécisait dans l'ombre du manteau de la cheminée. Ses yeux brillaient. Leurs regards longuement se confondirent. Toute la bonté de Rosalie parut pénétrer l'âme du gamin. Doucement s'écoula dans le cœur du petit Aurèle un flot de tristesses inconnues. Elles éveillèrent en lui des visions obscures, mais qui devaient se préciser plus tard, mûrir, prendre corps, et lui révéler le drame affreux dont sa mère était l'innocente victime.

La malade se mit soudain sur son séant et repoussa les couvertures sur ses genoux. Elle se frotta le front où la sueur perlait. D'un geste vif, dont on l'eût crue incapable, tant sa faiblesse était extrême, elle dégraffa le col de son corsage, dont Thérèse aimait les dentelles fines... Elle obéissait à une impulsion longtemps combattue. Rosalie Falleur s'observa dans la glace de la cheminée. Son image éclairée par la lampe s'y reproduisait clairement. Son corps était d'une maigreur extrême : le cou décharné, les épaules informes. Rosalie se contempla, promena sur ses bras amincis ses doigts fuselés. Ses cheveux noirs s'étaient dénoués. Les nattes d'ébène mettaient sur la nuque et sur le dos leur ironique splendeur. Seuls ils évoquaient encore la beauté et la jeunesse de l'infortunée. Elle se mirait avec une attention croissante,

croyant contempler dans la glace un autre visage que le sien. Son regard glissa le long de son bras gauche et s'arrêta sur l'anneau d'or tremblant autour du poignet. Les quatre cœurs de métal s'entrechoquaient. Tout à coup, un sanglot étreignit sa gorge et faillit étouffer Rosalie. Sanglot affreux ! Il semblait venir du plus profond d'elle-même. De grosses larmes inondaient ses joues. Une imprécation, dont l'accent était imprégné de toutes les douleurs, de toutes les contraintes qu'elle avait supportées, dont elle avait aussi mortifié son âme, sortit de ses lèvres :

— Regarde, mon fils, ce qu'ils ont fait de moi !

Aurèle crut que sa poitrine éclatait. C'était la seule fois que la malheureuse laissait parler son ressentiment. Mais la chambre était déserte. Nul ne perçut ces paroles en dehors d'Aurèle. Elles devaient lui rester éternellement dans la mémoire et l'aider à connaître la vérité.

Rosalie était tombée à la renverse. Elle restait immobile, les épaules nues, en relief sur les oreillers humides dont la neige enveloppait mollement ses formes sans vie. L'enfant se leva et s'approcha du lit. Il étendit sur sa mère les couvertures de laine, renoua ses cheveux, l'embrassa. Ce baiser arracha la malade à sa torpeur. Elle entrouvrit les paupières et sourit à son garçon, pour le remercier, eût-on dit, des soins dont il l'entourait. Elle

retira de son poignet le fin bracelet d'or ; les breloques en se touchant produisirent une imperceptible musique. Rosalie baisa tous ces petits cœurs l'un après l'autre. Sa lèvre resta longtemps collée au métal de celui qui ne portait point de nom. Ses yeux se levèrent un instant vers la fenêtre : l'ombre des nuages d'hiver passait sur les vitres embuées. Rosalie toucha de sa bouche glacée le front d'Aurèle :

— Garde ce bijou, lui dit-elle, à voix lente. Tu es le seul à qui il puisse appartenir. Quand tu seras grand, tu le contempleras parfois. Tous ces cœurs te parleront de ta mère et te la rendront présente !...

Elle se tut. La cloche de l'église voisine retentissait. De nouveau la moribonde parla :

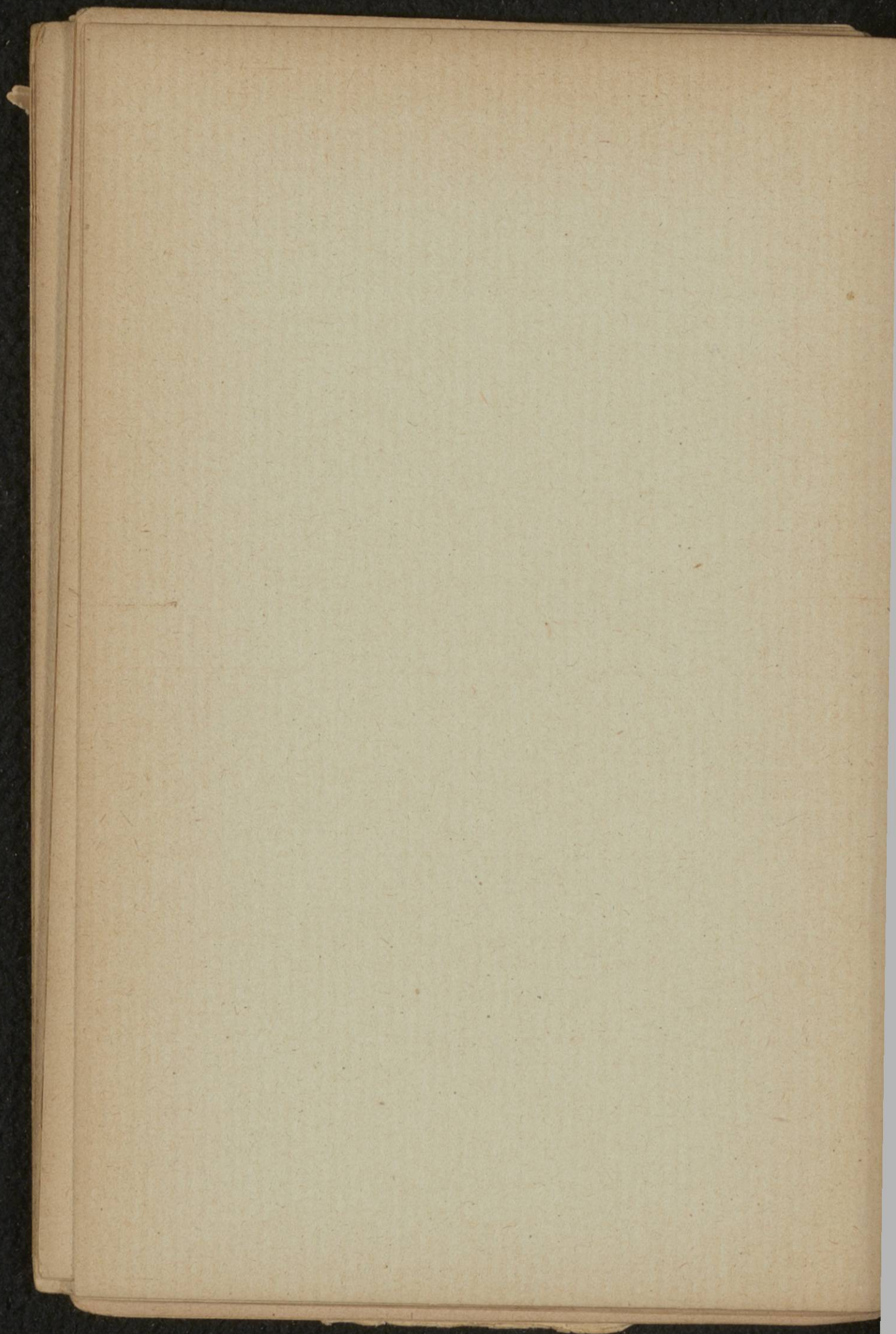
— Laisse-moi, maintenant, fils chéri. Il est onze heures. Ton père va revenir. Gagne ton lit... Je sens que je vais m'endormir aussi. Embrasse ton frère et ta sœur pour moi, en traversant leur chambre. Mais aie soin de ne pas les réveiller. Tu interromprais leurs rêves...

Rosalie parut s'assoupir. Aurèle, après une dernière caresse, sortit et gravit l'escalier en étouffant les sanglots qui lui montaient dans la gorge.

Quand il se réveilla le lendemain, il était tard. Un pâle soleil pénétrait dans l'appartement et jouait sur le parquet, au pied de son lit. Il s'habilla

rapidement. Le silence régnait dans la maison. L'usine était fermée. Les machines se taisaient. Il semblait à Aurèle que ses gestes produisaient un grand bruit dans tout ce calme. Il passa dans la pièce voisine : elle était déserte. Il trouva vides les couches de son frère et de sa sœur... A pas hâtifs, il descendit l'escalier et pénétra dans l'appartement de sa mère. La chambre était obscure. Le store baissé, les rideaux clos l'emplissaient de ténèbres qui prolongeaient la nuit. Un cierge brûlait sur le guéridon. A côté du bénitier gisait un humide rameau de buis. Thérèse et Godefroid, prosternés devant le lit, sanglotaient, les mains unies dans la prière.

A jamais inanimé, le corps de Rosalie reposait, le visage ivoirin levé vers l'infini du ciel. Ses souffrances s'étaient achevées vers minuit. Elle avait rendu le dernier soupir dans les bras de son mari : patiente et indulgente, elle avait attendu le retour du mécanicien pour lui demander une suprême fois ses lèvres infidèles mais balsamiques. Aurèle s'avança. Il fit au-dessus du cadavre de sa mère le signe de la croix. Puis il s'agenouilla entre Thérèse et Godefroid, dont les pleurs coulaient avec abondance.



IV.

Le mariage de la Plissart et de Philibert Gérold avait été célébré dix mois après le décès de Rosalie. Les amis et les voisins s'attendaient à cette union. Ils la trouvaient naturelle. Le constructeur coupa court ainsi à des racontars naissants. Il régularisa une situation équivoque qui menaçait de devenir un sujet de médisance. En épousant sa maîtresse, il donnait, pensait-il, une autre mère aux orphelins. La Plissart ayant une petite fortune, leur mariage devenait du même coup une association : la fabrique ne pouvait manquer de prospérer encore grâce à la jouissance d'un plus grand capital. Tout le monde fut prodigue de félicitations. Seul, le père de la défunte se formalisa : Il eut voulu que son gendre attendît l'expiration de son deuil pour contracter cette nouvelle union. Mais la Plissart l'entreprit et obtint son consentement.

Devenue l'épouse légitime du mécanicien, la Plissart fit sentir son despotisme aux enfants du premier lit. La bonté, la vertu, la distinction de la morte survivaient en eux. A travers leur âme, la mégère entrevoyait l'âme de la mère. Rosalie, à jamais partie pourtant, la narguait par leurs

voix et par leurs yeux. La cabaretière s'efforça désormais de détruire l'œuvre morale de la défunte. Elle la tuerait une seconde fois en faisant disparaître du cœur des petits toutes les qualités délicieuses qu'ils tenaient de Rosalie. La vilaine femme s'ingéniait à troubler l'affection mutuelle des mioches. De plus, véritable avorteuse de sentiments, elle eut pour préoccupation de contrarier, d'étouffer en eux la naissance de toute vocation un peu noble. Chez Aurèle Gérold s'était éveillé de bonne heure certain goût intellectuel au-dessus de ceux de son entourage. Dès quinze ans, il fréquenta les cours du soir à l'académie. Il n'en fallut pas davantage pour que la Plissart n'eût de repos avant d'avoir déterminé Philibert à retirer du collège son garçon, de manière à l'occuper aux besognes de bureau, de plus en plus considérables.

Ce fut pour l'enfant sa deuxième grande peine.

La malveillance de cette intruse était donc parvenue à réduire à néant l'espoir qu'il mettait en un radieux avenir! Toutefois, il se soumit sans protester, car il craignait son père et n'avait jamais osé lui désobéir. A présent, il passait toutes ses journées au logis. Hissé sur ce haut siège, devant ce même pupitre où naguère il faisait ses devoirs d'écolier après le repas du soir, il dressa des comptes, libella des commandes de fer, écrivit des factures et des lettres. Le tribun le chargea

de copier les procès-verbaux des réunions de son syndicat. Il lui confia une partie de sa correspondance, lui faisait rédiger, d'après des notes, des articles à paraître dans des journaux du parti. Philibert trouva en son garçon une sorte de secrétaire. Petit à petit, il se déchargea sur lui d'un lot important de sa besogne régulière, pour s'adonner davantage à sa propagande politique. Après deux années de ce stage, Aurèle connaissait parfaitement l'organisme social fondé par son père. Il savait sa puissance toujours grandissante, son influence dans les bassins industriels, sa force numérique, l'esprit particulier de chaque groupe distinct, de chaque gilde locale. L'enfant apprit aussi la popularité de son père, l'admiration qu'il inspirait aux quinze mille soldats de son armée, armée pacifique, mais redoutable, qu'un seul mot du tribun pouvait mobiliser demain et faire entrer en campagne.

Philibert avait noué des relations avec les leaders du mouvement ouvrier à l'étranger, et particulièrement avec les chefs des grandes corporations du métal. Le Comité exécutif de la Fédération nationale le délégua à Londres, aux Congrès des Trades-Unions. Il réveilla parmi celles-ci les idées d'internationalisme. Plus tard, au Congrès de Zurich, sur sa proposition, les représentants des métiers métallurgistes fondèrent l'Association

universelle des travailleurs du fer, du cuivre et du bronze. Le constructeur en fut le premier secrétaire. Sa correspondance avec beaucoup de pays exigeait le concours constant de plusieurs traducteurs. Pour ne plus devoir leur communiquer des documents confidentiels dont quelque employé mal intentionné aurait pu tirer profit, il permit à son fils d'apprendre les langues étrangères. Aurèle fut ravi à l'annonce de cette détermination. Le jeune homme n'était pas parvenu à dissimuler sa joie. Elle suffit pour que la Plissart tenta de décider son mari à revenir sur sa décision. Mais cette fois Philibert tint bon : Il y allait des intérêts de son parti. La marâtre en fit son deuil, en se promettant de prendre sa revanche à la première occasion.

Des ouvriers migrants venaient saluer le tribun. Ils faisaient constater leur passage dans la capitale. Aurèle examinait leur carnet d'identité, leur carte d'affiliation. A l'aide d'un cachet humide il y signalait le passage du travailleur à Bruxelles. Des colonnes de noms se succédaient sur la page. Aurèle prenait plaisir à suivre des itinéraires d'une ville à l'autre dans les pays où le nouvel arrivant s'était vainement efforcé de trouver un emploi. Aurèle Gérold recevait des lamineurs borains, des forgerons du département du Nord, des armuriers de Herstal et de Liège, des mineurs de la Vieille-

Montagne, des couteliers de Sheffield, des chauffeurs de navires qui, de New-York, allaient vers la Méditerranée, après un séjour en Angleterre. Des mécaniciens britanniques, presque élégants dans leur complet de drap, coiffés d'une casquette à visière plate, succédaient à des taillandiers d'Allemagne, les lunettes sur le front et la barbe en bêche. Parfois, c'étaient des ouvriers des chemins de fer d'Autriche, des ferronniers et des serruriers de France, des constructeurs navals de Hambourg, de Hoboken et de Liverpool, des fondeurs de canons, des bronziers et des ciseliers. Tous ces braves parlaient à Aurèle. Il s'entretenait longuement avec eux. Il apprenait les détails de voyages difficiles, de pèlerinages douloureux dans des provinces très distantes, l'existence de familles laissées dans la patrie avec, pour toute consolation, l'espoir de bonnes nouvelles que le père absent devait envoyer.

Chaque homme apportait l'atmosphère de ses ateliers, de son milieu. Il suffisait à Aurèle de l'entrevoir un instant pour définir le corps de métier auquel il appartenait et établir son origine. Les forgerons portaient des costumes de gros velours, avec un pantalon large comme ceux des terrassiers ; l'étoffe sentait le mâchefer et le roussi. Les ajusteurs se distinguaient par leur veston en toile bleue, les lamineurs par leur gilet de cuir, les con-

structeurs de locomotives et de wagons par les boutons de cuivre de leur veste de drap. Les chauffeurs maritimes montraient des jerseys en laine indigo ornés d'ancres rouges sur la poitrine. Leurs bragues fleuraient le goudron, tandis que les bronziers, dans leurs habits, apportaient une odeur de phosphore. Aux uns, Aurèle indiquait les usines qui manquaient d'ouvriers. Aux autres, il demandait la direction qu'ils allaient prendre. Les étrangers signaient un reçu ; ils recevaient l'argent nécessaire à l'accomplissement d'une nouvelle étape. Ils quittaient le bureau en serrant la main qu'Aurèle leur tendait, remerciaient d'un adieu, d'un glück auf, d'un farewell.

La Plissart, traversant la salle à manger, venait écouter les discours des travailleurs inconnus. Aurèle, sans se soucier de sa présence, interrogeait des artisans qui arrivaient de Prusse, des trois royaumes ou des Etats-Unis. Curieuse à l'excès, la Plissart rageait de ne rien saisir des conversations. Tout ce qui lui était incompréhensible lui était par cela antipathique. Et sa haine pour le fils de son époux grandissait de le voir en tout supérieur à elle. Aurèle avait à combattre sans cesse son influence, qui se manifestait même à travers les actes du constructeur. Les infimes désirs de l'adolescent se heurtaient au mauvais gré de cette femme. Elle observait la conduite de l'enfant dans

tous ses détails pour les critiquer et en tirer des conclusions défavorables. Aurèle avait obtenu de son père de pouvoir suivre les cours de peinture de l'académie. Il les fréquentait l'après-midi. Les heures qu'il y passait lui donnaient de la joie et de l'enthousiasme. Le coude à coude quotidien avec de jeunes artistes ouvrait son esprit aux mille splendeurs des civilisations glorieuses du passé. Tout cet inconnu esthétique où il s'aventurait craintif et heureux, qu'il voulait connaître tout entier, le rendait rêveur et distrait. La Plissart en déduisit qu'Aurèle ne tirerait aucun avantage de ses études. Comme le farouche jeune homme ne confiait pas plus à son père qu'à la marâtre ses espérances d'avenir et se complaisait dans une attitude taciturne, le constructeur, gagné aisément à la cause de son épouse, décida que son garçon ne quitterait plus l'usine. La Plissart, profitant des dispositions débonnaires du mécanicien, faillit même le décider à ne plus laisser suivre par Aurèle l'enseignement du dessin, auquel il consacrait le loisir de ses soirées. Elle déclarait, avec aplomb, qu'il valait mieux, dans son propre intérêt, qu'Aurèle s'occupât exclusivement des ateliers : N'en aurait-il pas un jour la direction ? Le tribun fut sur le point de souscrire aux propositions de sa compagne. Mais Aurèle, ne parvenant pas à se contenir, protesta avec émotion. Et, laissant parler

librement son cœur, il fit comprendre à son père combien ces heures que la Plissart considérait comme oisives lui étaient précieuses et réconfortantes.

Cependant, toutes ces tracasseries ne refroidissaient pas son ardeur. Il se hâtait d'accomplir ses besognes de bureau. En été, il se levait tôt, l'hiver il se couchait tard. De cette façon, il s'assurait une ou deux heures d'indépendance. Il plantait son chevalet dans le cabinet vitré, priait Thérèse ou Godefroid de poser devant lui au retour de l'école. En des attitudes diverses, il multipliait l'interprétation de ces modèles dociles. La Plissart ne supportait pas ces scènes de fraternité charmante. Elle se plaignait auprès de son mari de la paresse d'Aurèle. Elle accusait le peintre de négliger les affaires de la fabrique et de prendre sa palette et ses brosses dès que le mécanicien s'absentait un instant. A l'entendre, il fallait corriger le gamin. Aurèle, se rendant compte de mieux en mieux des malignes intentions de la cabaretière, tenait vaillamment tête à ces intimidations hypocrites. D'ailleurs, il lui était aisé de démontrer à Philibert que son travail était accompli, la correspondance bien tenue et les livres parfaitement en ordre. Le tribun écoutait son aîné et ne répondait rien. Il regrettait le manque de clairvoyance de sa femme, mais s'attachait davantage à celle qui

s'intéressait si visiblement à la destinée de son usine.

Certains après-midi, Aurèle s'installait dans les ateliers pour dessiner les ouvriers. Sur une toile, il campa le vieux contremaître David près de sa forge flamboyante, dont le feu dans ses prunelles paraissait continuer l'embrasement. Il peignit aussi son père, en vêtements de travail, devant son étau, limant une pièce d'engrenage. Dans des carnets bientôt remplis, il croquait les silhouettes énergiques des frappeurs, l'élan monotone des foreurs tournant la manivelle de leur machine, le geste typique des tourneurs éloignant du pouce le copeau métallique arraché par le burin à la fonte ou à l'acier en mouvement. Il exprimait tout cela avec exactitude, donnait à ses esquisses une couleur vigoureuse, parfois un peu crue, mais où il s'efforçait surtout de communiquer la sensation de la vérité. Toutefois, il ne parvint jamais à évoquer l'âme des choses qu'il copiait, à magnifier les êtres aimés.

Son obstination à atteindre son idéal ne fit que rendre plus évidente son infériorité. Il attribuait son insuccès à la femme qui le contrariait sans cesse, qui paraissait vouloir faner ses sentiments, qui rêvait de détruire son ambition. La Plissart avait, en effet, éteint la flamme sainte dont son cœur connaissait naguère la brûlure. Cette belle

ardeur n'eût-elle pas incendié toute sa vie s'il s'était trouvé dans un milieu favorable?... Aurèle songeait alors à sa mère et sondait avec tristesse le vide creusé par sa mort, autour de lui, autour de Thérèse et de Godefroid. Il se rappelait ses vertus et il pensait que seul sous son égide, il eût pu suivre le chemin de son choix. Rosalie l'aurait encouragé, l'aurait guidé, aurait partagé ses espérances, l'aurait soutenu quand le doute serait venu. Si, malgré l'influence de la Plissart, le fond de son être restait le même, sa volonté était diminuée, peut-être anéantie. Pourrait-il un jour reprendre complètement le dessus? Son honnêteté et sa bonté natives subsistaient. C'était au prix de sa vocation qu'il avait pu tenir tête à la marâtre. Jamais, il n'aurait l'occasion de s'affirmer. Mais il était désormais à l'épreuve des tentatives de sa belle-mère. Son éducation première l'avait trempé et l'avait prémuni contre tout essai de corruption.

La Plissart, avertie par son instinct qu'elle ne l'emporterait pas dans cette lutte, ne s'obstina point. Ses tentatives corruptrices se rabattirent alors sur Godefroid et Thérèse. Le cadet des Gérold avait hérité de l'esprit inventif de son père. Il avait le travail allègre et facile, l'intelligence prompte, la cervelle ingénieuse d'un chercheur. En deux ans, il avait décroché à l'école industrielle

son diplôme de dessinateur en mécanique. Il aimait le métier de son père, et pendant son absence, il pouvait se charger de la surveillance de l'usine. Mais Godefroid et sa sœur étaient plus malléables, moins trempés que leur aîné. Aussi, la Plissart déforma-t-elle aisément ces petites âmes. Aurèle avait enfin deviné le rôle abominable joué par la gourgandine dans le ménage de ses parents. Les traces de son œuvre néfaste n'avaient pas disparu. Au contraire, la vilaine créature allait encore étendre ses ravages et compléter son œuvre infernale. Après avoir désespéré et tué la mère, elle flétrirait, dévoyerait et dépraverait les enfants. Cependant, Aurèle était le seul à se rendre compte du sourd travail de désagrégation familiale entrepris par l'abominable mégère. L'insouciance, le jeune âge de Thérèse et de Godefroid ne servaient que trop les machinations de la Plissart. Ne se méfiant pas de leur belle-mère, ils la laissaient prendre complètement empire sur eux-mêmes. La mauvaise jardinière trouvait en eux un terrain favorable à ses expériences. Aux plantes généreuses elle substituait l'ivraie.

Prévenu par ses douloureuses épreuves, du danger que couraient les siens, Aurèle fit tout pour contrecarrer l'œuvre criminelle de la marâtre. Toutefois, il ne parvint pas à édifier ses protégés sur les horribles pratiques auxquelles la Plissart se

livrait sur leur caractère; ce fut en vain qu'il les entreprit pour les mettre en garde contre l'avorteuse. Car il s'agissait bien d'une avorteuse. Trop lâche pour se débarrasser par un assassinat des enfants de la première épouse, de celle qu'elle continuait à haïr et à jalouser par-delà la tombe, elle s'ingéniait à essayer pis encore : à les ruiner moralement, à les ravalier, à les rendre infâmes, à faire de la fille une coureuse, une prostituée, et des garçons un garnement et un larron.

A son profond chagrin, Aurèle constata qu'au lieu de détacher les enfants de l'abominable femme il ne réussissait qu'à perdre leur confiance. Un froid, une gêne se glissa entre eux. Godefroid devenait sournois, menteur, paresseux. Il se plaisait parmi les ouvriers, les apprentis et les manœuvres, adoptait leurs expressions grossières, s'assimilait presque complètement leur langage brutal. Il ne s'observait plus devant ses parents, et Aurèle le surprenait parfois en train de rabrouer en termes triviaux sa sœur pour une peccadille. Tout désir de se rapprocher de son frère et de Thérèse était vain. Mais Aurèle ne renonça pas à l'espérance de reconquérir plus tard leur affection. En attendant la réalisation de cette espérance, il vécut de plus en plus pour lui-même.

Si Godefroid subissait sans se méfier l'influence de sa belle-mère, la Plissart avait encore plus beau

jeu auprès de Thérèse. Elle caressait l'enfant, satisfaisant à ses souhaits futils, se la rendait sympathique. Thérèse se laissait prendre à ses avances et savait gré à la marâtre du semblant d'amitié dont elle l'entourait. La Plissart la prenait pour confidente. Sous prétexte de lui narrer sa vie, elle lui révélait ses souvenirs galants, décrivait les aventures amoureuses de sa jeunesse. La fillette, au début, l'écoutait surprise, comprenant peu, mais timide et rougissante. Mal à l'aise, elle baissait les yeux avec pudeur, tant le langage bas de cette empoisonneuse était différent des propos de Rosalie. La Plissart revint à la charge. Insensiblement, retrouvant son assurance, la gamine se mit à écouter la gourgandine, sans bien saisir encore le sens de ses paroles. Bientôt, elle provoqua elle-même les confidences. Elle en arrivait à aimer ces discours obscènes, goûtait, à les entendre, un plaisir pervers.

Oisive et illettrée, ne sachant à quel objet consacrer ses loisirs, la Plissart obligea sa belle-fille à lui lire des feuilletons. Thérèse s'étant pluë à ses lectures, la Plissart acheta des romans scabreux. Ces séances éveillaient la sensualité de la fillette. Elle avait soif de se trouver mêlée aux équipées légères dont étaient pleins ces livres; elle imaginait que tous les événements dramatiques et passionnés racontés dans ces ouvrages lui arrive-

raient. Parfois, elle avait l'illusion d'être l'héroïne des incidents qui la frappaient le plus vivement. Elle rêvait d'être pareille aux personnages les plus dévergondés. Maintenant, son existence casanière commençait à lui peser. Elle désirait des plaisirs. Elle voulait découvrir à son tour toutes ces choses neuves que la Plissart lui apprenait et dont ses conteurs ordinaires animaient les acteurs de leurs récits. La Plissart assistait radieuse à sa transformation : vraiment, son élève s'instruisait vite ! Elle mordait à belles dents dans le fruit vénénéux qu'elle lui présentait ! Pour couronner son œuvre, la vilaine ne comptait plus que sur la collaboration d'une simple rencontre... Aussi, la mauvaise femme n'avait-elle garde de surveiller Thérèse. Elle lui laissait toute liberté, sachant qu'à force de papillonner, elle finirait par se brûler les ailes.

La gamine se promenait seule, revenait à la nuit. Et Aurèle remarquait à ses rentrées la vive lumière de ses yeux. Souvent, irrésistiblement attirée par la musique canaille d'un bal voisin, elle allait assister, devant la porte du cabaret, au défilé des couples pénétrant dans la salle. Elle tremblait de tout son corps à l'idée de franchir un soir le seuil de ce large corridor violemment illuminé, d'où sortaient, comme du pavillon d'un vaste instrument, des tonitruances barbares. Longtemps, elle se con-

tint, réfréna son envie. Un dimanche de kermesse, à la faveur du crépuscule, elle se laissa emporter dans le tourbillon aimanté de la musique. Mais la Plissart avait guetté le départ de Thérèse; elle l'avait suivie et vue pénétrer dans la salle de danse. Elle s'était empressée de regagner sa demeure; feignant l'indignation, elle s'empressa de tout raconter à son mari. Philibert ignorait ce qui se passait entre son épouse et Thérèse; il attribuait à l'amitié le plaisir qu'elles paraissaient prendre à se trouver toujours ensemble. Courroucé, le mécanicien courut au bal. Mêlée à des ouvriers, à des femmes du peuple, à des grisettes, Thérèse polkait aux bras d'un blousier de vingt ans, sur l'épaule duquel elle posait sa jolie tête riieuse. Le constructeur saisit sa fille, la ramena au logis, l'insulta, la frappa, la traîna sur le sol. Dissimulée derrière un rideau, la Plissart assistait à cette scène affreuse. Elle jouissait de cette première rupture entre le tribun et sa fille comme d'une victoire. Plus les imprécations de son mari devenaient violentes, plus son cœur battait d'aise; et chaque coup que le poing exaspéré du mécanicien assénait sur le dos ou les bras de la pauvre lui donnait à elle comme une sensation de caresse. La marâtre intervint à toute extrémité, de façon que Thérèse crût toujours avoir échappé, grâce à sa belle-mère, à une correction plus terrible encore.

Aurèle fut plus douloureusement affecté de cet événement que son père. Mais il sentait qu'il serait téméraire de sa part de vouloir modifier les sentiments regrettables de sa sœur. Il trouvait dans le travail une diversion à ses chagrins. Depuis son enfance, il avait aimé la lecture. Maintenant il relisait les auteurs qui autrefois avaient causé ses délices. Puis, plongé dans l'atmosphère fictive de romanciers de génie, il essaya d'écrire lui-même. C'était pour lui une distraction infinie. Cependant, il ne parvenait pas à exprimer mieux ses sentiments sur son papier que la vie de ses modèles sur ses toiles ou dans ses albums. Il cultiva les deux domaines, laissait la plume pour la brosse, et la palette pour ses manuscrits. A certains moments, il était en proie à un impérieux besoin d'éta-ler des couleurs; d'autres jours, un pouvoir mystérieux le forçait de couvrir de sa petite écriture nerveuse des feuilles blanches multiples. La Plis-sart considérait ces exercices comme un délasse-ment ridicule. Derechef, elle chercha à gâter la joie d'Aurèle en essayant d'engendrer la mauvaise humeur de son mari. A force d'entreprendre le constructeur, elle se promettait orgueilleusement de l'amener un jour à déchirer, dans un moment de courroux, tous les cahiers de son fils, toutes ses toiles et tous ses albums. Mais Philibert ne crut pas devoir interdire à son aîné ses plaisirs

innocents. La Plissart goûta alors une satisfaction maligne à bouleverser ces ouvrages, à les abîmer, à détruire froidement les esquisses préférées du jeune homme. Elle allait même jusqu'à les jeter au feu. Aurèle le lui ayant reproché, elle assura, d'un air doucereux, qu'en nettoyant la maison elle avait pris ces esquisses pour de vieilles paperasses poussiéreuses et encombrantes, bonnes tout au plus à être brûlées.

Aurèle s'était plaint à son père. Le tribun avait reçu avec attention les doléances de son garçon. Mais, pour éviter l'ennui d'une dispute, il s'était bien gardé de ne rien dire à sa femme. Il en avait seulement profité pour recommander à son fils de se soucier surtout des affaires de l'usine, tout en lui passant ses occupations intellectuelles et artistiques. De plus en plus, le tribun se déchargeait sur Aurèle d'une grande partie de la direction des ateliers. C'était lui qui examinait s'il y avait lieu d'augmenter les salaires des ouvriers capables. Il s'occupait aussi d'engager des travailleurs supplémentaires, selon l'importance et la hâte des commandes. Dans un registre, il consignait l'heure d'entrée et de sortie des mécaniciens. Le samedi, dès l'aurore, il s'absorbait dans des comptes. Le soir, aidé de son père et de Godefroid, il procédait à la paie des ajusteurs, des forgerons et des apprentis. Tous se succédaient dans le bureau, rece-

vaient leur argent et partaient en comptant les pièces.

Si Aurèle affectionnait profondément son père, il ne partageait pourtant pas ses opinions. Il professait une antipathie indéracinable à l'égard de la politique. Son aversion pour elle grandissait d'année en année. Philibert aurait été heureux de retrouver en son fils, comme un héritage moral, ce besoin de combativité qui l'animait lui-même depuis sa tendre jeunesse. Mais dès l'adolescence d'Aurèle il s'était rendu compte que son aîné ne suivrait pas ses traces et qu'il ne s'affilierait jamais à son parti. Il arrivait cependant aux Gérold d'échanger leurs opinions. Piqué par les observations de son fils, le constructeur se défendait d'être pareil à ces politiciens intéressés, aux mobiles équivoques.

— Mon père, déclarait alors le jeune homme, combien ils sont différents de toi. C'est là pourquoi je les méprise. Ils songent seulement à eux, ces hommes-là, aux avantages de situations à obtenir. Toi, tu penses sans cesse aux autres et tu serais le dernier à qui tu voudrais rendre personnellement service!... Tu oublies pour ainsi dire qu'un jour tu pourrais avoir besoin de ton propre concours... C'est d'ailleurs la seule façon que je conçois de faire de la politique.

Si Philibert rêvait l'instauration d'un bien-être

universel, il travaillait surtout dans l'intérêt de ses meilleurs compagnons, c'est-à-dire des travailleurs du fer et du bronze. Par amour pour eux, il soutenait le parti socialiste de son aide inlassable. L'union de tous assurerait l'avenir des salariés des villes et des campagnes. Malgré sa sympathie pour le peuple, Aurèle estimait que son père faisait trop de sacrifices à sa cause et que les affaires de l'usine s'en ressentaient. Il calculait parfois, sans le vouloir, le temps considérable perdu à des meetings, à des réunions électorales où ne se discutaient que de banales questions de candidature, où se donnait libre cours l'antagonisme des compétiteurs enviant les mandats.

Aurèle n'avait jamais entendu son père. Le reportage des journaux quotidiens le tenait au courant de ses succès oratoires. Ces articles alimentaient la curiosité du jeune homme; il ne cachait pas son désir de se mêler un jour aux auditeurs ordinaires du tribun. En Wallonie, il assista pour la première fois au spectacle émouvant de toute une population faisant fête au mécanicien. C'était un gros bourg industriel, où les avait débarqués un train matinal. Philibert devait y donner une conférence publique sur les origines et les avantages des groupements syndicaux. Les socialistes du canton s'étaient formés en cortège et attendaient le constructeur à la sortie de la gare. Lors-

qu'il parut sur le seuil, ils l'acclamèrent d'un cri immense. A la tête des manifestants, près de son père, marchant derrière les drapeaux et les cartels des métiers, Aurèle traversa le village, aux sons de la Marseillaise. Aux fenêtres des maisons, les habitants poussaient des hourras. Des étendards rouges et tricolores claquaient aux façades blanches. Par-dessus la foule, Aurèle voyait le nom de son père imprimé en grosses lettres écarlates sur de claires affiches collées aux carrefours.

C'était le dimanche de la fête printanière. Les paysans se pressaient dans les venelles, se haussaient sur le bout des pieds pour reconnaître les traits du tribun sous l'ombre de son large chapeau de feutre. Sur le marché, le carrousel cessa de tourner. L'orchestion d'un théâtre forain se tut. Les pitres, penchés sur leurs tréteaux, interrompirent leur parade pour suivre des yeux la procession tumultueuse et chantante. La majesté tranquille de Philibert les émerveillait. A l'auberge, où devait avoir lieu le meeting, la cohue était indescriptible. Aurèle faillit être séparé de son père, auquel il donnait le bras. A la suite du tribun, un flot humain impétueux se déversa dans la pièce immense ; elle fut bientôt bondée à en briser ses murailles.

Quand Gérold gravit l'estrade, son fils crut que la foudre éclatait. Des battements de mains, des

trépignements, une clameur unanime soulignèrent d'un tapage inouï son arrivée. Le mécanicien tira les pointes de sa grande moustache grisonnante ; il fit un geste du bras, comme pour apaiser les vagues de la mer vivante refluant jusqu'à ses pieds. Le silence succéda au fracas : au loin on entendait la musique foraine. La cloche paroissiale sonna l'angelus du soir. Mais la voix du tribun étouffa l'écho distant de la voix de bronze. Longtemps il parla de la fédération dont il était le fondateur et de l'encouragement que devait être pour tous l'exemple de sa force grandissante. Il ne fit aucune allusion à son propre dévouement. Il déclarait que le moindre prolétaire avait collaboré à l'œuvre commune et que ses auditeurs pouvaient à leur tour ajouter leur pierre à l'édifice et l'élever davantage vers le ciel. Pourtant l'assemblée, n'ignorant pas le rôle personnel de Philibert, interrompait pour applaudir. Elle saluait en lui le véritable créateur de l'armée où elle allait entrer tantôt. Le mécanicien raconta les épisodes de la lutte déjà ancienne à laquelle il était mêlé. Le récit des batailles pacifiques livrées contre les industriels inflexibles et égoïstes prenait dans sa bouche la beauté et l'émotion d'événements poignants et épiques. Il évoquait le tableau radieux d'une vie future que l'ouvrier mènerait un jour, vie paisible et sereine partagée entre le travail et

l'étude, la félicité familiale et la générosité fraternelle.

Philibert parlait d'une voix chaude; ses échos vigoureux retentissaient dans la salle et s'éloignaient vers le ciel par les fenêtres ouvertes. Enfant de la Wallonie, le tribun en avait conservé la langue. Il savait orner son discours d'expressions pittoresques et éloquentes empruntées au patois de la contrée natale. Des pointes d'humour émailaient ses harangues. Il se liait davantage au populaire en faisant chanter à l'oreille de ses auditeurs la musique intime et préférée de leur dialecte. Sa volonté, son ardeur, tous ses sentiments se reflétaient avec une telle intensité à travers ses paroles, que le tribun emportait tout le monde à la suite de ses pensées.

Aurèle n'oublia jamais ce meeting. Dans son souvenir, la vision du tribun conquérant la salle formait un vivant diptyque avec la scène souvent rappelée par son grand-père : Philibert, apprenti, prêchant les idées nouvelles aux ouvriers des usines, attroupés vers le crépuscule au milieu d'un labour. Diptyque qu'il eût voulu peindre, mais dont la réalisation lui semblait être au-dessus de ses moyens. D'ailleurs, de plus en plus occupé le jour, il négligeait forcément ses brosses. Il se contentait de continuer ses esquisses littéraires : elles n'exigeaient pas la lumière du soleil.

La vie chez son père devenait insupportable. Maintenant, il rêvait de s'affranchir. Ses vingt ans venaient de sonner. L'antagonisme entre la Plissart et lui devenait trop cruel. La seule vue de cette pie-grièche causait sa rancœur. Sans l'affection inaltérable qu'il conservait malgré tout pour Thérèse et Godefroid, il n'aurait point hésité et serait parti déjà. Les quitter, n'était-ce pas les livrer complètement à la Plissart? Pourtant, songeait-il, le fait d'habiter sous un autre toit que le leur ne les séparerait nullement. Il les verrait quand il le voudrait. Son aide, son soutien, son encouragement seraient prêts à les secourir. Tout à fait indépendant, il pourrait même mieux les servir... Aurèle souffrait d'un besoin de libération, d'intimité, de calme. Il le sentait : loin de cette maison, il serait payé de toutes les douleurs, de tous les froissements dont son expérience se nourrissait depuis dix années. Il entreprit des démarches, essaya beaucoup de refus. Mais il s'obstina dans son intention : grâce à ses connaissances linguistiques, il obtint le secrétariat d'une banque coloniale en fondation.

Quand Aurèle fit part de sa détermination à son père, la tristesse de Philibert fut profonde. Il ne s'opposa pas à son départ. Il savait que tout commerce entre sa femme et son fils était à présent impossible. Il n'essaya pas

de retenir Aurèle en invoquant des raisons d'amitié.

Aurèle s'installa dans un appartement du faubourg. Parfois, le matin, en se rendant en ville, il sonnait à la porte de la maison familiale. Il embrassait les siens, s'entretenait avec Godefroid, son remplaçant au bureau. Quand Thérèse était absente, il s'informait d'elle auprès de son père. Puis il s'en allait à pas lents, la cigarette aux lèvres, sans daigner saluer la Plissart, qui le croisait dans le vestibule. Furieuse, la mégère couvrait de regards vindicatifs celui qui s'était débarrassé de sa dangereuse tutelle. Et l'élégante jeunesse d'Aurèle portait un injurieux défi à sa trivialité.

V.

Aurèle Gérold, très matinal cependant, s'était levé plus tôt que de coutume. La journée était splendide. Du soleil d'avril, déjà haut dans l'azur, paraissait tomber une pluie d'or, comme si Dieu, en donnant aux hommes la joie de vivre, voulait aussi leur accorder la joie d'une richesse illusoire. Aurèle s'étonnait de ne point trouver en lui l'écho de cette gaieté dont la nature était pleine. Son cœur restait fermé à la fête du renouveau et il lui semblait que la beauté des choses et la clarté du ciel, tout cela était dérision et ironie. Car, ce matin-là, il se sentait plus que jamais mélancolique. Cependant, son home lui souriait de tous ses objets familiers. Dans le reflet des cuivres, des faïences, il y avait comme la lumière sympathique de prunelles attentives.

Pour chasser les noires idées qui, par une gaigeure singulière, assiégeaient son esprit, Aurèle alla ouvrir la fenêtre du balcon. Dans le cadre de la croisée, debout près de l'entrebaillement des rideaux, il observa longuement le spectacle de la rue. En face, l'église paroissiale se dressait dans son revêtement de briques. Elle étageait ses trois nefs monotones et montrait les ouvertures cintrées de ses bas-côtés trapus. La tour quadrangulaire,

construite vers le nord, élevait dans le ciel sa flèche altière. Au couchant, elle contractait la silhouette d'un glaive colossal. Le cimetière avait été désaffecté, les tombeaux fouillés, la terre dépouillée de ses ossements. Un parc public entourait à présent le temple. Les arbres, restés debout en des attitudes paresseuses, avaient l'air de pleurer les âmes auxquelles jadis ils donnaient ombrage.

Sur cette place se concentrait toute la vie spirituelle de la commune. Son aspect changeait à chaque instant de mouvement et de couleur. Aurèle l'avait peinte à toutes les heures du jour. Des pages d'album rendaient sa navrance nocturne et sa poésie vespérale. A l'aurore, les maraîchers allant à la ville arrêtaient leurs attelages devant le portail de pierres blanches. Très pressés, ils restaient sur leurs sièges rustiques, se découvraient en marmottant une rapide prière, et fouettaient leur hongre. Tandis que retentissaient les cloches, des convois funèbres surgissaient au carrefour, pauvres et misérables d'abord, plus luxueux et plus somptueux à mesure que s'écoulait le temps. Vers midi, les ors des chasubles, l'argent des encensoirs, le vermeil des croix processionnaires en tête des cortèges de deuil rutilaient, flamboyaient comme des morceaux de soleil.

L'après-dîner, l'église restait close. Le silence la drapait.

Parfois, vers le soir, un prêtre sortait de la cure. Le bedeau portait au-dessus de lui un grand parapluie rouge et l'ecclésiastique cachait Dieu dans la toile immaculée de son surplis. Au son d'une sonnette, les deux hommes précipitaient leurs pas vers une maison angoissée. Les femmes se prosternaient sur leur passage, se signaient et baisaient les yeux pour ne pas regarder le Mystère.

Le dimanche, c'était autour de l'église comme une atmosphère de kermesse. Des camelots vendaient des bonbons et des gaufres. Sous un saule-pleureur, un marchand installait un tourniquet. Le temple bondé s'emplissait de bruit. Sur le parvis, des fidèles obligés de rester dehors priaient en observant le rituel de notre mère la Sainte Eglise catholique et romaine.

Depuis deux ans Aurèle demeurait là. Ce spectacle changeant l'attirait chaque jour et renouvelait l'impression qu'il avait connue en le découvrant du haut de ce même balcon où il se tenait maintenant. Le voisinage de l'église, ce parc minuscule, cimetière déchu où les vivants remplaçaient les morts, ces beaux arbres abritant une troupe de sansonnets et un merle fidèle au printemps, avaient jadis déterminé Aurèle Gérold à louer l'appartement où il vivait en garçon. L'hiver, calfeutré chez lui, il se désolait au coin du feu de sa solitude et songeait, les yeux humides, à tous les événements

qui s'étaient succédé et se succédaient encore dans la maison de son père. Alors il interrompait sa lecture, soulevait le rideau et regardait tomber la neige : son hermine, onctueusement, recouvrait l'église et les squelettes des branches. La trace faite par les pas des gens au pied des saules, des peupliers et des bouleaux, s'effaçait lentement sous d'autres flocons. Toutes ces empreintes formaient un mystérieux chemin ; on pouvait le croire hanté seulement par des morts enveloppés dans leur linceul.

En mai, durant tout le mois, des femmes et des jeunes filles apportaient des cierges ornés de fleurs et d'images en or. Jusqu'au soir, c'était une théorie d'offrandes à Marie en cortège vers le portail. Les croisées s'illuminaient. La couleur des vitraux translucides s'accordait avec l'harmonie des orgues qui montait comme un chœur païen vers la flèche pointue de la tour.

Mais plus Aurèle s'absorbait dans ce spectacle changeant, plus il se laissait aller à des réflexions amères. Car ce tableau coutumier, sorte de panorama sur lequel se découpaient, si l'on peut dire tous les actes de son existence, renouvelait fatalement en lui un état d'âme ancien. A chaque instant, il revivait le jour où il s'était affranchi de la tutelle de la Plissart pour se séparer volontairement des trois êtres aimés : son père, Thérèse,

Godefroid. Depuis deux ans, il demeurait loin d'eux; il lui semblait que chaque matin grandissait pour tous trois son affection et que sa haine pour sa belle-mère grandissait aussi. Jamais les souvenirs de son enfance n'avaient afflué en son cerveau avec une telle abondance. Ils augmentaient son regret, car ils évoquaient le charme infini de leur félicité si Rosalie Falleur avait vécu...

La maison de son père l'attirait comme un aimant. Les soirs où une circonstance inattendue l'empêchait de s'y rendre, il se couchait mécontent et ne dormait pas. La paix lui revenait quand, le lendemain, avant de gagner le bureau, il avait eu la joie d'aller embrasser son père et ses deux cadets.

La Plissart ne cachait pas le déplaisir que lui causaient les fréquentes visites du jeune homme. Elle avait espéré qu'il ne reviendrait plus au foyer familial déserté par lui. Son absence définitive lui eût permis d'agir en toute liberté avec les enfants restés sous sa garde. Mais la présence presque continuelle d'Aurèle l'obligeait à cacher son jeu. Aurèle ne manquait pas de s'informer. Il questionnait amicalement les siens, essayait de découvrir le mieux possible les manœuvres de la Plissart. Il nourrissait l'espoir que Godefroid et Thérèse lui rouvriraient leurs cœurs et chercheraient en lui la consolation de leurs peines. La marâtre pétrissait

les enfants à son image. Dans son éducation du mal, elle apportait une ingéniosité perfide. L'aîné constatait le sourd et infâme travail de la vilaine : Thérèse prenait avec lui l'attitude empruntée d'une fillette farouche et naïve. La Plissart lui avait recommandé de feindre la candeur. Elle obéissait. Se sachant fautive, elle n'eût pas osé confier à son frère aucune des choses que la cabaretière lui avait enseignées. Quant à Godefroid, habitué au commerce des mécaniciens, il sortait le dimanche en leur compagnie, car il en avait fait ses camarades ordinaires. Il considérait un peu son frère comme un monsieur, alors qu'il était, lui, un simple ouvrier. La Plissart était parvenue à étouffer toutes les juvéniles ambitions de Godefroid. Vêtu comme un frappeur, le tablier de cuir serré autour des reins, il servait souvent d'aide au vieux forgeron David. D'autres fois, installé devant la foreuse ou le tour, il travaillait à la machine. Il avait les mains graisseuses, les ongles noirs de limaille, les paumes durcies par l'usage du marteau. Il abandonnait tout souci de toilette ; les jours de repos, il conservait l'aspect d'un artisan besogneux ; les costumes confectionnés achetés par la marâtre apparentaient Godefroid aux apprentis de l'usine de son père.

Si la femme de Philibert réduisait au strict nécessaire les frais d'habillement de Godefroid, elle ne lésinait pas cependant lorsqu'il s'agissait de

Thérèse. La coquetterie de la jeune fille servait les desseins de la Plissart. Thérèse se vêtait presque avec élégance; ses robes claires donnaient à ses vingt ans une fraîcheur appétissante :

— Un joli fruit! songeait la mégère, avec une jouissance infernale. Occupons-nous maintenant de le faire croquer!...

Aurèle assistait à la transformation de sa sœur. Il retrouvait en elle la robuste beauté de Rosalie. En la voyant si radieuse et si séduisante, il pensait au danger semé sur son chemin par l'éducation de la Plissart. Ces appréhensions le préoccupaient. Il multiplia alors ses visites, considérant comme un devoir de surveiller sa sœur et de tenir auprès d'elle le rôle qu'eût dû remplir leur mère. Il essaya sur un ton amical de la mettre en garde contre les tentations de ceux dont elle éveillerait fatalement le désir.

Aurèle espérait bien que toute sa bonté finirait par avoir raison de la méfiance des siens. Il se promettait de les arracher, d'un grand effort affectueux, des griffes de la Plissart, au moment même où celle-ci s'apprêterait à sacrifier ses deux victimes... Quelle enivrante victoire! Aurèle en avait parfois l'illusion. Elle lui donnait une inépuisable énergie. Oubliant la froideur de son frère, il enchérissait sur sa tendresse. Il recourait à tout pour lui témoigner son attachement.

Dans l'atelier, il s'intéressait à sa besogne, la suivant avec attention. Parfois, il aidait même Godefroid à soulever une pièce en métal ou à serrer l'étau. Il tâchait, eût-on dit, de se faire pardonner d'avoir choisi une carrière moins fatigante que celle de son cadet. Il espérait réduire à néant la légende répandue par la Plissart selon laquelle il vivait presque en homme riche et en oisif.

Lorsqu'Aurèle questionnait son frère, il recevait des réponses strictement courtoises et laconiques. Il n'obtenait jamais de lui les renseignements sur l'existence commune de la famille. Godefroid, d'ailleurs, y participait peu. Il voyait les siens pendant les repas seulement. L'idée ne lui venait point d'observer la Plissart et sa sœur. N'était-il pas loin de supposer la raison de leur accord si parfait? Aussi, malgré son besoin de déchirer les voiles, de mettre en pleine lumière la politique sournoise de la marâtre, Aurèle n'apprenait-il que ce qu'il devinait ou remarquait lui-même. Mais la malignité de la Plissart le déroutait. Constamment sur le qui-vive, elle défait son beau-fils de surprendre la moindre conversation indécente, les moindres propos légers échangés entre Thérèse et elle. Et pourtant la gourgandine s'était attelée à la besogne la plus perfide pour parachever son œuvre: elle était en train de livrer Thérèse à un de ses anciens clients, viveur de bas-étage, coureur de bonnes et

de grisettes, jadis habitué de son cabaret. Un extraordinaire hasard l'avait mis en présence de la Plissart. Il tenait depuis quelques mois les livres de caisse d'un fondeur auquel Philibert confiait la coulée de ses pièces mécaniques. On l'appelait Camille Cirvane. Il mena longtemps une vie louche et aventureuse. Il avait maintes fois abusé de la confiance de ses patrons. Mais, comme il invoquait, pour expliquer ses fautes, des raisons sentimentales, les maîtres se contentaient de le chasser, touchés par la sincérité apparente de cette amende honorable hypocrite. Le règlement d'une commande ayant motivé la visite du comptable à l'usine de la route de Ninove, l'ancienne tenancière d'estaminet et Cirvane s'étaient trouvés soudain en face l'un de l'autre. La Plissart, tout au plaisir de cette visite inattendue, n'avait aucunement dissimulé devant Thérèse, présente à leur rencontre dans le bureau, la joie de retrouver un homme auquel des liens d'amitié l'avaient unie. S'engageant sur la route des confidences, ils avaient évoqué des souvenirs. Si leurs relations cordiales avaient cessé promptement jadis, c'est que le galantin avait dû subrepticement s'éloigner de Bruxelles. La Plissart l'avait regretté, car il lui était très sympathique et elle prenait plaisir à sa conversation légère. C'était un bellâtre de trente ans, à l'allure dégingandée. Il avait le sourire suffisant et ridicule de

ceux qui se savent jolis garçons. Il était paillard et paresseux. Si, dans le temps, il avait témoigné quelque affection à la Plissart, les pintes bues à son buffet sans bourse délier avaient eu plus d'action sur lui que les charmes de la belle.

C'était un personnage dénué de tout scrupule. Ses manières indolentes déplaisaient. Ses yeux noirs perçants clignaient d'un mouvement sensuel. La Plissart le présenta à Thérèse et vanta ses qualités. Lorsqu'il fut parti, elle fit son éloge, le montra par sa bonté excessive et trop confiante la victime de camarades ingrats. La jeune fille accorda que le comptable était un homme avenant. La marrâtre ajouta qu'il ferait aussi, sans doute, un mari excellent... Le bellâtre avait remarqué tout de suite Thérèse. Alléché par ses formes prometteuses, il renouvela ses visites. Tout d'abord, Philibert ne s'en formalisa point; il n'osait pas traiter cavalièrement celui avec lequel il avait joué aux cartes dans l'auberge de sa maîtresse. Encouragée par le muet assentiment de son mari, la Plissart recevait cordialement Camille Cirvane. Ruminant son projet, elle s'arrangeait pour laisser le comptable s'entretenir avec Thérèse. Un matin, se trouvant seul avec la commère, l'employé lui avait dit à brûle-pourpoint :

— Elle est rudement gentille, votre demoiselle!
La Plissart, prenant la balle au bond, répondit

sur un ton plaisant ; elle souligna ses paroles en dessinant, d'un geste évocatif, son opulent corsage :

— Un morceau comme vous les aimez, n'est-ce pas ?

— Si vous m'y autorisiez, je me le paierais bien volontiers ! ajouta Cirvane, enhardi par la transparente invite de son interlocutrice.

— Il suffirait pour cela de nous entendre !...

La conversation avait pris fin sur ces derniers mots de la Plissart. Le comptable pouvait brûler ses vaisseaux. La mégère elle-même l'y engageait. Il devinait aisément que dans ce banquet d'amour offert par la Plissart, celle-ci réclamerait sa place... Mais pour posséder la jolie Thérèse, il ferait semblant de souscrire aux plus scabreux caprices de la vicieuse épouse. La possession de la charmante vierge valait une récompense à l'entremetteuse !... Le malhonnête comptable comblerait, s'il le fallait, la coquine de ses attentions. Les heures délicieuses que lui donnerait Thérèse seraient plus enivrantes encore après les rendez-vous exigés de lui par la Plissart... C'était un tribut fatal à payer. Sans essayer de s'y soustraire, il retarderait cependant le plus possible cette excessive échéance...

Il suffit d'une courte conversation aux anciens amis pour se comprendre. L'accord fut conclu et l'on traita comme si les prémices de Thérèse

eussent été une marchandise... L'empressement intéressé de Cirvane avait quelque chose de répugnant. Il aspirait avidement au prix de ses engagements. Il usait envers la Plissart d'une amabilité presque grotesque; il consentait souvent à recevoir en cachette la vieille libertine dans sa chambre. Mais il trouvait des prétextes habiles pour la renvoyer aussitôt, car au fond il l'avait en horreur. Ces rencontres rendaient la Plissart fantasque. Leurs relations ne cesseraient pas sans le couronnement espéré: elle ne le voulait pas. Aussi, se promettait-elle de jeter le plus tôt possible sa belle-fille dans les bras du comptable, de façon à le savoir désormais à elle... Conseillé par la Plissart, Cirvane faisait à Thérèse une cour assidue. La mégère, pour ne pas effaroucher la coquette, fermait les yeux...

Le constructeur prit ombrage des trop fréquentes visites de l'employé. Il le trouvait importun; à tout instant, en effet, il le rencontrait dans la maison, bien qu'il n'eût aucun prétexte d'y venir. Offusqué, il dit à sa femme son intention de fermer sa porte à ce familier comptable. La Plissart répondit de sa voix la plus mielleuse :

— Y songes-tu? Monsieur Cirvane est un brave homme; s'il se montre aimable envers ta fille c'est qu'elle ne lui est pas indifférente... Thérèse n'est-elle pas en âge de se marier? Cirvane

serait un bon parti. Sa situation est excellente...

— C'est autre chose... Si ces jeunes gens s'aiment, il faudra prendre une détermination.

Le tribun était crédule. Il ignorait le passé équivoque de Cirvane. Ses allures de bon garçon, sans cependant le conquérir, ne lui déplaisaient pas. Aurèle, lui, ne supportait pas le personnage. Son regard cauteleux lui inspirait une insurmontable répugnance. Soupçonnant l'intrigue, il appela l'attention de son père sur l'attitude singulière de la Plissart, qui ménageait des tête-à-tête entre Thérèse et Cirvane. Le mécanicien écouta ces doléances et sourit :

— Mon fils, tu t'alarmes à tort.

— Comment, tu consens à ce que Thérèse reçoive ce monsieur en ami ?

— En ami ? C'est plutôt en mari qu'il vient la voir.

— Ah ! Il te la demanderait ?...

— D'ici peu... Tu vois que tu t'inquiètes vainement.

— Je souhaite, mon père, que tu dises vrai. Ce Cirvane ne m'inspire aucune confiance...

Aurèle rencontrait rarement le complice de sa belle-mère. Lorsque l'aîné des Gérold arrivait à l'improviste à l'usine, le comptable, assis dans le bureau, rompait l'entretien avec les deux femmes et prenait

congé. Il ne fournissait jamais au nouveau venu l'occasion de se mêler de ce qu'il appelait ses affaires. Celles-ci, d'ailleurs, marchaient on ne peut mieux. La Plissart ne négligeait rien pour leur donner la tournure conforme à sa fantaisie. Sans prendre l'avis de son époux, elle avait autorisé sa belle-fille à se promener l'après-midi du dimanche en compagnie de Cirvane. Ce jour-là, la maison était vide d'ordinaire : Philibert était en province, faisant de la propagande ; Godefroid partageait dans le faubourg les plaisirs du jeu de boules avec des ouvriers de la fabrique. Seul à seul avec la fillette, le comptable lui tenait des discours de plus en plus troublants. Ses déclarations devinrent pressantes. La chair de Thérèse frissonnait d'un désir infini. Des rêves passionnés emplissaient les nuits suivant leurs excursions aux environs de Bruxelles. Ils fréquentaient les guinguettes fameuses, allaient aux kermesses de la banlieue, se mêlaient à la foule de grisettes et de calicots, la clientèle ordinaire des cours de danse à bon marché.

Un soir, ils s'attardèrent. La Plissart avait appris à Cirvane que le tribun ne rentrerait que le lundi. Le comptable conduisit son amie à un bal de société. Mais ils sortirent peu d'instants après leur arrivée, sans donner l'éveil aux voisines de Thérèse invitées à cette fête. Personne ne remar-

qua leur absence. La Plissart avait donné pour mission à Godefroid d'aller reprendre sa sœur vers minuit ; il ne constaterait rien d'anormal. La mégère croyait ainsi pouvoir invoquer sa surveillance, le jour où éclaterait le scandale. Son mari, Aurèle n'oseraient lui reprocher de s'être montrée trop peu sévère pour la fillette... Thérèse s'enveloppa dans son manteau. Tremblante d'émotion, elle se tenait au bras de Cirvane, la menant à sa demeure. Thérèse était sans force, sans volonté et elle franchit rêveuse, sans conscience des choses réelles, le seuil de l'appartement où elle venait se perdre et où maintes fois déjà la Plissart l'avait précédée. Bouleversée, le corps tout enivré encore par ces rapides heures d'amour, Thérèse reprit le chemin du bal. Et en valsant, éblouie, serrée contre le cœur de son amant, elle songeait qu'ils étaient seuls et qu'ils ne se quitteraient jamais.

Thérèse alla souvent retrouver Cirvane chez lui. Elle s'emparait des moindres prétextes pour courir se jeter dans ses bras. Et comme, en fin politique, le comptable se montrait aimable et obligeant envers la marâtre, celle-ci facilitait les escapades de sa belle-fille. Elle faisait de ses amours séniles une sorte de marché auquel Cirvane serait contraint bientôt de souscrire coûte que coûte... Tout à la joie d'être à son ami, Thérèse donnait sa jeunesse, se grisait de possession. Son plaisir dura

peu de mois. Elle découvrit qu'il ne lui serait plus possible de cacher sa faute. Cette découverte la remplit d'effroi. Elle avait la certitude que son père la châtierait implacablement : toute sa famille n'allait-elle pas la maudire ? Elle ne craignait pas de se confier à la Plissart, mais une pudeur farouche l'arrêtait. La commère la surprit un matin, tout en larmes, sanglotant dans sa chambre. Ne résistant plus au besoin d'alléger sa peine en la criant à haute voix, elle dit sa désolante aventure. La Plissart feignit un étonnement accablant. Elle recula et se cacha les yeux :

— Qu'as-tu fait ? Mon Dieu, comment apprendre cela à ton pauvre père ?...

Elle l'interrogea, par simple ruse, lui arracha des détails. Car elle savait tout : Cirvane l'avait mise au courant. Elle était piquée de l'attitude méfiante de Thérèse et lui en voulait, intérieurement, de ne pas lui avoir raconté, dès l'origine, ses relations avec l'employé. En effet, la jeune fille pensait que nul ne se doutait de ses amours ; elle était convaincue que son cœur abritait son secret. Mais la Plissart ne lui avait-elle pas naguère narré les moindres circonstances de sa vie galante ? Aussi la gourgandine espérait-elle que son élève, dépouillant toute pudeur, aurait agi en parfaite réciprocité. Maintenant l'ancienne cabaretière taxait sa belle-fille d'ingratitude. Pourtant sa joie n'avait

pas de bornes : un grand déchirement allait se produire au sein de cette famille dont elle avait juré la perte.

La coquine se frottait les mains. Non seulement elle trouvait un adorateur qui la comblerait, mais cet adorateur s'était fait l'instrument de sa haine. La victoire lui souriait. L'aveu de Thérèse éclairait d'une lumière infernale et brutale le fond de son âme : Rosalie était bien morte ! La fille en qui elle revivait devenait indigne ! Bientôt plus rien ne rappellerait la défunte. Son souvenir semblait devoir s'effacer de la mémoire de ceux nés de sa chair et de son sang. Aurèle seul n'oubliait pas... Et en le voyant, la Plissart était tentée de se jeter sur lui, de le frapper, pour ne plus voir la sereine clarté inscrite dans ses yeux. Sa visite quotidienne renouvelait presque la présence de la première épouse du tribun... Dans son visage brillaient les prunelles bleues de Rosalie, ces prunelles attendries dont la Plissart ne supportait pas l'éclat très pur. Quand Aurèle parlait, la vilaine entendait Rosalie... Ah ! quelle satisfaction infinie : causer le désespoir de celui dont toute la personne la narguait ! La douleur qui allait bouleverser le mécanicien ne la troubla pas un instant. Aurèle allait souffrir. Cette idée unique et dominante l'animait d'une satisfaction malsaine débordant dans son visage et secouant ses membres.

C'était le matin printanier où mélancoliquement, du haut de son balcon, Aurèle avait observé le spectacle de la rue. Impatient, il avait pris le chemin de la fabrique. La maison paternelle était plongée dans le silence. Aurèle sentit sur ses épaules comme un poids qui le fit chanceler. Il fut ébloui par la mystérieuse logique de ses appréhensions. Se maîtrisant, il se prépara à supporter un choc cruel. En coup de vent, il traversa le vestibule : dans le bureau, sur son haut siège, Godefroid méditait, les coudes sur le pupitre. Son abattement était visible. Aurèle mit sa main sur l'épaule de ce frère qu'il aimait. Il se retourna. En reconnaissant son aîné, il fit de la tête un signe de lassitude et une larme lui coula sur la joue. Aurèle lui prit les mains ; jamais il ne l'avait vu si ému. Il le questionna. Le cadet baissa le front et répondit à voix basse :

— Un grand malheur nous frappe. Père allait te prévenir...

Il saisit le bras d'Aurèle et le conduisit sans mot dire dans le salon. Le constructeur, en vêtement de travail, assis dans un fauteuil, écoutait la Plis-sart. A mesure qu'elle parlait, l'effroi contractait ses traits. Il était bouleversé : il n'embrassa point Aurèle, comme il en avait gardé l'habitude. Il dit, sans se lever :

— Une chose affreuse, mon fils : Thérèse est déshonorée!...

Aurèle, qui devinait cependant une nouvelle terrible, fut violemment secoué. Il dut se cramponner à l'épaule de Godefroid pour ne pas tomber. C'était le seul événement qu'il aurait cru impossible. Et c'était pourtant le seul qu'il eût dû appréhender... Les prunelles d'Aurèle allaient du constructeur à la Plissart, debout devant la cheminée. Soudain, dans une vision navrante, l'image de Rosalie apparut aux yeux d'Aurèle : il apercevait sa mère embrassant Thérèse un soir d'hiver, à cette même place, près de ce foyer où brûlait un feu de bois. Et la cabaretière, la visitant pour la première fois, lui remettait des lettres destinées au mécanicien... La vision se dissipa tout de suite : La marâtre était là, froide, impassible, arrogante. Les affres de Philibert et des siens ne paraissaient point la toucher. Aurèle lisait dans son regard sa joie diabolique. Derrière le pli amer de ses lèvres, il découvrait le sarcasme. A présent, il pénétrait l'inconnu du passé. Il résolvait l'énigme des suprêmes et désespérantes paroles que Rosalie avait murmurées avant de mourir. Il était épouvanté par l'horrible noirceur d'âme de la Plissart : une force fatale l'y faisait descendre. A mesure que se présentait à lui, dans toute son infamie, le rôle joué par la Plissart près de sa mère, une instinctive soif de représailles grandissait dans sa poitrine. Le spectacle de son père, affaissé et tout en pleurs, étouffa

sa colère. Mais il ne put supporter davantage la présence de la misérable. Il entraîna son frère dans le bureau.

Godefroid n'ignorait rien. Le matin même, avant de s'ouvrir à son mari, la Plissart l'avait renseigné. A la prière d'Aurèle, il recommença le récit. Les deux frères n'avaient pas désuni leurs mains. Dans son angoisse, Aurèle goûtait une étrange ivresse : Godefroid lui restait et l'affectionnait encore. Thérèse était-elle perdue pour eux?... Mais Aurèle acquiesçait en cet instant solennel une certitude bienfaisante : Godefroid reprenait confiance en son aîné. Demain, leur amitié ancienne renaîtrait, plus vive, plus absolue et les envelopperait de tendresse. Quand Godefroid se tut, les Gérold, après s'être regardés un instant, tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassèrent longuement, dans un inépuisable besoin de consolation. Rosalie les avait bercés à la cadence des chansons douces, dont les refrains étaient la plus ancienne musique de leurs songeries. Leurs enfances étaient pleines des tristesses, des joies identiques. Ils avaient sucé le lait d'un même sein généreux. Dans leurs veines coulait le même sang. Tout cela n'était-il pas plus fort que les maléfices de la Plissart? Ses manœuvres n'échoueraient-elles pas devant l'obstacle formé dès ce jour par leurs destinées indissolublement unies? Et, dans son cœur, à côté de la fraîche

blessure saignante, Aurèle sentait pousser, comme une plante généreuse, un espoir radieux.

La Plissart, sortie tantôt, reparut. Elle conduisait Thérèse par la main. Les yeux de la jeune fille étaient inondés de larmes. Des sanglots étranglaient sa gorge. Lorsqu'elle aperçut le mécanicien, elle baissa la tête, se jeta à ses pieds et demanda pardon. Philibert se pencha vers elle. A travers le voile humide de ses yeux, il la regardait ; avec des gestes d'aveugle, tâtonnant, il cherchait à lui prendre les épaules. Il n'avait point de colère. Sa voix était nuancée d'un regret indicible :

— Alors, tu nous as déshonorés ? Tu t'es donnée à ce Camille Cirvane ?...

Thérèse ne répondit pas. Elle resta prosternée, le front contre le tapis. Aurèle et Godefroid, revenus dans le salon, assistaient, meurtris, à cette scène affreuse. Le silence était intolérable. L'aîné se précipita vers sa sœur ; il lui prit les mains, la releva, en plèurant. Sa bouche se posa sur la tempe de celle qu'il chérissait davantage depuis qu'elle était malheureuse. Elle lui rappelait leur mère. Elle renouvelait sans cesse en lui le souvenir de ses années d'enfance. Aurèle savait que le même drame avait jadis bouleversé la famille des Falleur. Il n'appartenait à personne, selon lui, d'être cruel et inflexible. L'exemple du passé devait inspirer l'indulgence. Le bracelet d'or de Rosalie ne portait-il

pas un petit cœur où n'était point gravé de nom ! Elle aussi s'agenouilla devant son père, le contre-maître, pour avouer sa faute et obtenir son pardon... Mais des heures calmes, reconfortantes, succédaient à ces alarmes : On reconquerrait le bonheur. Pour les Gérold également, rayonnerait demain le soleil!...

Thérèse, à travers ses cils mouillés, lut tout cela dans les prunelles de son frère. Tant de compassion, tant de fluide affectif ruisselaient dans ces regards, qu'elle laissa tomber, ineffablement émue, sa tête sur la poitrine de son aîné.

— Ne te désespère pas, Thérèse, murmura-t-il tendrement à son oreille. Tout n'est pas perdu. Notre malheur est grand. Il nous frappe tous. Mais il est des maux qui guérissent, comme il est des plaies qui se cicatrisent. La santé revient souvent à ceux déjà marqués par la mort... Une faute se répare : un peu de cœur et de l'honnêteté... Sèche tes paupières. Efforçons-nous de retrouver notre quiétude.

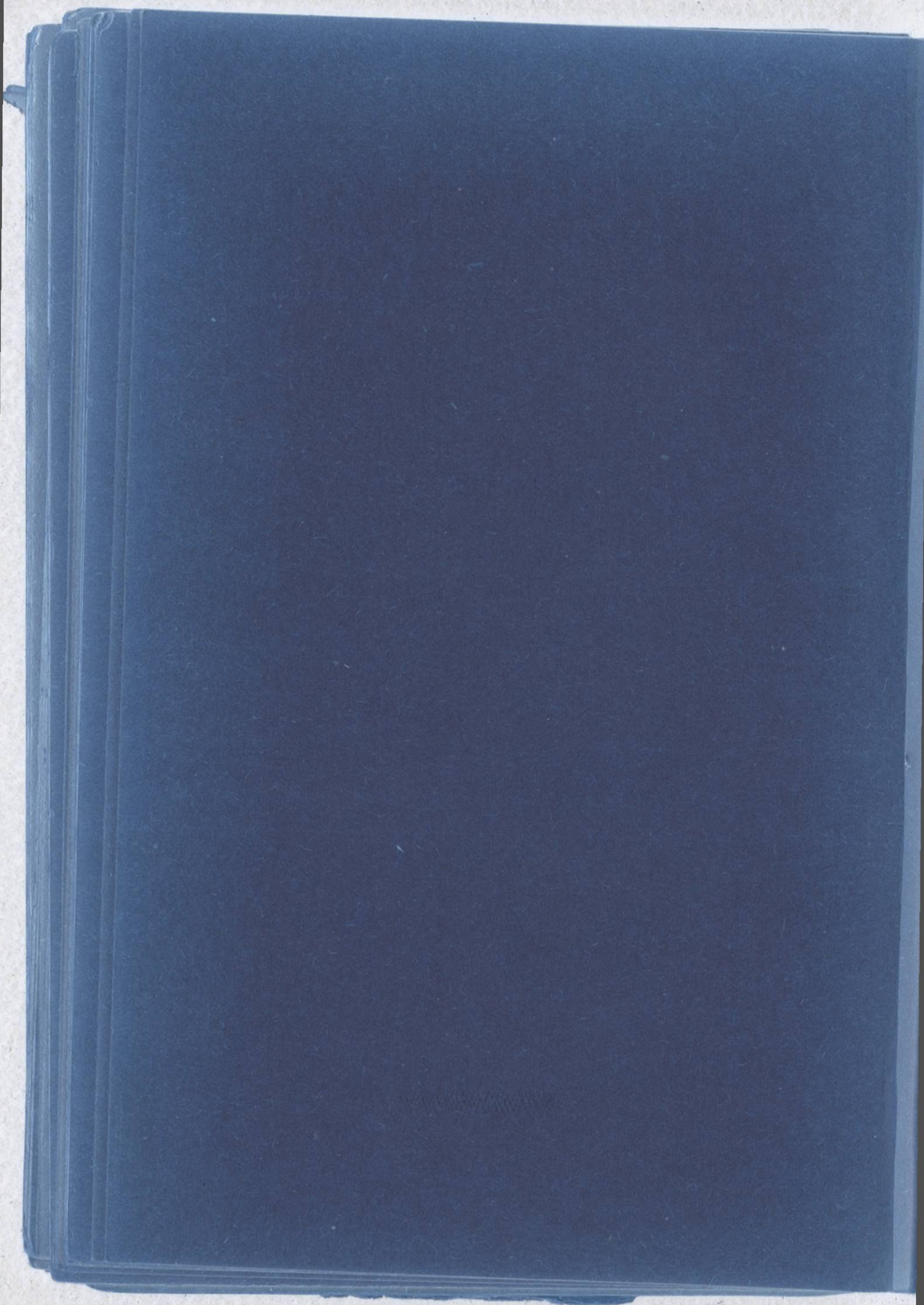
Elle sanglota davantage :

— Je suis maudite. Il ne me veut plus. Il me repousse. Désormais, nous sommes des étrangers. Il ne m'épousera jamais, jamais...

Aurèle tressaillit. Toute sa chair frissonna. Le long de ses membres glissa un courant de feu et de glace. Brusquement, le constructeur se redres-

sa. Le mécanicien et l'aîné des Gérold échangèrent leurs regards. Dans les pupilles d'Aurèle, le tribun lisait une angoissante prière. Philibert y répondit d'un geste que son garçon seul comprit : le chef de la famille accomplirait son devoir. A lui, la lourde mais consolante tâche de recréer la paix.

Thérèse avait regagné sa chambre. La Plissart, indiscreète, revenait dans le salon où s'entretenaient le constructeur et ses fils. Elle voulut s'immiscer dans la conversation. Mais Aurèle, d'une voix sèche, l'invita à ne pas les interrompre. Elle n'insista pas, se mordit les lèvres et sortit, humiliée par ce hautain mépris que jamais son ennemi ne dépouillerait.



VI.

Camille Cirvane ne revint plus chez les Gérold. Il n'avait cependant pas quitté la fonderie. Autrefois, il faisait lui-même les commissions; maintenant, il en chargeait un employé. Philibert patienta pendant quinze jours. Au bout de la seconde semaine, il alla surprendre le comptable. Celui-ci ne manifesta aucun trouble. Il protesta contre le reproche que lui adressait le tribun de ne pas vouloir régulariser la situation de Thérèse. Il l'épouserait, déclarait-il; mais il fallait attendre pour fixer la date des épousailles... Le cœur du mécanicien s'allégea d'un poids oppressant. Ses yeux brillèrent de bonheur: Nul ne saurait la faute de sa fille. Il oublia toutes ses causes de ressentiment: cet homme lui rendait l'espérance. D'un geste franc et reconnaissant, il lui serra la main.

Cependant, Thérèse ne recevait aucune nouvelle de Cirvane. A chaque instant, depuis la démarche de son père, elle espérait voir paraître son amant. Un coup de sonnette la rendait haletante. Aux pas des clients et des ouvriers dans le vestibule, elle prêtait une oreille impatiente. Ce silence implacable l'exaspérait et la désespérait. Sans prévenir le tribun, elle se rendit chez Cirvane, mortellement na-

vrée à l'idée d'un abandon irréparable. Il la reçut, mécontent. Debout, arpentant le parquet avec une forfanterie moqueuse, il la laissa parler, au milieu de cette chambre comme imprégnée de leurs amours et dont le moindre objet rappelait les délices de tant d'heures d'abandon. Thérèse, toujours attachée à cet homme, voulut l'embrasser : Il lui tendit la joue d'une manière indifférente. Les mains jointes, toute pâle, elle se jeta à ses pieds, le supplia de l'aimer encore. Il recula et sourit malicieusement :

— Après le père, la fille!... A qui le tour?

Il s'éloigna, revint vers Thérèse, la releva en la prenant par la taille.

— Ecoute, mon enfant : restons bons amis. Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas garçon à me marier : l'état ne me plaît guère... J'estime trop mon indépendance. Reviens ici quand tu le voudras, mais ne me demande pas de t'épouser. Si on t'ennuie trop chez toi, brûle-leur la politesse, et arrive t'installer ici. Nous ferons peut-être un excellent ménage... libre. Je ne suis pas mauvais, n'est-ce pas, comme certains le prétendent? En somme, je ne te refuse rien...

Thérèse ne put contenir ses larmes. Le dégoût emplissait son cœur d'amertume et de dédain. Elle franchit le seuil de cet appartement où, tant de fois, fiévreuse et avide de caresses, elle était accou-

rue. Et elle entendit Cirvane qui lui criait, tandis qu'elle descendait l'escalier :

— Ma demeure est la tienne, si tu consens à mener une vie commune. Réfléchis. Tu le constateras, la proposition est acceptable...

La semaine suivante, Philibert reçut une lettre. Cirvane écrivait qu'il ne lui était pas permis de se marier avant plusieurs mois : le père du comptable refusait d'accorder son consentement. Il valait mieux ne pas recourir aux sommations respectueuses, et attendre des temps plus propices. Puis, il faudrait patienter jusqu'à ce que la situation de l'employé fût devenue meilleure : car, à l'en croire, ses appointements à la fonderie étaient insuffisants pour nourrir un ménage besogneux.

Les Gérold momentanément se résignèrent. Pour ne pas exposer la vie de Thérèse, affaiblie et affolée par ces incidents, ils décidèrent de remettre après la délivrance de la jeune fille une suprême tentative de réparation.

La Plissart savait Cirvane inflexible. Elle l'entretenait d'ailleurs dans sa détermination, en déclarant que le caractère volage et capricieux de Thérèse aurait vite brisé la paix du foyer. Malgré la rupture, le comptable continuait à recevoir la mégère. L'empressement passionné de cette femme de cinquante ans, dont le cœur brûlait de toutes les flammes de l'âge mûr, le flattait singulièrement.

Mais il goûtait un plaisir pervers à lui refuser les faveurs que ses yeux quémendaient... Sans s'en douter, la gourgandine se faisait l'indicateur de son complice. L'employé se renseignait auprès d'elle sur les intentions des Gérold. Il avait peur des représailles et voulait se mettre en garde contre des attaques, voire contre des agressions. Cependant, la Plissart, pour rassurer son ami, taisait le ressentiment exaspéré et la colère de son mari et d'Aurèle. Intéressée à dissiper ses inquiétudes, elle lui disait que le mécanicien et ses fils craignaient trop le scandale pour songer au châtement...

Cirvane témoignait à la Plissart sa reconnaissance. Il lui donnait l'illusion d'un attachement véritable. Il se promettait d'obtenir, avec son aide et son appui, que Thérèse devînt sa concubine. Après la délivrance de Thérèse, il la reconquerrait. S'il n'aimait pas la fille du mécanicien d'un amour absolu, il avouait en être vivement épris. Elle possédait tous les charmes d'une incomparable maîtresse...

Ce jour-là, Thérèse quittait sa famille. Elle simulait un séjour chez une parente de province. Les voisins ignoreraient sa grossesse. En vérité, la jeune fille entrait en pension chez une sage-femme de la banlieue. Après sa naissance, le mioche serait aussitôt confié à des paysans. Aurèle avait aidé Thérèse à garnir sa valise. Ils étaient seuls dans

la chambre désormais vide et désolée. Ils parlaient très émus, comme s'ils allaient se quitter pour entreprendre un long voyage, qui peut-être les séparerait à jamais. Thérèse avait pleuré tout le jour. Ses yeux étaient rouges. Quand elle eut mis son manteau, avant de descendre, Aurèle lui serra les mains d'un geste compatissant et généreux. Il l'embrassa sur les deux joues :

— Allons, petite sœur, dit-il, de la vaillance. Nous t'aimons tous, ici. L'affection opère des miracles. Pendant ton absence, nous préparerons ton mariage...

Philibert attendait sa fille dans le vestibule. Il la baisa au front, sans mot dire, et se détourna, pour ne pas laisser voir deux grosses larmes sillonnant son visage et se dissolvant dans sa barbe grisonnante. Aurèle installa sa sœur dans un fiacre et l'accompagna jusqu'à son nouveau logis. Pour la distraire et la préparer un peu, en prolongeant sa visite, à sa vie solitaire, Aurèle rangea dans un meuble les objets emplissant la valise. Chassant sa tristesse, par la puissance d'un subterfuge touchant, il examina avec une tendre attention la layette ornée de faveurs roses. Le mioche était, semblait-il, par tous désiré depuis longtemps...

Aurèle revint chez lui ; il repassa devant la maison de son père. Le silence du crépuscule l'enveloppait d'un manteau ténébreux. Instinctivement,

son regard se fixa sur la croisée du second étage. La chambre de Thérèse ne s'éclairerait plus le soir de la discrète et timide flamme de la veilleuse, confidente de ses virginales songeries d'antan. Le cœur qui avait battu dans cette chambre ténébreuse ne connaîtrait plus l'enchantement de la quiétude.

En marchant dans la nuit, le fils du constructeur laissait monter en lui le flot des tristesses contenues. La soif des vengeances assaillait son esprit, mettait dans son sang des courants de feu : il fallait la réparation ! Sa douleur se dissipait au souvenir de Godefroid ; il allait vivre seul maintenant avec la Plissart et serait exposé à ses avanies. Mais le cadet reprenait vaillance, s'affranchissait du pouvoir pernicieux de la marâtre. Il devenait un homme et la raison éclairait sa conscience si longtemps obscurcie. Aurèle l'avait cru perdu. Il était plus fort lui-même de le savoir sauvé. Pourquoi ne rachèteraient-ils pas, à eux deux, le bonheur de la famille ?...

Avec une logique mûrie, la Plissart continuait son œuvre. Lorsqu'elle s'entretenait avec son mari de l'infortune de Thérèse, elle manifestait une peine violente ; le mécanicien en était touché. Lorsqu'ils abordaient ce sujet inévitable, elle coupait court à la conversation, sous prétexte que tout cela lui brisait le cœur. Le nom de la jeune fille fut prononcé

de moins en moins par le constructeur ; il ne voulait pas éveiller sans cesse les angoisses si accablantes de sa femme. Bientôt, les époux ne firent plus même allusion à l'absente. Plus le silence envelopperait la faute de Thérèse, moins le tribun se préoccuperait de poursuivre la solution possible : le mariage. En éloignant par ses stratagèmes sentimentaux les navrantes préoccupations de son mari, la Plissart se promettait de le détourner insensiblement de son but. Philibert avait un tel besoin de reprendre son existence régulière, que les faits récents acquirent à sa mémoire l'aspect de choses distantes. Quand il pensait à Camille Cirvane, il ne se désolait plus : le comptable serait son gendre tôt ou tard, il le croyait fermement. En s'accoutumant à cette illusion dont la Plissart attisait soigneusement la flamme trompeuse, il se cantonnait dans un optimisme passif, il se préparait à accepter n'importe quelle issue. N'édifiait-il pas sa propre faiblesse?...

Au bout de quelques jours, Philibert partagea comme naguère son temps entre son usine et la propagande. Les socialistes, voulant juger de leur puissance numérique, devaient lutter aux élections communales. Sollicité par ses compagnons, Philibert accepta une candidature. Il aspirait, d'ailleurs, à être investi d'un mandat. Au sein du Conseil il pourrait défendre plus efficacement les ou-

vriers que dans les réunions politiques. L'établissement du minimum de salaire et du maximum des heures de travail ferait l'objet de ses premiers efforts. Un intime orgueil gonflerait son cœur pendant les débats, dans la grande salle des séances solennelles ! La Plissart avait tout de suite épousé l'ambition du tribun. Ce n'était pourtant pas dans l'espoir d'aller écouter son mari. Elle ne se souciait aucunement du plus éloquent de ses discours. Le désir de figurer dans les fêtes officielles du faubourg, d'être l'invitée de madame la bourgmestre, d'être enviée par ses voisines et aussi de se prévaloir de son titre auprès de ses beaux-enfants, nourrissait seul ses rêves présomptueux.

Elle stimulait l'ardeur de Philibert ; et cependant il n'avait pas besoin d'être encouragé. Gérold, en effet, gardait, après vingt années de combat, toute son énergie. Sa voix grondante et colorée conservait son éclat de bronze. Sa foi restait solide. Le grand parti démocratique né de ses efforts lui était toujours dévoué et l'aimait. Il dominait ces milliers d'hommes de la puissance affective de son cœur, comme il les dominait presque tous de sa haute taille. Le mécanicien organisa des meetings. Dans les cabarets des quartiers populaires, il se hissait sur les tables pour haranguer les consommateurs. Les rues et les places publiques retentirent de l'écho de ses discours. Les autres partis

combattaient les socialistes en convoquant les bourgeois et les artisans à leurs assemblées. Le tribun ne craignait pas la contradiction, il la souhaitait même; il allait dans les milieux catholiques et libéraux défendre ses théories personnelles. On le huait d'importance. Parfois, de timides bravos éclataient au fond de la salle, telle une fusée rapidement éteinte. Les membres du bureau se courrouçaient devant l'audace de cet homme: ne venait-il pas les attaquer, les défier dans leur propre local? Le président ordonnait au mécanicien de quitter la tribune, d'aller ailleurs se faire applaudir... Mais des ouvriers l'avaient suivi; ils formaient autour de lui une sorte de garde-corps. Ils se serraient devant l'estrade, protestaient contre la rigoureuse interdiction de parler qu'on opposait à leur chef. Les auditeurs se divisaient en deux camps; le vacarme perdurait; on ne percevait que des bribes de phrases, et plusieurs orateurs gesticulaient et semblaient vouloir se mesurer.

Chaque jour, des incidents plus violents se produisaient. Les ouvriers quittaient les meetings où régnait un désordre irrémédiable. Ils parcouraient la commune en chantant des couplets révolutionnaires, précédés des emblèmes de leurs syndicats. Ce mouvement subversif montait à l'égal d'une marée. L'inquiétude s'emparait des commerçants et des citoyens détachés des mobiles politiques. Bien

avant le crépuscule, les boutiquiers fermaient portes et vitrines. A la prière instante des habitants alarmés, le bourgmestre interdit de déployer le drapeau rouge. Philibert s'empara de cette mesure de police pour blâmer le magistrat. Il déclara qu'elle était inspirée par la peur. Le parti au pouvoir se savait en danger à l'hôtel de ville ! Le tribun prétendait que le peuple pouvait l'en déloger en se solidarisant. Pour gagner la bataille, il suffisait de s'unir et de rallier ses amis et ses compagnons d'atelier.

L'animosité la plus vive séparait les différents groupes. Exaspérés, sans réfléchir à la vilénie de pareils arguments extrêmes, les adversaires de Gérold se laissèrent aller à la médisance. Pour assurer le calme de leurs réunions, ils n'y admettaient plus que leurs affiliés, ou les porteurs d'une carte spéciale. Croyant détacher de Gérold tous ceux dont il était le héraut, un orateur proclama que le défenseur des humbles, ce soi-disant besogneux, était patron lui-même. A l'entendre, Philibert était un ambitieux et un égoïste : en épousant les idées d'affranchissement de ses ouvriers bénévoles, il parvenait à les exploiter, à obtenir la main-d'œuvre à des conditions infimes. L'antagonisme prenait de telles proportions qu'on allait jusqu'à soulever le voile de la vie privée du tribun. Il était fait allusion à son inconduite ; quelque impudent

et grossier porte-parole des administrateurs communaux, oubliant toute retenue, accumula sur le mécanicien des outrages systématiques et le qualifia d'homme taré.

Cette sortie acerbe et malheureuse fut modérément goûtée par les ennemis du constructeur. C'était aller trop loin ! Philibert dédaigna ces attaques malveillantes. Il regretta seulement qu'un insensé eût fait allusion à la fin de sa première femme. Cette infamie lui fit au cœur une blessure profonde, inguérissable. Les ajusteurs et les forgerons de l'usine, en apprenant les attaques calomnieuses contre leur patron, s'indignèrent. Ils voulurent le venger. A vrai dire, Gérold aurait pu démontrer que ses employés gagnaient plus d'argent que dans tout autre établissement industriel de la contrée. Mais il lui répugnait de participer à une polémique si mesquine. Le vieux contre-maître David, au souvenir de Rosalie Falleur, dont on flétrissait la mémoire, avait pleuré devant sa forge ardente ; il l'avait aimée à l'égal d'une fille. Il consentit à conduire les ouvriers, ses camarades, au local où avaient été prononcées les misérables paroles. La salle était pleine de monde. A quarante, les travailleurs assiégèrent le bureau, dans un indescriptible tumulte, affrontant les coups de leurs antagonistes. La table fut renversée ; un métallurgiste, haut et solide comme un arbre,

beau comme un justicier, monta à la tribune. D'une voix formidable, impérieuse, au milieu du silence rétabli, il demandait ironiquement aux patrons présents de les engager tout de suite : si on leur offrait des salaires semblables à ceux de Gérold, celui-ci ne les reverrait plus le lendemain!... Tous les mécaniciens brandissaient leur carnet d'ouvrier, criaient des chiffres. Agressivement, ils finissaient par jeter ce carnet cartonné au visage des premiers auditeurs. Ceux-ci ripostaient en menaçant de leurs cannes les métallurgistes. La foule voulut s'emparer d'eux. Mais ils avancèrent tel un mur vivant, repoussant l'assistance qui vociférait. Des gens du peuple, accourus du dehors, s'unirent aux prolétaires de la salle. Il ne resta bientôt plus personne dans le local où, parmi le rayonnement du gaz, flottait une poussière opaque.

Dans toute la force de sa nature robuste, Philibert Gérold avait, à cette époque, quarante-sept ans. Il portait admirablement son âge. Si ses cheveux mettaient sur ses tempes une tache presque neigeuse, son visage franc et ouvert reflétait cependant une jeunesse toujours active et enthousiaste. Il avait la figure ovale, un nez large, aux ailes sensuelles qui se dilataient et frissonnaient aux heures de plaisir comme aux heures de courroux. Une mousache énorme ombrail les commissures profondes de sa bouche. Cette moustache

était l'orgueil de ce masque plébéïen. Gérold en était fier. Aux instants de bonne humeur, il aimait d'en nouer les deux extrémités sur la nuque. C'était pour donner la mesure de ses longues pointes. Il riait alors à haute voix. Ses petits yeux gris s'ouvraient et se refermaient en une succession nerveuse rapide. Quelques larmes minuscules coulaient sur ses joues ; et les perles se dissolvaient parmi les poils bruns. Pour exaspérer le constructeur, il suffisait de remarquer que sa moustache avait ces proportions extraordinaires parce qu'il y faisait adroitement entrer toute une mèche de sa barbe. Il trichait quelque peu en effet. Il était aisé de constater, en observant la ligne parallèle à la joue décrite par la moustache vers le menton, que les envieux n'avaient pas tout à fait tort. Car il était des gens foncièrement jaloux de ce double panache altier et martial.

Philibert aimait sa moustache. C'était là l'unique coquetterie de cet homme formidable ; car, à force de marteler le fer, il était devenu comme un bloc de métal. Son caractère avait la trempe du pur acier. Le tribun étendait quarante kilos à chaque poing. A lui seul, il soulevait, sans esprit de fanfaronade, des pièces dont le déplacement eût nécessité l'effort de deux manœuvres vigoureux. Le mécanicien n'avait rien d'un colosse pourtant. Sa taille était au-dessus de la moyenne, sa poitrine

bombée. Ses épaules larges et carrées auraient donné à ceux qui l'eussent vu le torse nu l'illusion d'une silhouette de pharaon taillée au centre d'un pylone. Elles surplombaient puissamment les reins et les hanches. Et sur cette base plutôt fine, tout le corps acquérait dans sa robustesse une grâce non moins séduisante que sa parole pour les auditeurs de ses meetings.

Aurèle négligeait ces réunions électorales. Seul, ou en compagnie de Godefroid, il visitait souvent Thérèse. Il lui portait des fleurs. Elle remerciait ses frères avec une effusion émue. Elle était ineffablement heureuse de les voir. La solitude de son existence claustrale et forcément oisive la désorientait. Cependant, par une pudeur insurmontable, fruit de sa première éducation, elle refusait de se lier avec personne. Les autres pensionnaires de la sage-femme l'invitaient à leurs causeries. Thérèse s'excusait, s'enfermait dans sa chambre, préférant se livrer à la méditation. Tout le mystère de cette maison à façade blanche effrayait la fille du mécanicien. Mille événements s'y produisaient, mille romans y avaient leur épilogue. Des enfants naissaient, mouraient aussi. Parfois des cris de joie et des sanglots retentissaient et rompaient le silence de tombe régnant dans la demeure. Beaucoup de petites vies s'éteignaient comme se fanent des fleurs éphémères. De grand matin, des paysannes

à madras flamand venaient chercher dans leurs vastes mantes des bébés dont les yeux ne s'étaient pas encore ouverts sur la lumière du jour. Cette habitation donnait l'hospitalité à des femmes de toutes les classes, de tous les mondes, de toutes les conditions. Leurs visages étaient comme les pages d'un livre : on pouvait y lire les souffrances les plus atroces, des haines inaltérables, des joies infinies et même la froideur sévère de l'indifférence. Certaines pensionnaires se confinaient dans le mutisme, restaient obstinément taciturnes, gardaient leur secret ainsi qu'un trésor inestimable... D'autres, sans timidité, racontaient leur vie et détaillaient, sans retenue, les circonstances de leur chute.

Une demoiselle de trente ans occupait la chambre voisine de celle de Thérèse. Un vieux fonctionnaire marié, grand-père depuis longtemps, l'avait séduite. Ils s'aimaient étroitement, en dépit de la réprobation de leurs familles. A l'étage inférieur logeait une camériste ; le mari de sa maîtresse l'avait prise. Elle s'était donnée à la première offre galante, presque par désœuvrement, voulant connaître la caresse du maître après avoir répondu à celle des valets. Mais le paillard refusait de la dédommager. Maintenant elle désirait son mioche pour en faire l'innocent instrument de ses représailles. A mesure qu'en elle vibrait cette vie née

de la sienne, s'échafaudait dans son esprit sa vengeance. Elle possédait des lettres compromettantes, volées dans un tiroir de secrétaire... L'enfant et les papiers serviraient amplement à faire rendre gorge au bonhomme imprudent et sensuel... Une mansarde abritait une couturière de province. Venue à Bruxelles, elle avait écouté les jolis propos d'un sous-officier prometteur. Croyante, elle exprimait dans des prières l'espoir sacrilège que Dieu lui donnât un enfant mort. C'était se parjurer, mais ses parents jamais n'apprendraient son infortune ni leur honte. La malheureuse se serrait la taille, torturait, tuait lentement le petit être qui frissonnait dans son giron. Séparée d'un mois à peine du terme de sa grossesse, elle conservait la gracilité d'une vierge.

Thérèse répétait à ses frères ces histoires lamentables dont la sage-femme lui faisait le récit. Le tableau affreux de ces misères alimentait la philosophie d'Aurèle. A côté de ce spectacle regrettable et écœurant, il lui semblait que le malheur de sa sœur était moins grand. Devant tant d'infortunes, devant tant de douleurs et aussi devant tant de vices, Aurèle se laissait aller à rêver d'une terre où seuls régnaient la bonté et l'amour...

La Plissart visitait Thérèse. Elle venait la voir en cachette, à l'insu de ses beaux-fils. Elle recommandait à Thérèse de n'en rien dire. Aurèle et Go-

defroid savaient cependant ce qui se passait. Mais ils ne voulaient pas peiner leur sœur davantage en lui parlant de ces visites. Ils supposaient que si Thérèse recevait la marâtre, c'était uniquement pour ne pas mécontenter le mécanicien. Toutefois, la jeune fille voyait la mégère avec un plaisir non déguisé. N'aimait-elle pas toujours Camille Cirvane, malgré son infidélité? Et la gourgandine lui apportait des nouvelles de son amant... La Plissart protestait de son affection :

— Ah! ma chère enfant, quand on est séparé on se rend compte de la force de certains liens. Tu n'es plus là maintenant et la maison est tout à fait vide... Combien je souhaite ton retour... Et je ne suis pas la seule...

L'ancienne cabaretière parlait du comptable. Elle était allée le relancer, dans le but de l'attendrir, disait-elle. Thérèse, du fond du cœur, la bénissait pour ces démarches. Insensiblement, le souvenir des jours délicieux effaçait la blessure de l'abandon. Elle pensait de nouveau à l'employé avec joie, avec émotion. A mesure qu'approchait la date de la délivrance, elle se désolait de le voir loin d'elle. Aurèle et Godefroid croyaient, eux, que plus rien n'unissait Thérèse à Cirvane. S'ils désiraient des représailles, c'était uniquement pour sauvegarder l'honneur familial et l'avenir de l'enfant. Auprès d'eux Thérèse trouverait le dévouement et l'affec-

tion que son mari lui avait refusés même avant le mariage. Le scandale n'éclaterait pas ! Après les noces le comptable s'appartiendrait. Car les Gérold ne le considéreraient jamais comme l'un des leurs. Et ils entouraient leur sœur d'une amitié absolue, lui dispensant toute la tendresse dont elle avait besoin...

Thérèse se gardait bien de démentir l'espérance de ses frères. Elle savait que ses sentiments désorienteraient Aurèle et Godefroid. Ceux-ci ne lui pardonneraient pas, peut-être, d'entretenir un commerce constant avec cette femme, cause de toutes les ruines du ménage. Par crainte d'être blâmée et confondue, la jeune fille cachait aux deux Gérold tout un coin de son cœur et de son cerveau. La Plissart, ne se sentant plus contrecarrée, reprit son œuvre, interrompue par le départ de Thérèse. La sœur d'Aurèle subissait d'autant plus l'ascendant de la vilaine, qu'elle n'avait plus les avertissements de son aîné pour la mettre en garde contre toutes les embûches. La commère eut tôt fait de détruire les traditionnelles théories de son élève sur le mariage. Le seul moyen de renouer avec Cirvane, était de devenir sa maîtresse. Ce n'était pas là une alternative bien terrible... Thérèse en arrivait à rire, à se moquer très sincèrement de ces unions illégitimes dont jadis elle avait horreur. En même temps, la Plissart lui inspirait une soif ar-

dente de plaisirs. Elle entretenait à tout propos sa belle-fille de Camille Cirvane et Thérèse, après avoir longtemps souhaité qu'elle devinât son espoir, la supplia de le faire venir. La Plissart se récria, protesta mollement, demanda à Thérèse si elle n'avait pas peur de pareille rencontre. Elle supplia la mégère d'écouter son désir ; elle lui en serait éternellement reconnaissante. Deux fois, la Plissart amena le comptable. Thérèse pleura de joie. Elle se jeta sur la poitrine de son amant. Elle accepterait tout ce qu'il exigerait d'elle ! Elle était sa victime, son bien, sa servante. Dès lors, Thérèse s'attristait de la longueur des semaines la séparant du bonheur...

A la nuit, Godefroid et Aurèle, en quittant Thérèse, regagnaient à pied le faubourg. Ils rencontraient des groupes de prolétaires revenant des meetings. Les ouvriers conversaient en marchant. Le nom du tribun fréquemment leur venait aux lèvres. A haute voix, dans le calme du crépuscule, ils discutaient l'élection. L'optimisme de tous ces hommes se réalisa : les démocrates arrivèrent en ballottage avec les libéraux, éliminant les catholiques. La semaine qui précéda le second scrutin fut fiévreuse et haletante pour Philibert. Il dormit peu et ceignit à peine son tablier de toile. Inlassable, il prononçait des discours, faisait un appel suprême à la solidarité de tous les travailleurs et

de tous les petits bourgeois de la localité. Le jour du scrutin, dimanche initial de novembre, Aurèle resta jusqu'à minuit au chevet de sa sœur. Tandis qu'il traversait le faubourg, un transparent fixé à la fenêtre d'un cabaret lui apprenait le triomphe des libéraux. Sans mot d'ordre, les deux partis conservateurs s'étaient associés contre les socialistes, leur ennemi commun.

Le lendemain, Thérèse donnait le jour à un fils. Le prêtre le baptisa le mardi. Il reçut de son parrain le nom d'Aurèle. La sage-femme le mit en nourrice chez des cultivateurs de Ternath, le village brabançon.

Au début de la quinzaine suivante, Thérèse réintégra la maison de la route de Ninove. Elle parlait rarement, évitant la société de ses frères et du tribun. Son visage s'était émacié. Sans cesse, sa pensée allait vers le petit être. Elle l'avait à peine embrassé dans sa souffrance ; et, pour le pué-
ril honneur des siens elle ne devait le voir qu'en se cachant... Elle se préparait à quitter ses parents pour toujours, à fuir sans donner l'éveil. Installée chez Cirvane, elle n'aurait plus à observer ce que, avec la Plissart, elle appelait de sottises considérations. Elle pourrait enfin chérir son mioche sans contrainte et adorer son amant...

Philibert Gérold était abattu. Il s'était donné corps et âme à la lutte électorale. Jusqu'au der-

nier moment, il avait dépensé son énergie, plongé dans l'ivresse d'une victoire espérée. Mais la victoire lui échappait ! La convention tacite entre les deux partis conservateurs l'indignait. Les doléances de sa femme ajoutaient à sa mauvaise humeur. La Plissart aurait donné gros pour être l'épouse d'un conseiller communal. Elle en voulait presque à son mari de l'échec de sa liste. Pour satisfaire sa rancune, tout en simulant son dépit, elle reprochait au mécanicien de négliger par trop ses affaires :

— Il y va des avantages de tes enfants, déclarait-elle. Tu te plais à exposer leur patrimoine... Dame politique n'est pas assez belle ni assez riche pour lui sacrifier les intérêts de toute la famille !

Au lieu de se faire pardonner à ses propres yeux, par des attentions de tendresse envers son époux, ses avances coupables à Cirvane, elle devenait acariâtre et cassante. Elle prenait plus d'empire sur le constructeur. Philibert, en voyant sa femme si agressive, cherchait à justifier l'attitude de la Plissart en se découvrant des actions blâmables, en forgeant dans sa cervelle des torts imaginaires. Puis, la colère de la marâtre se tournait contre Godefroid ; il se contentait de hausser les épaules et de siffloter de façon indifférente. Elle lui en voulait de s'être lié avec Aurèle. Au prix d'avaries sans nombre elle lui faisait payer tant d'audace... Elle l'accusait d'avoir négligé tout à fait la direction

de l'usine pendant la période électorale. Son manque de caractère causait l'indolence des ouvriers. Si l'absence de Philibert s'était prolongée, ils auraient fini par dormir sur leurs bancs ! Godefroid avait beau protester. La voix tonnante et rouillée de la Plissart noyait ses paroles indignées. Le cadet, plutôt que de se laisser induire en discussion avec cette femme méprisante, coupait court à l'altercation et regagnait l'atelier. Ahuri et décontenancé à la fois, le tribun assistait à ces scènes bruyantes. Il ne comprenait pas pourquoi sa femme s'acharnait tant à desservir son garçon. La retraite de Godefroid lui arrachait un mouvement de vivacité :

— J'ai perdu du temps, c'est entendu. Cela ne regarde que moi... Ce n'est pas une raison pour mettre la demeure sens dessus-dessous...

Un calme apparent succéda à ces jours agités. La présence de Thérèse rappelait le mécanicien à la réalité. Il eut honte de lui-même : il avait presque oublié sa fille. Il se souvenait du grand devoir qu'il avait à remplir. Il ne voulait pas attendre un instant de plus. En lui, la voix de Rosalie adressait au mécanicien des paroles désabusées. Cette voix se faisait impérieuse et impitoyable. Et Philibert en avait conscience : elle ne se tairait que lorsque la paix de nouveau règnerait au foyer familial. Quand il pénétra dans l'appartement de Camille

Cirvane, Gérold ne voulut point que son regard se posât sur tous ces objets témoins de la faute de son enfant. Une pudeur indéfinie tissait devant ses prunelles un voile qu'il eût souffert de voir s'entr'ouvrir. Mais quand il entendit le comptable lui demander sur un ton obséquieux le but de sa visite, il refoula dans son sein le flot de sentiments douloureux submergeant ses pensées. Les épaules du constructeur, courbées sous le poids des réflexions moroses, se redressèrent ; son front s'infléchit, ses yeux brillèrent d'une flamme profonde :

— Monsieur, vous n'ignorez pas la raison de ma démarche ?

— Je crois, en effet, la deviner. Votre fille...

— C'est d'elle qu'il s'agit, naturellement. Vous l'avez perdue. Il faut que vous l'épousiez. Vous vous êtes déjà trop fait prier...

— Pardon, je ne vous ai rien promis.

— Du moment que vous séduisiez Thérèse, vous saviez bien comment vous deviez agir. Ce n'est pas une gourgandine !

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Cela suffit, monsieur. Trêve de paroles vaines. Répondez-moi. Je vous écoute... Il faut qu'en rentrant, j'apporte à Thérèse le seul mot pouvant lui rendre l'espérance.

— Saprستي, laissez-moi réfléchir. Vous me mettez le couteau sur la gorge !

— A la bonne heure ! Vous nous volez, et vous appelez au secours !

— Je n'appelle personne. Mais donnez-moi du répit. Vous savez que ce mariage ne peut s'accomplir en un tour de main. Je ne suis pas orphelin... Mon père vit toujours... Il faudra lui arracher son consentement. Car ces épousailles ne lui plaisent guère...

— Elles lui plairont, monsieur. Vous le contraindrez.

— S'il ne m'écoute pas, nous serons obligés d'attendre. Vous le constatez, ce qu'il y a de mieux pour nous, c'est de patienter. Mon père changera sans doute d'avis. Ne brusquons rien...

— C'est trop fort ! Je brusque, moi?... Vous épouserez ma fille, vous reconnaîtrez son enfant. Sinon !...

La colère soulevait la poitrine du tribun. Ses tempes battaient comme des marteaux de forge ; tout son sang, pareil à un fleuve qui déborde, refluit vers son cerveau en un bouillonnement de feu. Gérold ouvrait les bras, nouait les mains en cercle, dans un geste qui évoquait un étranglement. Le comptable reculait, effrayé. Il se glissa derrière la table ; se sentant protégé, il reprit son accent gouailleur :

— Ne vous échauffez pas ! Vos menaces seraient peut-être nuisibles pour l'avenir. Ce n'est pas

ainsi qu'on arrive à une entente... Calmez-vous, retournez chez vous. Nous reprendrons cet entretien plus tard...

Gérold ne se contenait plus. Devant ses yeux descendait une gaze de pourpre. Le fleuve de sang se précipitait plus houleux vers son front, noyait sa cervelle, bourdonnait dans ses oreilles, obstruait les veines de son cou, marbrait les joues de ses gonflements mobiles. Le mécanicien fit un pas, essaya de saisir le comptable; sourdement il proféra ce mot, imprégné d'un indicible dégoût et d'une haine immense : Misérable !...

Ses yeux agrandis et fixes paraissaient se tendre hors des orbites et prêts à frapper, comme des projectiles incandescents, Camille Cirvane épouvanté et tremblant. L'employé allait crier, demander grâce, promettre tout. Mais les bras du tribun se refermèrent tout à coup; son visage prit la coloration de l'océan lorsque le soir y disparaît le soleil. Ses genoux plièrent et, la poitrine en avant, le constructeur s'abattit comme une masse. Son front s'écorcha au rebord de marbre du guéridon. Il resta étendu, immobile, le nez contre le tapis. Un filet de sang coulait lentement de sa blessure; et la nuque énorme, teintée de bleu par l'apoplexie, montrait une chair qui palpitait avec des secousses alenties.

Le comptable, tout à la joie d'échapper à un châ-

timent fatal, s'empessa de descendre, de prévenir la concierge. Un médecin ordonna le transport du mécanicien chez lui. Il ne reprit ses sens que le lendemain; dans son inconscience, il brandissait hors du lit son poing droit, défiant un invisible ennemi. Le bras gauche, à jamais paralysé, restait étendu inanimé le long de son corps. Membre désormais inerte, que sa terrible crise avait meurtri sous le choc d'une commotion de tout son être exaspéré. La douleur de cet événement affreux prenait une trop large place dans l'esprit des enfants du tribun pour qu'ils songeassent à prononcer le nom du comptable. Leurs trois vies se confondaient avec celle de leur père comme pour une seconde naissance. Il leur semblait que seule cette vie comptait et que nulle autre chose sur terre ne devait tant enflammer leurs désirs. Et lorsque les médecins déclarèrent que Gérold échapperait à la mort, ils ne s'attristèrent presque pas d'apprendre que son affection ne pourrait se traduire que par la demi-étreinte de son geste tendre et paternel. Il fut debout après une semaine. Les traits de son visage s'étaient creusés; la manche de son vêtement pendait avec un large pli lourd immuable, vide, eût-on dit, d'un membre amputé.

Aurèle, en voyant son père plongé dans la mélancolique obsession de son infirmité incurable, maudissait celui qui était cause de ce nouveau

malheur. Il rêvait de s'armer contre le misérable et de lui faire payer chèrement toutes ses cruautés. Frapper Cirvane lui aurait fourni une joie indicible et enivrante. Ah! causer sa souffrance, le martyriser, le voir en proie à une agonie horrible! Puisque Philibert n'avait su punir le comptable, pourquoi ne s'érigerait-il pas en justicier? Qui le blâmerait? Le monde lui donnerait raison!... Mais, un instant après il s'affaissait sur une chaise, désespéré, incapable de la plus légère action. Effrayé par la férocité de ses visions vengeresses, il renonçait à tout projet de châtement. Il discernait alors dans le vide de sa douleur l'origine de sa mollesse : toute sa bravoure, tout son courage natifs avaient façonné son caractère. Ils entretenaient les purs sentiments qu'il tenait de Rosalie Falleur. La Plisart et lui restaient des étrangers. Rien en eux ne s'était confondu. Mais en l'acculant au perpétuel effort de la combattre, d'opposer à ses bas instincts ses qualités généreuses, la marâtre avait anéanti son impétuosité originelle. Sans essayer un instant de réagir, Aurèle se rendait compte que jamais il ne pourrait obtenir de lui-même une détermination catégorique. Il recula toute résolution. Lorsqu'il venait chez son père, il le plaignait, infiniment ému, se plaignait un peu lui-même et embrassait le constructeur avec une adoration farouche.

VII.

L'abattement de Philibert diminuait à mesure que s'écoulaient les jours. La paralysie de son bras ne lui permettait plus de travailler comme d'habitude devant l'étau ou devant la forge. Pour effectuer la moindre besogne, il avait besoin de l'aide de Godefroid ou d'un ouvrier. Quand il martelait ou limait, il se désespérait : l'inaction de ce membre rendait gauche tout son être et modérait aussi le mouvement de son bras droit. Mélancoliquement, son œil descendait jusqu'à cette main morte, chaude pourtant de son sang fougueux. Il la prenait dans ses doigts, la serrait, la tournait, la soulevait dans l'espoir de la faire revivre. Mais elle retombait lourdement le long de sa hanche et pendait lamentable et inutile. Le tribun chassait les larmes qui lui montaient aux yeux.

Ne pouvant plus donner à son usine toute la vaillance qu'il lui consacrait jadis, il résolut de mettre sa vie davantage au service de ses opinions. Il y trouverait une diversion indispensable. Le travail de l'esprit, le travail oratoire remplacerait ce travail manuel où, durant de si nombreuses années, il avait trouvé tant de joie et que de force il devait négliger maintenant. Précisément, le parti ouvrier

était arrivé à une puissance partout reconnue. Les chefs jugeaient qu'il fallait employer cette puissance pour assurer le triomphe des idées démocratiques. Déjà, le Conseil général avait adressé au parlement une pétition en faveur de l'abolition du régime censitaire. Elle réclamait le suffrage universel. Mais le gouvernement catholique, croyant enrayer facilement la marée montante des théories nouvelles, venait de répondre par une fin de non-recevoir. Alors, un député radical, qui évoluait vers le socialisme, s'était levé pour interpeller le Cabinet. Le président du Conseil se contenta d'affirmer que le peuple était trop ignorant pour jouir de l'égalité politique : il compromettrait la paix et l'avenir de la patrie en faisant du droit de vote un usage maladroit. La presque unanimité de l'assemblée avait approuvé ce discours ; les corporations l'accueillirent comme une déclaration de guerre. Le plus modeste artisan songeait à abandonner les moyens pacifiques. Une atmosphère de révolte régnait dans les ateliers. Réunis d'urgence, les doyens du parti examinèrent longuement quelle attitude devraient prendre leurs fédérations respectives. Une seule voie de salut s'offrait pour tous : la grève générale. Philibert la proposa. Ses camarades la décrétèrent d'enthousiasme. Le lendemain, la décision s'était répandue avec la rapidité incendiaire d'une traînée de poudre. Elle allumait le cœur

des prolétaires. La solidarité des syndicats fut d'ailleurs unanime : dans le bourg le plus obscur le chômage commencerait à la date indiquée.

Philibert notifia lui-même la nouvelle aux usiniers de l'agglomération bruxelloise. Il leur demanda audience. Il leur démontra que le mouvement n'était pas dirigé contre eux. Les travailleurs étaient satisfaits de leurs salaires. Il leur en coûtait de quitter les fabriques. Cependant, ils n'y retourneraient pas avant d'avoir obtenu justice. La grève était le seul chemin qui conduisait vers elle. Les patrons ne s'opposèrent pas à l'action de leurs salariés. Ils leur accordaient la liberté absolue.

Pendant plusieurs semaines, la maison de la route de Ninove fut fiévreusement animée. Le comité des métallurgistes se réunissait le soir dans le cabinet de Philibert. Il prenait connaissance des informations venues de province. Godefroid entretenait une correspondance énorme avec les secrétaires des corps de métiers de tout le pays. Il les tenait au courant des événements de la capitale, transmettait les derniers ordres au sujet de l'organisation de souscriptions publiques dans les journaux. Aurèle aidait Godefroid. Il venait travailler avec lui dès le crépuscule. La vue de ses deux fils collaborant à son œuvre réjouissait le constructeur. De toutes les contrées arrivait un courrier colossal ; les jeunes Gérold le dépouillaient ensemble. Le télé-

graphe apportait des encouragements. L'argent abondait : les trades-unions envoyaient des centaines de livres sterlings ; les metalarbeiter transmettaient des milliers de marcks. De Vienne, on recevait des sacs de florins. Les mécaniciens de Paris adressaient au tribun, sous de vastes enveloppes cachetées de rouge, des liasses de billets de banque où, telle une promesse de victoire, le buste de Marianne orgueilleusement se dressait.

La corporation des boulangers emmagasinait des stocks de farines achetés avec ces dons fraternels. Chaque nuit, des convois de pain partiraient vers tous les points de la Belgique, et seraient distribués aux grévistes. Les vivres étaient assurés pour plusieurs semaines. Et, comme un fleuve d'espoir, l'or affluait toujours.

Le troisième lundi d'avril, aucun atelier métallurgique n'ouvrit ses portes dans les neuf provinces. Le ciel, infiniment bleu des premières caresses du printemps, ne s'assombrit pas sous les sombres panaches des hautes cheminées fuligineuses. Vingt mille mécaniciens : fondeurs, forgerons, lamineurs, armuriers, chômaient. Epousant leur cause, cinquante mille charbonniers refusaient de descendre dans les mines. En réponse à cette agitation, le gouvernement décréta l'état de siège dans beaucoup de localités. Des brigades de gendarmes se mobilisèrent vers le Centre et le Borinage. Ils oc-

cupaient les villes et les villages, les parcouraient armés de pied en cap, comme en pays conquis. Ces mesures coërcitives exaspéraient les habitants ; les moins convaincus s'affolaient. Les conservateurs songeaient à mettre leur bien en lieu sûr, car ils craignaient la guerre civile. Des manufacturiers, qui tout d'abord avaient autorisé leurs ouvriers à participer au mouvement, de peur d'être critiqués, de tomber en disgrâce auprès des dispensateurs des commandes officielles, exigèrent la reprise du travail. Cette palinodie excita les prolétaires. Au lieu de retourner à la fabrique, ils incendièrent les établissements des amis du pouvoir. Ils organisaient ces flamboiements ainsi que des autodafés vengeurs. La maréchaussée les poursuivait, les traquait. A la lueur des maisons en feu, se déroulaient des spectacles atroces. Des émeutes rougissaient les rues et les routes qui, la nuit, s'empourpraient des lueurs des brasiers et de l'humidité du sang. Des houilleurs trouvèrent la mort en affrontant les fusils menaçants.

L'ivresse de la lutte engendrait la bravoure. La gendarmerie ne parvint pas à assurer l'ordre. Des bandes belliqueuses et hallucinées l'attaquaient, la décimaient à coups de pierres. Des régiments d'infanterie renforcèrent les brigades. Ils campaient sous le ciel. Les grévistes passaient devant eux en soulevant leurs casquettes. Ils les saluaient ainsi

que des frères. Les ministres, dans l'espoir d'apaiser l'effervescence, ordonnèrent d'arrêter les propagandistes notoires. L'emprisonnement de ceux-ci fut inefficace : le peuple grondait. On recourut alors au service d'agents provocateurs. Ne fallait-il pas trouver à tout prix prétexte à de violentes représailles ! Une sentinelle fut tuée à l'entrée d'un charbonnage. A l'aurore, on trouva ces mots, écrits à la craie, sur sa guérite : « Le Peuple se venge ! » Le soir suivant, une verrerie sauta par la dynamite. La rumeur publique accusait de ces deux forfaits un renégat, naguère agent électoral d'un personnage fameux. L'autorité n'écroua point cet homme. La presse réactionnaire condamnait ces crimes ; elle en chargeait la conscience des grévistes et réclamait des mesures énergiques. Ces journaux disaient que la vie et la fortune des citoyens soumis aux lois étaient en danger. Ils mettaient les ministres en demeure de réprimer impitoyablement les désordres, d'étouffer cette révolte fomentée par les ennemis des institutions nationales. Le lendemain, par une singulière coïncidence, l'armée chargea sans sommations les manifestants dans les cités hennuyères, à Liège, à Gand, où les tisseurs s'associaient aux gens des autres métiers. On comptait d'innombrables victimes. Mais ces fusillades ne calmaient pas l'excitation des humbles : l'insurrection grandissait. Les hésitants, les timo-

rés s'indignaient des massacres commis sous le couvert de la loi. Ils s'enhardissaient et entraient en lice à leur tour. Les ministres, obstinément, se cramponnaient à leurs privilèges. Ils refusaient de rien accorder au peuple. Ils ne sortaient plus du palais législatif défendu par des haies de troupe.

Du matin au soir et pendant la nuit, des cortèges passaient aux sons de chants séditieux. La milice citoyenne patrouillait dans les rues à la tombée du crépuscule. Des gardes civiques de la bourgeoisie faisaient cause commune avec les grévistes. Les deux Gérold, qui se mêlaient en spectateurs au mouvement, en rencontraient confondus dans des groupes d'ouvriers. Ils levaient la crosse en l'air, dans un geste fraternel de solidarité. Cependant, à Bruxelles, les cerveaux étaient moins échauffés qu'en province. Les chômeurs s'observaient, gardaient leur sang-froid, ne se livraient à aucun acte reprehensible. En bandes ordonnées, ils parcouraient les quartiers de la ville. Vers midi, tous se dirigeaient vers la Maison du Peuple. On leur donnait du pain, qu'ils allaient partager au foyer familial avec leurs femmes et leurs mioches.

Les métallurgistes s'assemblaient sur la Grand' Place. Debout sur le palier du vieil escalier des lions, Philibert haranguait ses dix mille camarades. Les pignons et les tourelles du palais communal dessinaient une ombre dentelée sur la foule mo-

bile et houleuse. Chaque matin, le tribun rallumait au sein des grévistes la conviction rendue chancelante par les noires pensées de la nuit solitaire. L'enthousiasme renaissait ainsi tous les jours, avec l'éclat et la chaleur du soleil printanier. Puis, une colonne formidable gagnait les faubourgs. Elle s'arrêtait à proximité des usines où les machines fonctionnaient encore. Le mécanicien sollicitait une entrevue avec les directeurs. Il plaidait de toute la force de son verbe généreux le droit à la grève, les suppliait par humanité de collaborer à l'émancipation de leurs hommes. Le grand feutre sous le bras atteint de paralysie, la main droite sur le pommeau de sa canne à sirène d'argent ciselé, il parlait lentement. Ses interlocuteurs, sans partager ses théories politiques, ne s'opposaient plus à la grève. Ils autorisaient Philibert à s'adresser aux travailleurs. Le tribun pénétrait alors dans les ateliers où ronronnaient les engrenages, où sifflaient les courroies de transmission, où retentissaient les marteaux sur le métal sonore. Il se hissait sur une enclume, engageait les artisans à quitter l'établi, la forge ou la fonderie.

Tous empaquetaient leurs outils, gagnaient la rue. Le silence soudain enveloppait la fabrique. Les volants et les tours cessaient de bruisser. Les fours s'éteignaient ainsi que des vies. Les portes s'ouvraient toutes larges, comme celles d'une place

qui se rend. Dix, cent, mille ouvriers se précipitaient vers leurs compagnons. Ils alimentaient cette foule, pareils aux affluents d'un fleuve. Le flot impétueux poursuivait son cours. Il se répandait jusqu'aux extrémités des banlieues, jusqu'à la mer des champs ensemencés où cessait l'industrie. Des maçons abandonnaient les bâtisses neuves. Des briquetiers, presque nus, s'éloignaient des chantiers où les petites formes d'argile séchaient sur des lits de paille. Quelques maraîchers, sortant des métairies malingres, grossissaient les rangs. Ils les imprégnaient de l'odeur saine et vigoureuse de la campagne et du parfum des premières aubépines.

Les blouses bleues des ajusteurs frayaient avec les culottes de velours des terrassiers. Les vêtements de toile des menuisiers se mariaient avec le tablier de cuir des marteleurs. Des bateliers, coiffés de casquettes, arboraient sur leur jersey de laine une ancre rouge surmontée du nom de leur chaland. Ils serraient le bras à des raffineurs de sucre, le front et la nuque recouverts d'un sac de chanvre plié en pointe.

A mesure que le cortège avançait, traversait les communes, se joignaient ainsi aux métallurgistes des gens de toutes les professions. Ils allaient sans se parler, sans un cri. De cette masse guidée impétueusement par l'espérance, montait le tapage d'une

armée en manœuvres, tant les pas s'emboîtaient de façon militaire. Un seul drapeau rouge ouvrait son énorme corolle sanglante sur la foule. La perspective des têtes infléchies ressemblait à des sillons mouvants. L'étendard suggérait un vaste coquelicot fraîchement éclos sur une terre labourée. Philibert marchait devant. Parfois, les plis écarlates, s'enroulant autour de la hampe, décrivaient des gestes tutélaires au-dessus de son visage.

Le Parlement continuait ses travaux, comme si la paix était absolue. Les budgets venaient d'être votés. Les représentants abordaient le chapitre des dotations, l'adoptaient sans discussion aucune, pour donner une preuve de loyalisme et d'attachement fidèle à la Couronne. Les journaux catholiques rendaient hommage à leur sérénité confiante. Ils publiaient des articles outrageants à l'adresse des grévistes et vilipendaient leurs chefs. Les organes libéraux protestaient de leurs sentiments conservateurs. Par tactique politique, ils reprochaient au ministère de ne point rechercher la conciliation. Selon eux, celui-ci était le vrai fomenteur des désordres. Des feuilles radicales, pour sauvegarder leur nuance, s'abstenaient de blâmer les ouvriers, et critiquaient le gouvernement avec acrimonie. Quant aux journaux socialistes, ils ne parvenaient plus à maintenir leur ton combattif et correct. En

véhémentes polémiques, ils annonçaient les représailles populaires que tant d'égoïsme engendrerait.

Tous les soirs, des meetings en plein air avaient lieu aux portes de la ville, à l'entrée des faubourgs. Philibert était l'orateur le plus écouté. Jamais, sa voix ne s'imprégna d'accents si énergiques, jamais il ne communiqua à ses auditeurs une émotion si unanime. Aurèle et Godefroid allaient entendre leur père. Hissé sur une table, sur une chaise ou sur un tonneau, le tribun dominait la foule. Les mouvements nerveux et vastes de son bras droit soulignaient ses paroles. Son corps agité par l'enthousiasme secouait son bras gauche, qui paraissait vouloir revivre. Son discours retentissait dans l'espace en périodes musicales. Aucune phrase n'échappait aux frères ravis. Leurs cœurs battaient bien fort. Le succès de leur père les grisait ineffablement. Godefroid et Aurèle se trouvaient au milieu des adeptes du constructeur. C'étaient des jeunes hommes de la bourgeoisie. Beaucoup sortaient de l'Université. Ils assistaient à toutes les conférences de Philibert, le prenaient pour modèle, ambitionnaient une gloire semblable à la sienne. Souvent, ils montaient à la tribune après lui, accaparaient quelque peu les acclamations du peuple qui les englobait dans les mêmes bravos. Eux aussi, ils devenaient populaires. Leur politique se doublait de diplomatie. Mais les ouvriers leur savaient gré de

leur dévouement, de l'abandon apparent des apagnes de leur monde, du bénéfice de leur naissance privilégiée. Philibert les félicitait de s'être affranchis du joug de leur caste. Pourtant, il avait trop d'expérience pour se laisser prendre à toutes leurs avances. Il n'avait avec eux nulles relations d'amitié. Seuls, les stricts rapports que commandait la communauté de l'œuvre à accomplir l'unissaient à ces disciples. Ils avaient une arrière-pensée, celle d'obtenir la récompense de leur concours : tous briguaient la députation.

Leur attitude blessait intimement le mécanicien. Il croyait, de façon absolue, que les intérêts des travailleurs devaient être confiés aux travailleurs eux-mêmes, imbus des nécessités de leur classe et sortis d'elle. Vérité fondamentale établie par cette immortelle Internationale dont les principes avaient nourri son ardente jeunesse. Ses fréquentes alarmes s'évanouissaient vite. Il en riait : La majorité immense ne resterait-elle pas aux prolétaires ? Ceux-ci obéiraient aux chefs dont ils étaient les égaux, vivant de leur vie souffrante et laborieuse...

La grève durait depuis quinze jours. Les ouvriers bruxellois, à la nouvelle des massacres perpétrés en province, des incendies d'usines, sentaient bouillir leur sang. Les infortunes terribles de leurs frères wallons éveillaient leur fureur. Le besoin de détruire germait dans leur cerveau. Ils connais-

saient le désir d'une solution abominable : la disparition violente de ceux que la vindicte populaire désignait comme les coupables. Certains envisageaient maintenant sans crainte le sacrifice de leur existence. Le Conseil général, malgré ses proclamations amicales, malgré ses incessants appels aux sentiments pacifiques de tous, ne parvenait plus à maintenir dans la légalité les manifestations quotidiennes. Le cœur de Philibert s'emplissait d'inquiétude. Le sang des pauvres coulerait sans doute, des cadavres joncheraient le pavé de la capitale, le deuil frapperait des foyers besogneux ! La fiévreuse exaltation de ses compagnons le désolait. Il eût voulu qu'on attendît confiants, sans défaillance, mais déterminés à mourir de faim plutôt que de retourner à la fabrique sans la moindre promesse. Il exposa ses craintes à ses collègues. La discussion éveilla en lui une idée hardie, au bout de laquelle était, sans doute, le salut : pourquoi ne tenterait-il pas une démarche personnelle auprès du gouvernement ? Cette idée était simple. Tous s'étonnèrent de ne pas l'avoir eue. Le tribun ne perdit pas une heure. Il sollicita immédiatement du premier ministre une entrevue. Le Cabinet prit connaissance de la requête : il ne modifia point son attitude. Le président du Conseil, levant la réunion, déclara qu'il n'était pas possible de faire droit aux revendications d'une plèbe insurgée et insolente,

menaçant la patrie de tous les maux de la guerre civile. Pourtant, par coquetterie, le premier ministre consentit à recevoir le tribun. Il l'informerait lui-même de la décision gouvernementale. Il jouirait de la défaite et du dépit de ce prolétaire fameux dans le pays entier, le dieu des humbles et des misérables...

A la tête de vingt mille chômeurs, Philibert se rendit au palais de la Nation. Il y pénétra seul. Des soldats s'échelonnaient dans les couloirs. Un huissier à collier de métal, dont l'habit s'ornait au revers d'une ruche d'abeilles brodée en or, l'introduisit. Le ministre était assis. Sans y être invité, le tribun se laissa choir dans un fauteuil. Dans sa grosse paume il cachait la sirène d'argent de sa canne.

— Monsieur le ministre, prononça tout d'abord Gérold, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer autrefois.

— Peut-être ! fit l'autre sans sourciller.

— Vous souvenez-vous du collège de Nivelles ? Nous étions ensemble en latine.

Le ministre se rappelait. Il remettait le constructeur après des années. Des souvenirs évoquaient soudain son enfance. Ils avaient étudié ensemble au collège catholique. Philibert le battait régulièrement dans toutes les branches... A un an d'intervalle ils se classaient premiers dans l'examen de

sortie. Mais le nom du tribun, sur les tablettes de marbre lambrissant le vestibule de l'école, précédait le sien de ses lettres d'or.

— En effet! Cela est si loin. Nous étions bien jeunes. Vous avez changé!...

Au dehors, des chants montaient. Des cris stridents et agressifs se mêlaient à la musique vocale. Les vitres de l'appartement vibraient. Le bruit s'intensifia, devint assourdissant, noya les paroles de Philibert dans ses échos. Le mécanicien se redressa. Son interlocuteur, d'un signe condescendant, l'autorisa à ouvrir la croisée. Le tribun saisit l'espagnolette, tira à lui d'une main la lourde fenêtre. Les battants grincèrent. Le vacarme de la rue envahit la salle ainsi qu'un torrent. Philibert avança sur le balcon. Une clameur prodigieuse gronda, pareille à un roulement de tonnerre. La Marseillaise retentit. Sur la perspective des premières verdure du parc flottaient des drapeaux rouges. Le ministre regretta sa condescendance. Il s'approcha mécontent de la baie. Le rideau le cachait. Il fixa un regard dédaigneux sur cette masse houleuse et formidable. Il ne vit que des hommes de vingt à cinquante ans, la vitalité même de la capitale, la force active, la richesse physique de la cité. Il en sortait un fracas de fleuve à marée haute, une canonnade de vagues débordantes. Philibert étendit la main. Les chants s'évanouirent à

l'instant. Le silence s'imposa, tellement intense après les clameurs que tout paraissait cesser de vivre. Le ministre eut une seconde la sensation d'être un homme mort : le sang se figeait dans ses veines. Il pria le tribun de quitter le balcon. Brusquement il referma lui-même la fenêtre. Les ailes de son nez palpitaient de colère. Il pinçait les lèvres et arpentait fébrilement le tapis :

— Toutes ces démonstrations violentes sont inutiles. On n'intimide pas un gouvernement élu par la majorité. Reprenez le travail, nous verrons ensuite.

— Jamais les grévistes ne souscriront à cela. Ils exigent plus que des promesses!...

— Toute concession en leur faveur est subordonnée à la rentrée des artisans dans les usines des neuf provinces.

— Revisez la Constitution. Ou annoncez tout simplement que vous la reviserez au cours de cette session. Et demain le pays entier vous rendra grâces.

Ce fut en vain que Philibert s'obstina à défendre la cause de ses camarades. Le ministre demeura inflexible, hautain et orgueilleux.

Le soir des bagarres éclataient devant les locaux des cercles conservateurs. Le jour suivant, les députés se rendant à la Chambre furent hués. On en molesta plusieurs au cours d'une bousculade.

Un de ces derniers ayant menacé les grévistes de la crosse des gendarmes, des ouvriers s'acharnèrent sur lui avec férocité. Il fallut le transporter ensanglanté à l'hôpital. Sans cesse des travailleurs arrivaient de province. De longues marches nocturnes inscrivaient la fatigue sur leurs traits. La poussière des chemins couvrait leurs vêtements. Leurs groupes ajoutaient une note imprévue aux cortèges qui se croisaient en tous sens. Parfois, aux carrefours, ces cortèges se confondaient, avec des cris, avec des étreintes farouches, avec des larmes d'espérance. Les mineurs se reconnaissaient à leur costume de toile grise et à leur chapeau de cuir battu. Sur leur visage se dessinaient des taches bleues faites par les flammes du grisou. De gros sabots chaussaient les lamineurs. Leurs yeux se cachaient sous de larges visières. L'éclat du métal surchauffé semblait encore menacer de brûler leurs prunelles. Des verriers, isolés dans les rangs, avec leurs poitrines formidables et leurs colossales épaules, évoquaient des statues en marche.

Autour du palais législatif, depuis la rue de la Loi jusqu'à l'antique Mont des Douleurs, et vers les anciens remparts transformés en avenues aristocratiques, l'exaspération ameutait les sans-travail. Les poings se crispaient, prêts à être brandis et à frapper. D'une allure véhémence, les travail-

leurs sillonnaient la ville. Comme les eaux d'une rivière qui déborde, ils se heurtaient aux murs des hôtels ministériels et du Parlement. La police et la gendarmerie chargeaient les audacieux qui tentaient de traverser leurs cordons. Des chevaux s'abattaient, les pieds pris dans les cerceaux de fer enlevés à de vieilles futailles et répandus sur le sol à la faveur des ténèbres. Des chômeurs arrachaient les gendarmes de leurs selles, les désarmaient, les criblaient de coups. Sur les boulevards du centre, le peuple et les représentants de l'ordre étaient constamment aux prises. Jusqu'à l'aurore des escarmouches ensanglantaient le pavé. Un matin, Aurèle et Godefroid, traqués avec un groupe de manifestants qu'ils avaient suivis, durent se réfugier sous la galerie métallique des halles. Quelques maraîchers, venus des campagnes avec leurs charrettes remplies de légumes, relevaient des hommes meurtris, étendus sans force sur les bancs de bois de leurs échoppes en plein vent. Autour de l'hôtel de ville, sur le marché, se prolongea pendant deux jours une lutte fratricide. A certains moments la fréquence des coups de revolver donnait l'illusion d'une salve de mousqueterie.

Aurèle et Godefroid observaient ces troubles en curieux. Sans souci des dangers, ils cherchaient les incidents les plus dramatiques. Les deux frères, heureux d'affronter les mêmes risques, apprenaient

à s'aimer davantage. Ils marchaient en se donnant le bras. Godefroid reçut une nuit, rue de la Tête d'Or, sur l'épaule, une brique qui lui avait effleuré le crâne. Au même instant, à l'angle de la rue de l'Amigo, un jeune receveur de tram, debout devant sa voiture que tentaient de renverser des constructeurs de barricades, tombait sous les yeux des Gérold. Il avait la cuisse trouée par une balle perdue. Les fils du constructeur le portèrent dans une auberge. Ils pansèrent la blessure ; le sang qui s'écoulait lentement de la contusion de Godefroid se mélangeait avec celui qui, en abondance, mouillait le bandage du pauvre garçon inconnu.

Les chevaux emplissaient la cité d'un galop continu. Des bataillons d'infanterie patrouillaient dans les quartiers populaires, dispersaient les rassemblements. Pourtant, l'effervescence augmentait aux abords des Chambres. Les vociférations vengeresses du dehors frappaient les oreilles des ministres et soulignaient leurs discours d'une musique agressive. A l'indifférence avaient succédé la réflexion, puis l'inquiétude. Maintenant, les chefs de l'Etat sentaient germer en eux la peur. Les humbles répondaient à leur dédain en s'obstinant dans la révolte : l'insurrection finirait par secouer tout le pays. Les membres du Cabinet eussent voulu arrêter Philibert Gérold. Ils se persuadaient mutuellement qu'il suffirait d'emprisonner le tribun

pour rétablir l'ordre. Toutefois, aucun prétexte ne légitimait cette mesure extrême : le constructeur avait entrepris dans les milieux ouvriers une véritable croisade de pacification. Il prêchait le calme à toutes les heures du jour et du soir, mais suppliait qu'on ne désarmât qu'après la victoire. Ses conseils mettaient un frein à la fureur de la foule, fureur démontée comme une mer impétueuse. Sans lui, le peuple se fût livré aux plus sauvages débordements. Le ministère se résolut alors à employer l'intimidation, avant de recourir à une répression par les armes. Il ordonna de faire évacuer par la troupe les environs du Parlement, rendez-vous principal des travailleurs. Tout un régiment sortit du Parc et voulut refouler les grévistes vers la collégiale. Les premiers groupes reçurent des coups de crosses de fusils. Un remous se produisit au sein profond de la foule ; elle se dilata, éclata ainsi que des vagues poussées par le jusant. Une bousculade énorme, véhémence et brutale faillit renverser les bataillons. Nul soldat, dans la cohue submergeante, ne parvint à brandir sa baïonnette, à manier sa carabine. Beaucoup d'autres, loin de leurs officiers emportés par la marée humaine, renoncèrent à épauler leur arme, à charger ces prolétaires, leurs parents, aussi misérables qu'eux et revendiquant les mêmes droits.

Mille travailleurs se ruèrent en avant. Leur cor-

tège torrentiel, emporté et fracassant, s'ébranla sur le parvis du Palais législatif, pénétra dans la salle des pas-perdus, dont tremblèrent les blanches colonnes. Hurlante, la cohue escalada les escaliers de marbre. La clameur soudaine clouait les députés sur leurs sièges. Le premier ministre, debout à la tribune, avait interrompu son discours et plongeait dans la salle ses prunelles agrandies et presque hallucinées. Le silence rendait plus tragique le tumulte approchant. Tous les députés, les membres secoués par l'effroi, entendaient monter cette inondation; son flot allait peut-être les entraîner vers la mort... Des hommes parvinrent dans l'hémicycle, épouvantables de fureur. La soif de représailles bouleversait leurs larges poitrines. Ils brandissaient des bâtons et des marteaux, des tenailles et des leviers de fer. Au milieu du cadre somptueux des hautes portes d'acajou, leur apparition était infernale. Dans une panique ridicule et folle, quelques députés s'enfuirent sous la galerie. Mais les mutins restèrent sur le seuil. On eût dit que la splendeur luxueuse de la salle immense intimidait leurs yeux, accoutumés à la triste apparence de leurs modestes logis ou à la noire atmosphère des usines. Un appel navrant retentit au fond du couloir. Dans la foule rebelle, Philibert, à coups de poing, se frayait un passage. Il surgit, les cheveux en désordre, la tête nue, les vêtements en lam-

beaux. Sa main gauche, blessée pendant l'échauffourée, saignait et des gouttes de sang stillaient à ses pieds, sur le parquet de chêne :

— Frères, dit-il, d'une voix pareille à du bronze et qui sonnait merveilleusement dans le hall circulaire, arrêtez-vous ! Le peuple a démontré sa puissance. Il a prouvé qu'il était prêt à payer de sa vie l'égalité. Nos maîtres n'ignorent plus votre volonté. Qu'elle s'accomplisse ! Retirons-nous. Nous avons conquis nos droits...

Des ouvriers murmurèrent. Des terrassiers et des mineurs fixaient les ministres avec des yeux injectés. Leurs regards ressemblaient à ceux des fauves prêts à prendre leur élan pour saisir une proie. Leurs doigts se crispaient sur les manches des outils. Philibert alla aux plus farouches. Il les adoucit en leur frappant sur l'épaule. Les plus vieux, étrangement troublés par l'accent ému et affectueux de ses paroles, laissèrent couler des larmes. Un à un le mécanicien les poussa dans le couloir ; il les mena sous le péristyle, défendu de nouveau par des soldats aux prises avec des grévistes. Quand ceux-ci aperçurent leurs camarades, ils les acclamèrent. Leurs groupes se confondirent, ainsi que les eaux de deux rivières. Le tribun se plaça à leur tête. Tous se laissèrent conduire avec la docilité d'enfants...

Le soir, le Conseil général du parti ouvrier an-

nonça, sur de grandes affiches, que la Chambre des représentants avait voté la revision constitutionnelle. La ville et les faubourgs prirent une physionomie de fête. On eut dit qu'une fée venait de toucher les choses de sa baguette magique. Des fanfares parcouraient les rues. Des groupes de mioches chantaient devant les demeures d'artisans. Un meeting s'organisa dans l'immense salle de la Maison du Peuple. Philibert notifia aux grévistes le glorieux triomphe des travailleurs sur la réaction, du droit sur l'injustice, des pauvres sur les riches. Interrompu à tout moment par les bravos, il retraça les épisodes de la campagne et distilla, au fond du cœur de ses auditeurs, l'ivresse d'un succès dû à l'endurance, à la bravoure de tous. L'allégresse était infinie. La foule se prolongeait dans les escaliers, jusque dans les rues et sur les places publiques voisines. Lorsque le constructeur sortit, cent ouvriers le saisirent, le hissèrent sur leurs épaules. Porté ainsi, le tribun traversa toute la cité, en tête d'un cortège indescriptible et jubilatoire qui s'engouffra dans les rues méandreuses et illuminées de la vieille capitale brabançonne. La manifestation revint vers la Maison du Peuple en chantant des couplets révolutionnaires. Au premier étage, devant une croisée, un vaste transparent découpait un carré clair dans les ténèbres nocturnes. Sur la toile toute blanche, des lettres rouges procla-

maient : « Vive Philibert Gérold, l'organisateur de
la victoire! »

VIII.

Au printemps, Aurèle alla s'installer à Meysse. Désireux de se trouver le plus souvent possible avec ceux qu'il aimait, il avait décidé Godefroid à venir passer les dimanches en sa compagnie. Thérèse aussi avait promis à son aîné d'aller le voir. Le fils du mécanicien partait presque heureux. Son œuvre de réconciliation ne serait pas interrompue. Les fréquentes visites des siens lui permettraient de reconquérir complètement Thérèse, comme il avait déjà reconquis son frère. Instinctivement, il rêvait à l'avenir de son filleul; il songeait à toute la joie d'une éducation entreprise à eux trois...

Le paisible village lui avait plu tout de suite. Avec sa large route qui le traversait, ses maisonnettes irrégulièrement distancées et précédées de puits aux margelles usées et arrondies, il lui rappelait la partie encore rustique du faubourg natal. Le matin de son arrivée, il s'était fait conduire en carriole à l'unique auberge de la localité. Tandis que le véhicule traversait la campagne environnante, Aurèle sentait son cœur battre avec violence. Il avait l'illusion de commencer une autre vie. Ses pensées se pressaient toutes nouvelles dans son cerveau. En cinq minutes, le bourg fut atteint. Au loin,

les campagnes d'un vert tendre resplendissaient dans le soleil. Des toits rouges égayaient les perspectives. Des moulins tournaient lentement, très lentement sur le ciel où couraient de beaux nuages, dont Aurèle suivait distraitemment les lignes changeantes. La voiture s'engagea dans un chemin creux. Sur le talus fleurissaient des aubépines. La cavée se remplissait du parfum des corolles blanches épanouies. Le cheval semblait marcher sur un sol couvert de neige. Au détour de la route, le village apparut tout à coup : des maisons claires, entourées de jardins plantés de troènes et de sureaux. Au milieu, sur une proéminence, l'ancienne église gothique, à ogives largement ouvertes entre les contreforts de pierres grises. Au sommet du clocher, un grand coq d'or tournait le bec agressivement vers le soleil.

— Que dites-vous de notre temple, monsieur Gérold? fit l'aubergiste, qui conduisait lui-même le véhicule.

Orgueilleusement, le brave campagnard montrait du doigt l'antique architecture.

— Un véritable palais!... répondit Aurèle. Un palais du Seigneur! C'est une bien jolie construction et d'un gothique flamboyant très pur... Très pur, répéta le citadin, lorsque la patache eut dépassé le parvis pour s'engager dans la grand'rue. Ces créneaux, ces balustrades aux profils en forme

de flammes ondulantes, s'enlaçant et s'entrecroisant, sont d'une ligne extrêmement délicate. Combien les meneaux des fenêtres sont élégants et fouillés ! Et regardez donc, là-bas, les intersections formant des crochets ornés de feuillages. C'est fort beau ! Un bijou !...

Le flux de ses propres paroles l'entraînait. Il retrouvait en lui le souvenir des cours d'histoire de l'art suivis dans le temps à l'Académie. Il se réjouissait de mieux comprendre ainsi le langage décoratif de ce vieux monument. Encouragé des yeux par son compagnon attentif, Aurèle continua :

— J'aime ce gable allongé, couronné de bouquets, de fleurons. Il complète admirablement l'arcade du portail. Sa silhouette sur le fond ardoisé de la tour est d'une légèreté tout à fait surprenante...

Le conducteur, raccourcissant les rênes, arrêta la voiture devant l'auberge de *la Charrue d'Or*.

Lorsqu'il se fut retiré dans sa chambre, Aurèle commença de fredonner un couplet. Tout en chantant il déboucla ses malles. Il prenait un vif plaisir à étaler sur les planches vermoulues d'une armoire ses carnets à dessins et ses boîtes à couleurs. Contre la muraille il adossa des châssis vierges, qu'il avait apportés pour y inscrire des impressions de ce pays où il venait vivre plusieurs mois. A vrai dire, il le quitterait chaque matin pour aller remplir

pendant deux ou trois heures en ville ses fonctions de secrétaire.

— C'est étonnant, s'écria-t-il, en s'arrêtant soudain, les mains pleines de brosses neuves, comme je deviens méthodique. Moi, l'Aurèle négligent, aussi insouciant de ma propre vie que Catilius Severus, cet autre Aurèle, l'était de la vertu de sa femme!... Je ne me reconnais plus. Oh! ce délicieux village me réconcilie avec tout et avec moi-même. J'ai fait peau neuve en posant le pied sur le sol de cette contrée ravissante et enchanteresse. Le premier rayon de soleil entré dans mes yeux contemplateurs a brûlé en mon âme tout ce qui m'était pénible.

La chambre d'Aurèle était vaste et carrée; les poutres de chêne avaient des clefs armoriées de sculptures bizarres. De hautes fenêtres à croisillons laissaient entrer une lumière discrète et amortie, une lumière confidente et intime qui caressait toutes choses et s'assombrissait le long des lambris vétustes. Le lit était à baldaquin. Sous le ciel de mousseline claire fleurée de bleu, dont les rideaux s'ouvraient timidement, presque souriants, on apercevait les couvertures et les draps neigeux. C'était presque une couche de jeune fille. Aurèle songeait qu'il allait goûter, la nuit, l'enchantement de rêves doux et ingénus.

Il s'approcha de la fenêtre, souleva la guillotine

et pencha au-dehors sa tête aux cheveux noirs en désordre. La grand'rue était paisible. Deux paysans endimanchés allaient là-bas, vers le centre de la commune. Un lourd cheval, sur lequel un valet de ferme balançait ses longues jambes maigres, traînait une charrue renversée. Le coutre, telle une grosse virgule, brillait dans le soleil. A la porte d'une boutique trois campagnardes s'entretenaient bruyamment, avec force gestes. Un gamin impatient tirait au tablier de l'une d'elles. Ses yeux bleus distraits se fixaient sur un merveilleux coq rouge qui becquetait une poule solitaire dont les ailes palpitaient. Devant l'hôtellerie un palefrenier étrillait un hongre. De l'autre côté de la rue, une jeune fille, à bonnet de dentelle, souriait à un gaillard joufflu. Les jambes enfoncées dans les fourrages amoncelés sur un charriot, il jetait dans la baie d'un grenier de lentes bottes de paille.

L'angelus de midi sonna au clocher. La rue calme s'emplit de bruit. Les ouvriers d'une brasserie vinrent s'asseoir à l'ombre de la porte. Les enfants du village, en un rang désordonné, surgirent au bout de la place. Ils sortaient de l'école. Fillettes et garçons avançaient bras-dessus, bras-dessous, se faisant des niches, criant, chantant, s'arrêtant sous les auvents des boutiques pour regarder les images appendues dans la vitrine ou pour s'amuser d'un gros chat qui renversait indolemment tout

un étalage. Le rang des élèves s'éclaircissait à mesure qu'il gagnait l'extrémité du bourg. A chaque maison un couple d'enfants espiègles se détachait du groupe. Après un naïf adieu, les mioches pénétraient dans la demeure paternelle sans détacher leurs mains.

Aurèle avait suivi avec joie ce charmant spectacle. Quand le dernier gamin s'en fut allé, il baissa la croisée et descendit. Une bonne odeur de soupe grasse montait dans l'escalier et caressait les narines du fils du mécanicien. La salle de l'auberge était presque déserte. A droite, près d'une fenêtre dont le cintre projetait sur le sable blanc du parquet un demi-cercle ensoleillé, se dressait une table recouverte d'une nappe à carreaux roses et rouges. Une fille rangeait de la vaisselle. Le cliquetis de la vieille faïence était sonore. La servante pénétra dans la cuisine. Elle apporta bientôt une énorme soupière fumante qui parut intimider les assiettes à fleurs. Le baes entra, chaussé de sabots récurés. Il marcha vers Aurèle et fit le geste d'enlever sa casquette de soie :

— Monsieur Gérold, voici votre place. Je vous ai mis à côté de ma femme. Vous pourrez parler ensemble de la capitale. Avant nos épousailles, la baesine avait servi longtemps à Bruxelles, chez le docteur Bosman, le fils de notre ancien bourgmestre. Vous verrez, vous deviendrez deux bons camarades.

Aurèle serra la main que la cabaretière lui tendait. Il s'assit. La simplicité des gens le charmait. L'accueil cordial et franc de ces villageois portait le ravissement dans son cœur. Il venait de trouver comme une nouvelle famille. Durant le repas, il lui semblait qu'il avait toujours vécu dans cette commune dont il n'avait traversé qu'une rue, le matin. Il s'imaginait avoir travaillé durant des années auprès de ces braves rustres. Cette illusion devint complète. Et il prit part amicalement à la causerie de ses commensaux.

L'après-dîner, lorsqu'Aurèle sortit, un bonheur enjolivait son délicat et franc visage. Il se rendit chez l'abbé Delangle, qui était curé de Meysse depuis quelques années. L'ami de Rosalie Falleur fut enchanté de cette visite inattendue. Il retint Aurèle, le fit asseoir, lui offrit du vin. La vue du jeune homme lui évoquait un passé si lointain, mais si vivant toujours ! Le prêtre ne put refouler dans son cœur les pensées montant vers son cerveau. Longtemps il parla des vertus de la défunte ; en rappelant sa fin affreuse, les larmes mouillèrent ses yeux. Pour cacher la vive émotion qui s'emparait de lui, Aurèle se leva. L'abbé le reconduisit jusqu'à la porte du presbytère :

— Venez manger la soupe avec moi quand vous voudrez : Désormais vous aurez votre couvert... Ce village est exquis, n'est-ce pas ? Vous ne pou-

viez mieux choisir. Vous y passerez des jours inoubliables! En attendant de l'explorer, liez connaissance avec les habitants. De braves gens! Ils vous aimeront bien. Je vous laisse partir. Je vous accompagnerais volontiers dans cette promenade initiale. Mais il me faut préparer un sermon. Vous serez seul pour découvrir les beautés de notre nature. Personne ne vous distraira de votre contemplation. A bientôt, mon cher Aurèle. Et que Dieu vous garde!...

L'abbé lui ouvrit lui-même la porte. Il serra les mains de son protégé, au moment où celui-ci descendait les trois marches de l'escalier de granit. Il resta sur le seuil jusqu'à ce qu'Aurèle eût tourné le coin de la venelle. Rêveur, il déambulait par les chemins silencieux. Ses pieds, sur le pavé, bruisaient de façon indiscreète. Derrière les rideaux de toile blanche, sournoisement levés, apparaissaient des visages d'aïeules un peu intriguées par ce tapage non habituel. Aurèle réfléchissait à son entretien avec le prêtre : « Que Dieu vous garde ! » avait dit Delangle, affectueusement, presque confidentiellement. C'était la première fois qu'Aurèle se répétait ces mots avec plaisir. Que Dieu vous garde! A la ville, cela signifiait : Ne faites pas de folies! Mais dans la bouche du vénérable religieux, cette phrase était solennelle. Avec quelle satisfaction infinie il l'avait prononcée ? Combien

musicale et mystérieuse elle avait caressé ses oreilles catholiques ! Le saint homme devait aimer profondément Dieu. On devinait qu'il était l'inséparable compagnon de son recueillement. Cette vibrante croyance très pure touchait Aurèle. Pourtant, il avait souvent pris pour lui la maxime de Stendhal disant : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. »

Païen et sentimental, Gérold défiait toutes choses. Il s'interrompait parfois dans son travail pour ouïr le vent ; dans sa chanson, il écoutait des voix lentes et saccadées conter des histoires tragiques. Il se réjouissait du palpitement des herbes et des murmures assombris des champs de blé courbant leurs tiges. Dans les moindres objets, il supposait des vies et s'intéressait à les deviner, à les analyser. L'écho des ruisseaux en cascates était pour lui la voix d'ondines minuscules. Parmi le silence du soir, il se plaisait à percevoir comme les pulsations de la terre au repos et prête à s'endormir. Aurèle s'étonnait qu'un homme pût incarner toute son adoration en un seul être, n'aimer qu'un dieu, un dieu né selon lui du fanatisme et de la légende. Au cours de sa vie insouciant et solitaire, il n'avait jamais sacrifié à Dieu la moindre de ses songeries. Il poussait même ses doctrines panthéistes jusqu'à se prétendre athée. Sur le mur de son appartement faubourien, il avait inscrit cette

pensée de Pascal : « Douter de Dieu, c'est y croire. »

Le mercantilisme de la religion, le marchandage auquel donnait lieu l'ordonnance des funérailles, les messes tarifées selon les heures du jour, le bruit continuel des quêtes dans les temples, le spectacle d'une église ressemblant à une boutique et dont les desservants ne se dépouillaient d'aucun sentiment humain, d'aucun penchant terrestre, d'aucune préoccupation matérielle, tout cela navrait l'ainé des Gérold. Depuis trois années, du haut de son balcon, en face de sa chambre, il regardait la maison du Seigneur livrée aux compromissions des intérêts et des hypocrisies.

Cependant, il se souvenait, comme d'une chose pour ainsi dire irréelle, de son enfance chrétienne, des enseignements de sa mère, des bontés attentives et indulgentes de ce même abbé Delangle qui le catéchisait alors. Insensiblement, ses croyances s'étaient évanouies. Devenu grand, le doute ne l'avait jamais assailli. Il s'était affranchi de toute attache religieuse. Les paroles touchantes prononcées tantôt par le curé ne modifiaient rien à ses principes. Mais leur musique chantait ineffablement à ses oreilles.

— Il sera délicieux de causer avec ce vieil ami familial, réfléchissait Aurèle. Son cœur est une mine de trésors tendres et divins.

Gérold s'était éloigné du bourg. Il se trouvait à

la base d'un monticule gazonné; un moulin le couronnait. Aurèle s'assit sur l'herbe. Il contempla la croix mobile des ailes. A quelques mètres de lui, comme des bras énormes, elles paraissaient vouloir battre la terre en des gestes furieux, lourds et impuissants. Aurèle resta longtemps muet, les yeux pleins de la nature distante. Quand il regagna la chaussée, le soleil descendait dans le ciel placide et sans nuages. Aurèle se sentait abandonné. Il frissonna à la fraîcheur du crépuscule. Sur le chemin, au milieu de la campagne ambiguë et farouche, sa solitude lui pesait. Pour chasser sa mélancolie, il évoqua l'image de Godefroid et de Thérèse.

Le lendemain, Aurèle visita l'église matinale. Elle était plongée dans la pénombre. Au banc des pauvres une maraîchère âgée et un petit boiteux priaient. Ils égrenaient les dizaines de leurs rosaires.

Une large fresque ornait le fond du chœur. Deux fenêtres, percées au-dessus des stalles du pourtour intérieur, la baignaient de leur lumière. Elle représentait l'Annonciation et offrait les caractères de l'art de Bernard van Orley. La tonalité était chaude, solide et harmonieuse; la ligne sobre et décorative. Les figures, d'un contour précis et raffiné, rayonnaient d'une vie paisible.

Parfois, avant de prendre le train, Aurèle péné-

trait sous le portail. La peinture l'attirait. En se retournant, il distinguait sous la voûte obscure de la porte un coin du village. Dans la clarté ardente de la route, de rares paysans passaient. Un attelage profilait sa coupe pittoresque. Un valet de charrue s'arrêtait pour faire un signe de la croix et reprenait sa marche. De temps à autre, une campagnarde entrait dans le temple. Gérold l'entendait marmotter des Ave et des Pater d'une voix confuse. Un cultivateur, armé de sa faux, venait dire une courte prière devant la Vierge. La lame du piquet, au-dessus de la tête du rustre, paraissait être une épée suspendue au plafond par un fil mystérieux.

Au bout de la première quinzaine, Aurèle se fatigua des soirées moroses passées en compagnie des aubergistes. La société des cultivateurs jouant aux cartes autour des tables de *la Charrue d'Or* ne l'intéressait pas. Leurs propos grivois, leur allure triviale, leur esprit lourd et têtue lui donnaient des nausées et lui rappelaient la Plissart. Il renouvela avec l'abbé Delangle ses causeries bienfaisantes. Les jours passaient placides et égaux. Le dimanche arrivait. Aurèle se levait plus tôt que de coutume. Il allait attendre son frère à la descente du train vicinal. Sa joie d'embrasser Godefroid était telle que le cadet sentait son cœur battre violemment sous l'affection de son étreinte.

Ils se donnaient le bras et marchaient vers l'hôtellerie. Aurèle demandait des nouvelles de Philibert, de Thérèse, dont il avait jusqu'alors vainement espéré la venue. L'aîné s'efforçait d'entretenir la gaieté de Godefroid. Il ne négligeait rien pour lui donner pendant toute une journée l'agrément et l'illusion d'une vie libre. Il lui montra la fresque, la décrivit, en souligna les beautés. Il guida son frère à travers landes et bois. Le soir, il le menait dîner chez le curé. L'atmosphère régnant autour de la table était infiniment subtile et charmante. L'abbé Delangle parlait avec une émotion contenue de Rosalie. Et les enfants avaient l'illusion qu'elle était présente et que son amour les enveloppait toujours dans les mêmes bontés.

Ces excursions champêtres ravissaient Godefroid. Les heures passées à Meysse, dans la bonne camaraderie de son aîné, tranchaient si vivement sur la monotonie de son labeur quotidien qu'il se plaisait à les multiplier. Bientôt il prolongea ses congés jusqu'au lundi. Aurèle offrait l'hospitalité à Godefroid. Ils dormaient côte à côte, comme jadis, quand ils étaient gamins tous deux et que Rosalie, avant de s'enfermer dans sa chambre, venait s'assurer s'ils étaient bien couverts...

Des liens presque brisés se renouaient. Dans cette saine nature, loin de toute influence néfaste, Godefroid retrouvait son âme véritable. En lui re-

naissaient des sentiments que la Plissart croyait avoir fauchés, mais dont les racines poussaient encore dans son cœur. Les deux Gérold battaient les villages. Ils n'avaient jamais vu un seul arbre de cette contrée enchanteresse et bienveillante. Bientôt ils en connaissaient toutes les beautés, tous les coins pittoresques. Les chemins et les venelles leur devenaient familiers. Leur intimité aidait à rendre les paysages plus merveilleux, plus riants. Dans leurs entretiens vagabonds, tandis qu'ils marchaient bras-dessus, bras-dessous, ils faisaient valoir mutuellement, à leurs propres yeux, l'attraction de tel site, la perspective de tel vallon ensoleillé ou déjà enveloppé dans le manteau du crépuscule. Godefroid rencontrait tant d'affection, tant de loyal attachement chez Aurèle, qu'il songeait à lui toute la semaine : il s'attristait à l'évocation de toutes les entraves mises par la Plissart à l'accomplissement de leur accord. L'idée qu'il reconquerrait Godefroid transportait Aurèle. De nouveau ils allaient partager leur franchise et leur confiance. Ils redevenaient les deux frères inséparables de jadis. Une fois de plus, et pour jamais, la Plissart serait vaincue.

Godefroid, éclairé sur sa propre conduite, se reprochait ses torts envers son aîné. Comme pour racheter ses torts, il travaillait avec une ardeur infatigable. Il s'était absolument surmené durant

la période des troubles. Profitant du chômage de l'usine, il avait utilisé pour la première fois ses connaissances techniques. Talonné par l'espoir d'étonner son frère et de recevoir ses compliments, il avait exécuté plusieurs projets de mécanique. Il confiait à Aurèle son ambition de créer une machine dont l'exploitation pourrait un jour doubler le personnel de l'atelier. Ces entretiens stimulaient Godefroid. Il avait un incessant besoin de s'instruire. Il reprit ses cours à l'école industrielle, les compléta, savourant un plaisir extrême à causer avec son frère des sujets un peu arides dont le jeune ajusteur avait fait son domaine spécial. Le soir, il assistait à des leçons gratuites à l'école polytechnique; il réunissait des notes, emplissait des cahiers. Les arts du métal le séduisaient tout entier; il voulait y consacrer son avenir. Aurèle, de son côté, promettait d'user de ses relations pour lui trouver une place. Une grande fabrique, dont il aurait en partie la surveillance, offrirait à son ingéniosité un vaste champ d'action. La pensée qu'il quitterait à son tour la maison de la route de Ninove l'angoissait véritablement d'enthousiasme. Dès que Godefroid serait libéré, aurait une position, Aurèle l'accueillerait. Leurs traitements additionnés suffiraient à les faire vivre tous : Thérèse et son fils s'installeraient chez eux. Le mioche apporterait dans leur demeure la joie constante et candide de sa jeunesse.

Aurèle s'étonnait de ne point recevoir à Meysse la visite de sa sœur. Il accusait la Plissart d'interdire à Thérèse ce court voyage. Mais la marâtre était étrangère à cette longue absence. Depuis qu'elle avait revu son amant, la jeune fille évitait Aurèle. Peut-être lirait-il en elle la honteuse contradiction entre la raison et ses désirs intimes : c'était là ce qu'elle craignait. Elle cachait ses sentiments, car elle les jugeait vils elle-même. Elle cherchait le moyen de renouer avec son séducteur et de lui demander asile. Devenir la concubine de Cirvane était maintenant son invincible objectif. Elle mentait à tous, à son père, à son aîné, à son cadet, voire à la Plissart, dont elle se méfiait maintenant. Elle ne voulait pas s'exposer à devoir avouer son mensonge. Aurèle ne lui pardonnerait pas sa faiblesse deux fois coupable. Et pourtant elle brûlait d'accomplir cet acte répugnant : Désavouer l'œuvre de tendresse compatissante de son frère. S'abandonner au comptable, c'était donner tort à toute sa famille, c'était accepter avec joie l'infortune, c'était approuver l'infamie de Cirvane. Mais une puissance indestructible la poussait vers sa chute. Elle oubliait toutes les douleurs que l'employé avait amoncelées en elle et autour d'elle, sa cruauté, sa froideur inflexible. Elle ne réfléchissait pas. Elle l'aimait, elle le réclamait de toutes ses forces. Sa chair appelait sa chair. Elle revivait

avec nostalgie les premiers temps de leur possession. Tous ses scrupules d'antan, toutes ses préventions sociales s'évanouissaient. Aucune alternative ne l'offusquait plus. Un seul mobile l'obsédait, l'ensorcelait : être près de lui, ne plus le quitter.

Pourtant elle se rendait compte du chagrin que sa fugue causerait aux siens. Elle reculait alors son départ. Mais des lettres de Cirvane ébranlaient bientôt son hésitation, lettres pressantes et enflammées suppliant Thérèse de ne pas prolonger davantage la séparation. La jeune fille ne parvenait pas à cacher cette correspondance à la Plissart. Elle la lui communiquait, contrainte et confuse. L'épouse du tribun n'appréciait d'aucune manière les tentatives de réconciliation de l'employé. Elle se contentait d'émettre l'avis qu'on ne pourrait pas blâmer Thérèse de revoir le père de son enfant... Sans conseiller à sa belle-fille d'écouter le comptable, la mégère s'exerçait à lui rendre insupportable le séjour sous le toit familial. Au moyen de mille petites avanies, de mille froissements, elle déterminerait la malheureuse à chercher ailleurs une existence moins pénible...

La Plissart avait des raisons péremptoires de s'intéresser à la fuite de Thérèse. Le comptable lui avait posé ce dilemme : il romprait avec l'ancienne cabaretière toutes relations si elle ne lui

rendait pas son adorable amie. Aiguillonnée par cette mise en demeure, aspirant au prix si longtemps attendu de ses honteux services, la femme de Philibert s'efforçait d'emplir le sein de Thérèse d'un dégoût profond pour tout ce qui n'était pas parallèle avec ses secrètes intentions. On n'entendait plus que les reproches de la marâtre, critiquant la besogne de Thérèse. Pour pouvoir la semoncer à tout propos et la traiter de paresseuse, la Plissart ne s'occupait plus du tout du ménage. Sous prétexte d'économies, elle avait renvoyé la servante. Elle contractait à présent une liberté d'allures que la présence d'une bonne ne permettait pas. A moitié dépoitraillée, elle allait et venait dans la maison. Dans l'échancrure de son corsage mal boutonné, on entrevoyait la lourde chair de sa gorge. Ses cheveux pendaient dans sa figure. Le bas de ses narines et le creux de ses joues étaient tiquetés de tabac. Elle ne travaillait plus, contraignait Thérèse d'accomplir toutes les charges domestiques. Elle condamnait la jeune fille à entreprendre les ouvrages grossiers. Mais Thérèse ne savait où donner de la tête. Un désordre lamentable régnait dans la demeure. Tout était sale et négligé. Les meubles poussiéreux s'abîmaient d'un manque absolu de soins.

Réduite à l'obéissance passive, la sœur d'Aurèle exécutait machinalement les ordres de la Plissart.

Elle rattachait la vaisselle, nettoyait le carrelage des cuisines, récurait le vestibule. Chaussée de gros sabots, le samedi elle brossait le trottoir, savonnait le seuil de pierre bleue, polissait les cuivres de la porte et du timbre. Elle ne protestait pas, agissait comme une automate, achevait machinalement son ouvrage infime. Un après-midi qu'elle était allée faire une commission dans la commune, on attendit vainement son retour. Le lendemain, Philibert reçut une lettre. Sa fille l'informait de sa nouvelle situation. Elle accusait la Plissart de l'avoir martyrisée. N'ayant plus à craindre les sévices de la coquine, elle racontait en termes émouvants les douleurs qui l'avaient déterminée à chercher la consolation loin de ceux qui eussent dû la retenir. La sincérité troublante de ces lignes toucha le mécanicien. Il ne parvint pas à dissimuler son mécontentement. Il interpella sa compagne sur un ton courroucé :

— Tu vois ce qui arrive ! Si tu t'étais montrée meilleure, Thérèse serait encore ici. Tu finiras par chasser tout le monde !

— Je n'ai chassé personne. Aurèle et Thérèse sont partis d'eux-mêmes...

— A cause de toutes tes misères. J'aurais dû me convaincre que jamais ils ne seraient tes enfants.

— Des enfants pareils ? Ils ne valent pas cher !...

— Ils m'aimaient avant ton arrivée. Tu as tué en eux l'affection qu'ils avaient pour moi. Tout cela c'est ton œuvre !

— Et le bébé aussi, c'est mon œuvre, sans doute ?...

La mégère s'était posée devant son mari, les mains sur les hanches. Le constructeur haussa les épaules et retourna à l'atelier, pour ne pas prolonger une scène dont il redoutait les suites. Aurèle apprit cet événement par un mot de son frère. Il s'empressa d'accourir. Les Gérold, réunis dans le bureau, commentaient tristement ce malheur. Les deux fils essayaient de remonter le moral de leur père, visiblement atterré par la trahison de Thérèse.

— C'est affreux, dit l'aîné, avant de quitter l'usine, et c'est incompréhensible. Un problème que nos lamentations ne résoudreont pas ! Thérèse est chez Cirvane. Qu'elle y reste ! A moins de vouloir être ridicules, nous ne pouvons pas aller la chercher...

Le soir, en débarquant à Meysse, Aurèle était extrêmement abattu. Il alla souper à la cure. Mais il eut honte de confesser la vérité à Delangle, qui le questionna sur sa visite au tribun. La fuite de sa sœur le confondait, l'humiliait. Et, cependant, lorsqu'il sondait son âme, il se reprochait de l'affectionner encore. Quinze jours après, quand Au-

rèle revint voir son père, il le trouva vieilli : la tache blanche de ses tempes remontait vers son front. Elle recouvrait sa tête d'une précoce hermine. Des rides naissaient au coin de ses yeux. Au-dessus de ses sourcils courait un sillon tout droit. Il paraissait barrer ses pensées et mettre entrave aux projets de son esprit généreux. Les épaules de Philibert se voûtaient. D'autres motifs d'inquiétude augmentaient d'ailleurs les angoisses du constructeur. L'usine traversait une crise menaçante. Déjà Philibert avait dû renoncer aux services de plusieurs ouvriers. Pourtant, ses peines morales étaient les plus cuisantes. Sous leur amoncellement, les réflexions engendraient le remords. Pour la première fois, depuis la mort de Rosalie, il analysait le passé. Il avait conscience de ses torts envers ses enfants : n'était-il pas responsable de ce qui était arrivé ? En se désintéressant des affaires de la famille, en abandonnant le pouvoir à sa femme, il s'était prêté involontairement à toutes les actions de la Plissart. Lui aussi, il revoyait la maison de jadis, celle où régnait Rosalie. Il se souvenait du ravissant spectacle des mioches entourant leur mère. Des visions ténébreuses y succédaient. Il avait suffi de l'intervention de la Plissart pour détruire ces choses radieuses... Philibert se raffermissait à l'idée que la défunte ignorait toujours sa félonie. Mais le doute

surgissait. Une voix intérieure lui criait que Rosalie savait tout, qu'en rendant l'âme elle s'était tue pour ne pas le maudire. Le tribun tressaillait, pareil à un criminel appréhendant le châtement. Il sentait un impérieux besoin de se justifier à ses propres yeux. Et il se croyait moins coupable en chargeant sa seconde femme de toutes les vilenies accumulées au foyer familial. Depuis longtemps il n'aimait plus la Plissart. Cette commère épaisse, veule et dépenaillée ne songeait plus à plaire à son mari et abandonnait le moindre souci de coquetterie; elle le dégoûtait. Pourtant il redoutait de se séparer d'elle. La marâtre lui était indispensable. S'il ne la désirait plus, il avait toutefois besoin, par la force d'une habitude indéracinable, de la savoir près de lui. La Plissart avait pris sur le constructeur un empire absolu : elle s'était véritablement incorporée à lui. Philibert commençait même à lui ressembler moralement. Il se relâchait, se surprenait à parler comme son épouse, à employer en présence de ses ouvriers des termes grossiers et triviaux. D'un côté, il s'éloignait de la mégère, rompait les liens amoureux qui les unissaient; de l'autre, il se rapprochait d'elle, adoptait ses expressions. Il savait cependant qu'elle avait semé les douleurs autour de lui, qu'elle avait amputé sa tendresse des attentions chéries de ses enfants. Jadis les adieux d'Aurèle

l'avaient frappé cruellement. Il l'adorait plus, peut-être, que les cadets. Sur son front, Rosalie et lui avaient versé, confondus, les premières larmes de joie. Sa jeunesse avait alimenté exclusivement leurs plus anciens souvenirs conjugaux. Le mécanicien ne parvenait pas à chasser de ses prunelles mélancoliques l'image de son aîné. Dans l'âme d'Aurèle il retrouvait la douceur, la bonté de Rosalie... Maintenant, la demeure était devenue pour les enfants une demeure étrangère. Plus rien ne les y retenait, ne les y appelait.

Philibert ne pouvait supporter la solitude de la maison. Elle pesait sur ses épaules ainsi qu'un poids énorme. Il restait à l'usine, sans but précis, après la retraite des travailleurs. Il parcourait les ateliers, examinait la besogne, s'assurait de l'avancement des machines au montage. Après le souper, il s'habillait, se rendait à la Maison du Peuple. Il prolongeait ses discussions aux séances de son syndicat ou du Conseil général du parti socialiste. Inspiré, semblait-il, par l'exemple de la Plissart, il négligeait sa toilette, se plaisait à boire de la bière et de l'alcool. Mais invinciblement le pouvoir de sa compagne agissait sur lui, le poursuivait. De peur de s'être trop attardé, il se hâtait de reprendre le chemin du logis. La Plissart ne se couchait pas avant son retour. Elle attendait le tribun, étendue dans un fauteuil. Machinalement,

elle vidait de petits verres de genièvre. Dans la solitude paisible de l'appartement elle se laissait aller à des songeries sentimentales. Elle continuait à escompter les faveurs de Camille Cirvane, et revivait leurs rendez-vous. Elle raffolait de ce mâle solide et râblé. Tellement que la gourgandine concevait de la jalousie pour Thérèse; n'avait-elle pas le bonheur de le posséder presque complètement? Plus s'avivait le désir de la Plissart, plus elle prenait en aversion son existence ordinaire. Acariâtre à l'excès, elle joignait à sa constante mauvaise humeur une attitude agressive et méfiante pour ceux qui la touchaient de près. Elle se montrait moins aimable envers son mari. Au lieu de se réjouir de son retour, elle le recevait avec acrimonie :

— Si j'étais à ta place, je ne reviendrais plus...

— Ma chère amie, j'arrive tout droit de la Maison du Peuple.

— Ne raconte pas de bêtises : il est une heure du matin! Tu te seras amusé.

— A parler politique ?...

Le constructeur baissait la voix. Il caressait son épouse. La Plissart se taisait. Gérold embrassait sa femme. Il prenait un verre et l'emplissait de liqueur. Avant de porter le breuvage à sa bouche, il trinquait avec la Plissart.

IX.

Au début de l'automne, Godefroid entra en qualité de dessinateur dans une usine d'éclairage électrique. Aurèle, de retour à Bruxelles, annonça lui-même cet événement à son père. Le cadet n'avait pas le courage de préparer le mécanicien à son départ. Il comprenait combien cette nouvelle le peinerait. Mais la conquête de son indépendance lui procurait un contentement profond. Elle chassait ses scrupules filiaux. Le tribun ne lui serait pas moins cher. Mais désormais le jeune homme n'aurait plus à compter avec la Plissart. C'était là une considération essentielle. Philibert, frappé dans sa tendresse, ne s'opposa point au commun projet de ses garçons. Il n'essaya pas de les faire revenir sur leur détermination. Il se soumit comme à un ordre fatal. L'absence de tous ses enfants augmenta son chagrin. Il était lugubrement morose. On ne le voyait plus rire. Il abdiquait ce geste altier de relever sa moustache. Plus rien dans la demeure ni dans la fabrique ne lui parlait des siens. Il avait la sensation d'être le seul survivant d'une famille maudite. Le tribun se tournait alors vers son rêve politique. La destinée de son parti l'enthousiasmait encore. Là, il connaîtrait

des joies réconfortantes ; la lutte cordiale et fraternelle pour le triomphe de cette autre famille des humbles l'enivrerait d'orgueil et de fierté... Il travaillait de moins en moins dans les ateliers. Il était presque honteux de son inaction involontaire. Son bras n'obéissait presque plus à son esprit inventif et lucide. Sa main droite, privée du concours de la gauche, ne se prêtait plus aux délicats travaux d'ajustage qui lui avaient valu d'être, à vingt ans, un artisan d'élite. Philibert abandonnait tout pouvoir et toute responsabilité au contremaître David. Mais cet homme devenait vieux ; et les métallurgistes ne reconnaissaient pas beaucoup l'autorité de celui qu'ils considéraient comme un égal.

Le constructeur consacra l'hiver à organiser la propagande des élections législatives. En juin, le suffrage universel appellerait pour la première le peuple aux urnes. Déjà se tenaient des réunions nombreuses. Des orateurs invitaient les prolétaires à cet acte important : la participation des pauvres aux affaires nationales.

Aurèle et Godefroid assistaient à ces meetings. Ils écoutaient leur père. Ils revenaient ensemble. Côte à côte, ils marchaient sur le trottoir des rues silencieuses sous le ciel nocturne. Les deux frères disaient leurs impressions. Puis l'aîné s'informait :

— Quel sera, mon père, selon toi, le résultat probable ?

Le tribun restait un instant muet, paraissait réfléchir, cherchait à se rappeler la situation respective des différentes provinces :

— Nous gagnerons en Wallonie. A Bruxelles, en Flandre aussi, nous subirons des échecs. Mais nous jetons la semence pour les récoltes futures... La bourgeoisie de la capitale est trop attachée au vieux régime pour risquer ses privilèges en soutenant les griefs démocratiques. Ailleurs, dans le nord du Brabant, dans le Limbourg, dans la campagne anversoise, la population est inféodée au cléricalisme. Elle ne voudra jamais nous appuyer. Néanmoins, nous présenterons partout des candidats. Nous établirons notre puissance numérique. Nous saurons, dorénavant, où nous devons développer davantage nos groupes pour assurer la victoire à l'avenir.

— Tu as cité la Wallonie ? interrogeait Godefroid.

Le visage du tribun rayonnait de satisfaction intime :

— Celle-là nous appartient sans partage. Nous y régnons. C'est notre royaume. Si toute la Belgique se composait de bassins industriels, demain nous tiendrions le pouvoir. Les fabriques, les mines ? Ce sont nos pépinières. Nous y levons tous

les ans dix mille hommes pour notre armée socialiste. Nos principes poussent là-dedans comme des plantes dans une alluvion. L'ouvrier est libre. Le paysan ne pense et n'agit que par le curé. Le Hainaut, le pays de Liège enverront vingt des nôtres au parlement.

— Tu viendras en tête, mon père, souhaitait Aurèle.

Les deux frères ne quittaient pas le tribun des yeux. Malgré les ténèbres, ils remarquaient sur ses lèvres un sourire grave. Ils nourrissaient l'espérance de le savoir investi d'un mandat. N'était-ce pas le salaire infime de toute une vie de dévouement et de sacrifice à ce parti qui était son œuvre personnelle ? Philibert, par exception, tirait les pointes de ses moustaches. Il reprenait son discours. Sa voix tremblait légèrement :

— Les hommes ne comptent pas, mes chers enfants. En tout on ne doit considérer que les idées. Elles seules poussent, grandissent, traversent les temps. Les individus se contentent de les cultiver, de labourer le sol d'où elles naissent. Les individus se succèdent, se remplacent, s'oublient et meurent. L'idéal seul subsiste en nous et rayonne ainsi qu'un soleil intérieur. Mais il faut des zélés pour proclamer cet idéal, pour aider les autres à le comprendre, à le servir à leur tour. La générosité gouvernera un jour le monde. A chacun de

collaborer à cette œuvre de paix et de charité. Et pourtant ceux qui travaillent au salut de tous, on les appelle des politiciens... Serai-je élu? Je l'ignore. Je le voudrais, dans l'intérêt de mon parti.

— Tu es le bon génie de toute une contrée. Tu as relevé les salaires dans cent usines. Grâce à toi, les ouvriers de plusieurs corporations ont acquis la moitié du bonheur. Ce ne sont pas des ingrats. Ils voteront pour leur orateur préféré...

— Un mandat, Aurèle, c'est une arme puissante entre les mains d'un être déterminé et prévoyant. Les plus belles paroles de la terre ne produisent aucun écho pratique. L'action seul fructifie. A la Chambre, nous pourrons agir. Les libéraux pactiseront avec nous pour voter des lois en faveur des petits. Quel admirable programme pour des citoyens animés de l'unique désir d'assurer la prospérité de la patrie : l'instruction gratuite et obligatoire à tous les enfants ! L'Université ouverte aux garçons pauvres aimant l'étude. Le pays défendu par tous, dans l'unanime détermination de rester libres. Les prolétaires protégés par l'Etat, assurés contre la vieillesse, soutenus pendant leur maladie, aidés en cas de chômage involontaire. La ménagère hors de l'atelier. Le travail équitablement rétribué, les artisans intéressés dans les bénéfices des compagnies, la réglementation sévère de la journée. Usiniers et salariés investis des mêmes

droits. Autant de réformes lumineuses. Je crois qu'un régime meilleur va naître. L'évolution sera lente. Elle sera due principalement à ceux qui ont partagé les souffrances du peuple, qui ont partagé ses illusions, qui sont nés d'un homme et d'une femme du peuple... Je voudrais collaborer à pareille besogne. Avant de mourir, il me serait doux de mettre mon expérience au service d'un parlementarisme basé sur le progrès et sur la justice...

Le constructeur parlait sans trêve. Il confessait ses intentions. A propos de chaque budget, il examinerait la part faite au travail. La question sociale deviendrait inséparable de toutes les discussions. Un conflit perpétuel surgirait entre le ministère et l'opposition. Cela permettrait aux démocrates d'exposer leurs principes, d'attaquer la politique conservatrice du gouvernement. Les partis avancés constateraient la nécessité d'une évolution énergique. La force de la majorité serait battue en brèche. Elle ne résisterait pas indéfiniment à ces secousses machinées par la grande masse du peuple. Quatre ans de semblable labeur suffiraient pour renverser le cabinet catholique.

Philibert s'échauffait. Il s'arrêtait souvent aux carrefours pour prédire d'une voix plus retentissante le crépuscule des privilèges capitalistes et la régénérescence de la classe malheureuse par la confraternité. Aurèle et Godefroid serraient affec-

tueusement la main de leur père. Le tribun embrassait ses fils. L'aîné lui criait, en se retournant, sur un mode réjoui :

— Inutile de te dire que tu auras ma voix, si tu es candidat à Bruxelles !

Le mécanicien ralentissait le pas. Il baissait tout à coup le front et son bras droit, qui pendait lourdement à son côté, prenait l'immobilité mortelle du bras gauche. On eut dit qu'un mal mystérieux l'accablait soudain. Un voile passait devant ses yeux mélancoliques et ses lèvres se plissaient amèrement. Livré à lui-même, le tribun ne parvenait pas à chasser des préoccupations douloureuses : la crise de la fabrique menaçait de s'étendre. Philibert avait été contraint de congédier une dizaine d'artisans. Un ingénieur berlinois venait d'exposer un sasseur copié sur celui de Gérold. D'adroites modifications en abaissaient le prix de vente. Une réclame formidable précédait le lancement de cette machine. Les meuniers, les propriétaires de minoteries favorisaient de leurs commandes le novateur étranger.

Le mécanicien s'efforça de combattre cette concurrence. Il fit de grands sacrifices, diminua ses tarifs, sans réduire les salaires. Rien n'aida. La clientèle l'abandonnait. Philibert s'obstina. En quelques mois, il avait englouti quinze mille francs dans des applications inédites. Mais la fortune ne

lui souriait plus. Le cœur meurtri, il se sépara donc d'une équipe de braves métallurgistes qu'il aimait. Pour toujours, il éteignit une des deux forges si longtemps flamboyantes dans la bure ténébreuse des ateliers.

Philibert aurait bien pu construire d'autres appareils. Des cartons poussiéreux renfermaient depuis dix années, avec des projets moins importants, les plans d'une barrière pour passages à niveau mue par l'électricité. Il n'y songea guère. Le premier établissement de cet ouvrage exigerait une mise de fonds énorme. Les études demanderaient un temps considérable, les essais seraient laborieux et difficiles. Il n'était plus capable de mener à bien cette entreprise. Son ardeur avait faibli, l'inertie de son bras gauche paralysait presque tout son être. Avec le concours de ses fils, il serait parvenu, sans doute, à assurer à la fabrique une seconde prospérité. Mais pouvait-il les détourner de leur carrière, compromettre leur avenir? Et accepteraient-ils de réintégrer la demeure où vivait la femme qui les en avait chassés? Aucune ambition industrielle ne berçait plus le constructeur. Les pertes matérielles qu'entraînerait la décadence de son usine le chagrinaient moins que les vides devant les établis, devant les tours et devant les enclumes. Il aimait passionnément ses ateliers. Leur activité, leur bruit formidable mais harmo-

rieux chantaient à ses oreilles. Leur musique quotidienne, que la nuit même il croyait percevoir, lui était nécessaire. Ses yeux se nourrissaient du spectacle de la fabrique. Un peu de sang s'échappait maintenant de ce grand corps blessé.

La Plissart se plaignait. La diminution des recettes la consterna. L'humeur de la marâtre s'intensifiait avec la crise. Elle s'en prenait directement au mécanicien. Elle lui reprochait d'être l'instrument de cette situation alarmante :

— Tu es cause de ce qui arrive. Tes affaires vont mal, et cependant tu les négliges. Tes hommes n'ont plus de vaillance.

C'était une accusation gratuite dans laquelle la Plissart englobait tous les ouvriers. Car Philibert, ayant subi pendant des semaines un découragement insurmontable, s'était repris à s'occuper de l'usine. S'il ne travaillait pas lui-même, il s'intéressait sans relâche au travail des autres. Il attendait le départ du dernier apprenti pour quitter à son tour la fabrique déjà endormie. Sa femme, bougonnante, l'attendait dans la salle à manger. Ils soupaient en tête à tête. Préoccupé, le mécanicien avalait ses aliments sans s'interrompre ; il ne sortait pas de son mutisme réfléchi. La mégère vexée, en dégarnissant la table, secouait son mari, l'arrachait à ses méditations. Gérold paraissait sortir d'un vilain rêve. Il disait les raisons de sa distrac-

tion taciturne. Mais il avait beau exposer à sa compagne le véritable motif de ses mauvaises affaires : la Plissart, têtue et incrédule, secouait le front. Elle se refusait à croire que la concurrence de l'ingénieur allemand pût nuire aux transactions de son époux. Pour elle, il suffisait de confectionner des sasseurs et de les vendre sitôt achevés : si la marchandise ne s'écoulait pas, c'est que Philibert ne s'y entendait plus pour attirer et contenter la clientèle ! Mais il ne s'emportait pas contre sa femme. L'ignorance et la prévention inconsciente de la Plissart étouffaient en lui tout désir de vouloir la convaincre.

Soucieux de relever son usine, d'essayer de lui rendre son lustre, le tribun négligea la politique. Il dut marchander sa collaboration au mouvement électoral. Il se dépensa beaucoup moins que les années précédentes. Cependant, certains soirs, il songeait à rejoindre ses compagnons. Mais la crainte d'indisposer la Plissart, de ne plus la voir décolérer, le retenait souvent au logis. Tous ses coreligionnaires se multipliaient à Bruxelles et en province. Il ne vécut presque pas les événements populaires qu'il avait préparés lui-même. Il ne donna que quelques meetings. Ses ennuis compromettaient son éloquence. Son cerveau surmené, le doute que lui inspirait l'avenir incertain, ses tracasseries domestiques, alourdissaient son débit. Au fond de

son esprit bouleversé, il ne retrouvait plus ses idées dans la pleine lumière de leur logique ancienne; et sa parole hésitante ne s'ornait plus de ces images enchâssées jadis dans ses harangues par l'enthousiasme d'une vision merveilleuse et grave. La paralysie d'un membre réduisait l'ampleur du bras resté actif, qui se levait comme contraint et retombait vite. Sa voix aussi, cette belle voix de bronze dont la musique enchantait deux générations de pauvres gens, pâlisait, abdiquait le charme de ses accents vigoureux. Au milieu de la fédération des métallurgistes l'absence de Philibert fut sévèrement commentée. Au Borinage, dont Gérold avait été pendant quinze ans l'orateur favori, l'orateur aimé, il parut à trois réunions. Il donna une seule conférence dans le Centre. Il avait été célèbre dans ces bassins. On le chérissait toujours. Mais les besogneux, désabusés, accordaient leurs préférences à d'autres orateurs. Les populations hennuyères attendaient en vain leur tribun. Sa haute stature ne se profilait plus sur l'estrade des salles basses. Les oreilles ne s'emplissaient plus de l'écho de son langage encourageant. Insensiblement, son image s'effaçait du souvenir des humbles. Ils y substituaient les traits des nouveaux venus que chaque soir, à présent, ils allaient applaudir.

Dans les arrondissements wallons, l'ordre des

candidats fut fixé par un poll organisé au sein des associations de métiers. Il assigna à Philibert une des dernières places. Partout, les jeunes propagandistes tenaient la tête. Le Conseil général voulut réparer cette injustice. A tout prix, pour la considération même du parti socialiste, on devait pallier l'effet de cette ingratitude : il était indispensable qu'un siège fût assuré au mécanicien. Les chefs se concertèrent. La situation était désormais sans issue : les listes venaient d'être officiellement reçues dans les villes où les démocrates obtiendraient la majorité. Pour sauvegarder l'honneur de Gérold, on décida de le présenter d'office à Louvain, le milieu le plus catholique du pays. L'attitude des travailleurs porta au mécanicien un coup affreux. Ce coup était trop imprévu pour qu'il ne l'accablât point. Devant la Plissart il dépouilla toute fierté : il pleura tel un enfant. Cette affligeante nouvelle anéantissait son dernier rêve. Bientôt, plus rien ne l'attacherait à la vie...

Pourtant, par une volonté suprême, il imprima à tout son être une secousse fiévreuse. Comme la flamme d'une lampe grandit démesurément avant de mourir dans un bruissement funèbre, il brûla d'une énergie obstinée qui incendia sa chair et son crâne. Personne ne lut dans son visage ses affres et son ébranlement. Son masque resta clair et franc. Ni la Plissart, ni la crise des ateliers ne le

retinrent dorénavant. Il mit son devoir politique, son rôle de libérateur au-dessus de tous ses intérêts domestiques et de la destinée de son usine. Il donna à tous le change sur son état d'âme. Jamais, il n'avait été plus assidu aux séances du comité exécutif de sa fédération. Et jamais non plus il n'avait trouvé des moyens de propagande raisonnés de façon si judicieuse.

Aurèle et Godefroid multipliaient leurs visites à la fabrique. Ils devinaient la peine de Philibert et tâchaient de le consoler par leurs affectueuses attentions. Le constructeur retrouvait quelque gaieté dans la société de ses fils. Il ébauchait, au feu de leurs causeries, les discours qu'il devait prononcer à Louvain, s'abandonnait à l'illusion fugitive d'une victoire possible. Mais il revenait bientôt à des considérations plus réelles et regrettait, sans dissimuler son déplaisir, la méconnaissance de ses amis :

— Ce n'est pas irrémédiable, mon père, répondait Aurèle. Ceci est une expérience plus chère que toutes les autres. L'expérience est le terrain où germe la volonté. Ce ne sont pas nécessairement les mêmes hommes qui procèdent aux semailles et accomplissent la moisson. Tu as jeté la graine. Elle a poussé. Les tiges se développent. Les fruits nourriront beaucoup d'êtres. Tu as répandu l'idée. Tu l'as vêtue. Tout ce qui se créera te devra la naissance. Tu goûteras la joie la plus noble.

— C'est vrai. Le bonheur peut régner sur ma vieillesse. Mais cette idée dont tu parles et qui doit tout engendrer, combien j'aurais voulu la défendre, devant la nation, du haut de la tribune parlementaire ! C'est là que s'exécutera l'œuvre utile...

— Tes généreux principes rayonneront par la force même de leur vertu. Il n'est pas indispensable que tu en sois l'apôtre. D'ailleurs, ta pensée rayonne déjà. Elle enflamme en ce moment même le cœur de cent mille ouvriers. Tu les as pendant vingt ans préparés au combat. Qu'importe le nom du chef qu'ils choisissent ! Ils vaincront. Les députés socialistes vivront de tes doctrines. Chacun de leurs discours rappellera un des tiens. En tout tu revivras. Tu es au-dessus de tous tes disciples. Tu verras l'évolution de haut. Tu connaîtras l'ivresse du triomphe.

— Oui, mon fils. Mais j'ai les faiblesses des hommes ordinaires. Mes sentiments sont semblables à ceux de mes contemporains. Que veux-tu ? Nous ne sommes pas d'essence supérieure. J'avais fait le rêve d'être représentant du peuple. D'autres savoureront cette joie qui m'était due...

— C'est la cruelle vanité de bien des choses, déclarait Godefroid. Il suffit d'espérer ardemment pour être déçu. Tu es un grand déçu, mon père. Mais tu n'es pas un désespéré. Tu as cinquante ans. C'est la moitié d'une vie. On ne se repose pas

à ton âge...

— Non, mes enfants, je n'aspire pas après la retraite. Les soldats courageux succombent sur le champ de bataille. Je lutterai. J'armerai de nouveau ma vaillance. Le but est consolant. Il ne faut songer qu'à l'atteindre... Votre amour alimentera mon énergie.

Le mécanicien se fortifiait au moyen de ses propres paroles. Il se donnait ainsi l'illusoire certitude qu'il n'avait pas changé, qu'il était encore capable de toutes les actions inlassables échelonnées sur le rude chemin de sa jeunesse. Il lui coûtait d'avouer à ses fils que la Plissart essayait de refroidir son ardeur, qu'il souffrait de la contrarier, qu'il maudissait son pouvoir. L'encouragement de ses garçons reconfortait Philibert ainsi qu'un breuvage spécieux. A les écouter, il lui venait un besoin de combattre, d'user de ses muscles et de son esprit, de tenter un assaut difficile. Pourtant, il savait que, dans l'arrondissement de Louvain, la lutte ne serait pour le parti démocratique qu'une formalité honorable et orgueilleuse... Gérold ne s'y était d'ailleurs jamais fait entendre. Le peuple venait d'y apprendre son nom..

Les quinze jours précédant le vote, Philibert alla chaque soir à Louvain. En attendant l'heure du meeting, il visitait les cabarets. Des controverses bruyantes et obstinées le mettaient en présence de consommateurs catholiques. Il vidait verre sur

verre, s'accoutumait à boire sans mesure. Et souvent, lorsqu'il montait à la tribune des salles publiques, l'ivresse de l'alcool enveloppait son cerveau et appauvrissait son inspiration. Quand il commençait son exorde, on l'invectivait. Des lazzi moqueurs partaient de tous les coins. Des quolibets se croisaient. Des menaces éclataient aussi. Le flux des protestations, le hourvari de bandes hostiles, noyaient les applaudissements timorés, des rares auditeurs flottants aisés à convertir. Les sifflets se déchaînaient en bordées inouïes. Les gazettes locales calomniaient le tribun. Elles avilissaient ses ambitions. Elles dénaturaient l'esprit de ses conférences. Certaines feuilles lui attribuaient des professions de foi anarchistes, le représentaient comme un dangereux ennemi de la religion et de la patrie. Toutes lui reprochaient son intempérance. Des individus lacéraient les affiches recommandant aux électeurs la candidature du mécanicien. Ils les barraient d'insultes grossières. Le constructeur les lisait écoeuré; il haussait les épaules.

Ces attaques le stimulaient au lieu de l'abattre. Il revenait au poste, bravait le tumulte. Mais la disparition de ses hautes et prestigieuses qualités d'autrefois le laissait sans ascendant sur la foule. Sa parole n'avait plus les accents persuasifs dont les métallurgistes, durant vingt années, s'étaient

enorgueillis. En effet, nulle corporation ne put jamais leur opposer un chef pareil à Philibert Gérold. Son délabrement moral influait aussi sur sa tenue. Il n'était plus coquet. Il se vêtait sans recherche aucune. Il coiffait un grand feutre déformé, verdi par la pluie. Ses habits sales et poussiéreux pendaient sans élégance en plis rigides que l'immobilité du bras gauche alourdissait davantage. Le populaire, sans merci, huait le tribun. Des provocateurs projetaient de le lapider. Les conservateurs soudoyaient des gredins pour organiser le charivari à ses meetings.

Philibert rentrait brisé. Au sortir de la gare, il traversait la capitale. Ballotté dans un infini de réflexions mélancoliques, il gagnait le faubourg. Le spectacle des réunions d'antan, en Wallonie, surgissait à sa mémoire. Là-bas, on le portait en triomphe, pareil à un drapeau vivant. Il était le conciliateur. Les ouvriers le chérissaient. Les patrons le respectaient. On célébrait sa venue par des fêtes. Des villages tout entiers l'acclamaient. Gérold était leur dieu ! La réalité opposait à ce tableau nostalgique une désolante antithèse : maintenant le dédain, le mépris débridé de toute une ville s'attachaient à ses pas. Les gens le conspuaient. Aucune main fraternelle ne se tendait vers lui. Les enfants ne lui offraient plus des gerbes de fleurs champêtres, ne se cramponnaient plus joyeu-

sement à ses grosses mains loyales. Dans les rues, les étendards ne saluaient plus son arrivée du bruissement de leurs plis rouges ou tricolores. Les milliers de cœurs liés naguère au sien, presque unis à sa destinée, battaient à présent pour d'autres... Pour échapper à cette obsession navrante, Philibert marchait plus vite. Sa femme l'attendait. La lueur vacillante d'une veilleuse pointillait de jaune un coin de la chambre. La Plissart regardait la pendule :

— Une heure ?

— Oui.

— Et cela va durer ?

— Jusqu'à dimanche.

— Il est temps que cela finisse. J'en ai assez de cette existence stupide. Cette maison est un désert. Tu me laisses toute seule. Ce n'est pas ainsi que je conçois le mariage. Tu ne vois plus ton lit. En verrais-tu d'autres par hasard?...

La Plissart se méfiait de son mari. Cette femme qui se flattait de diriger ses moindres sentiments, sentait les premières morsures de la jalousie. Elle considérait son mari comme son bien, ne supportait pas l'idée qu'une rivale le lui prendrait et le consolerait de toutes ses peines par un amour rédempteur. Fréquemment, la mégère avait l'appréhension que ses rapports avec Camille Cirvane seraient bientôt rompus, sans que le comptable eût

accordé à la Plissart cette récompense si lente à venir... Elle devrait se taire et se morfondre et refouler toute envie de représailles. Mais que deviendrait-elle si Philibert l'abandonnait à son tour ? Ces réflexions éclairaient un peu son esprit obtus. Elle se rendait compte de tout ce que le mécanicien représentait pour elle, et combien, sans lui, elle mènerait une existence lamentable. Il était plus jeune que la marâtre. L'âge mûr avait sonné pour elle. Gérold pouvait encore s'éprendre d'une autre femme et lui consacrer beaucoup d'années heureuses. Pareille hypothèse crispait ses nerfs. Elle s'empressait d'échafauder des raisons pour condamner chez son mari la possibilité de cet adultère qu'elle préparait pour elle... Elle trouvait des subterfuges intimes pour légitimer, ou tout au moins pour excuser ses rendez-vous avec le comptable : un caprice, un simple caprice, était en train de la jeter dans les bras de Cirvane. Ses faveurs prochaines suppléeraient au manque d'attentions de Philibert. Un tempérament tel que le sien exigeait des caresses. Elle était donc, pour ainsi dire, sans reproches...

Ces pensées entretenaient la mauvaise humeur de la Plissart. Le constructeur en pâtissait, car la mégère n'avait plus ses enfants sous sa férule pour s'en prendre à eux. Les scènes se renouvelaient chaque nuit. Elle blâmait tous les actes de

son mari. Pour l'éloigner de son parti et l'avoir davantage à elle, la Plissart souhaitait une brouille entre le tribun et ses camarades politiques. Elle en avait assez de ce mouvement. A quoi servait-il ? Il ne lui avait causé que des désagréments. Il lui coûtait de l'argent. Il fallait à tout prix modifier la conduite de Philibert. Pourquoi ne réussirait-elle pas à enflammer ses doctrines, à substituer à son caractère paisible et conciliant une attitude catégoriquement révolutionnaire ? Il n'en faudrait pas davantage pour éloigner de lui tous ses compagnons démocrates.

Quand la Plissart cherchait querelle à son mari, Philibert se contentait tout d'abord de secouer le front. Mais lorsqu'elle le soupçonnait de vouloir prendre une maîtresse, il souriait amèrement. C'était le dernier désir qui lui serait venu. Les joies conjugales ne le charmaient plus. Il se surprenait même à considérer avec étonnement l'année déjà lointaine où la cabaretière l'avait séduit. A présent il lui niait toute bonté généreuse. Comment une passion véhémente avait-elle pu l'enchaîner à une femme si étrangère à ses affinités ? La suspicion inlassable de son épouse finit par l'exaspérer. Il lui répondait de façon impérieuse :

— Tais-toi ! J'ai autre chose en tête.

— Je ne me tairai pas. Je veux savoir la vérité,

— Tu parles pour ne rien dire.

— Trompe-moi. Je t'empêcherais bien de recommencer !

— Tu es bête !

— Ah ! Quel est le plus malin de nous deux ? Serait-ce toi, par aventure ? Tu as été roulé cependant...

— Un bon conseil : occupe-toi de ton ménage.

— En voici un autre ; ne te laisse plus supplanter.

— Ma chère amie, tu n'entends rien à nos affaires. Quand les vieux sont fourbus, les jeunes s'attellent à la besogne.

— Tes amis sont des ingrats.

— Ils ne me doivent rien.

— Ils t'ont fait du mal. On ne parle que d'eux. Et tu vas prononcer, là-bas, des discours bénins ! Tu es trop bon. Moi, je me déclarerais franchement anarchiste. Il faut être violent. Rappelle-toi les émeutes. Sans elles, les socialistes n'auraient rien obtenu.

— Nous ne voulons pas nous mettre hors de la loi. Nous sommes un parti d'ordre. Et puis, que comprends-tu à tout cela ?...

— Une seule chose : tu es trop bon.

La dispute prenait un ton moins acerbe. Tous deux désiraient ne pas prolonger la querelle. La Plissart débouchait un flacon de genièvre. Elle en emplissait deux verres. Les époux trinquaient en-

semble sans paraître s'en vouloir encore. La mégère, pernicieuse et maligne, renouvelait les rasades. Tous deux finissaient par se griser ensemble. La nuit s'écoulait. Le langage du mécanicien et de sa compagne ressemblait à celui de deux amants parfaitement d'accord. La gourgandine avait des précautions de femme éprise. Son acrimonie faisait place à une joie sans mélange. Elle caressait l'espoir de son mari, ne le démentait plus. Et l'ivresse donnait au constructeur l'illusion magnifique qu'à Louvain il marchait vers le triomphe.

Vers le milieu de la seconde semaine, Aurèle et Godefroid accompagnèrent le constructeur. Ils marchaient à ses côtés en traversant la petite ville monacale. Les habitants montraient Philibert du doigt. Certains engageaient des gamins à lui jeter des pierres. Des gens s'arrêtaient pour détailler ironiquement le mécanicien. Des commères, ragoissant en groupe sur les trottoirs, essayaient de le ridiculiser en imitant sa démarche et en raidissant leur bras gauche contre la cuisse. Elles l'interpellaient en un dialecte trivial et lourd. Philibert devait parler dans la salle d'une vieille auberge. Les Gérold trouvèrent la porte close. Tel un nouveau cerbère, le patron du café gardait le seuil de l'établissement. Il s'opposa à l'entrée du tribun : le parti catholique lui interdisait de le recevoir. Le mécanicien n'essaya pas d'attendrir

ce cabaretier menacé de boycottage. Fléchir, c'était pour le commerçant décréter la ruine de son café.

Des attroupements hostiles se formaient dans la rue. Aurèle voulut entraîner son père. Godefroid le supplia de reprendre le chemin de la gare. Mais le constructeur restait sourd à leur prière.

La présence de ses fils le stimulait, le surexcitait. L'intime orgueil de leur montrer sa volonté inflexible, de mériter leurs éloges, de paraître à leurs yeux dans l'attitude d'un orateur toujours ardent et obstiné, distillait en lui une suprême énergie. Il eût préféré, en ce moment-là, s'abattre sous une agression criminelle, plutôt que de décrocher aux yeux de ses enfants. Il s'approcha d'un banc placé devant l'estaminet. Il allait y monter. Des adversaires bousculèrent Gérold. On emporta le siège au milieu d'un remous véhément. Une borne de pierre se dressait à l'angle de la chaussée. Le constructeur s'y hissa avec l'aide de ses garçons. Sa tête couronnée de cheveux blancs, ses épaules sculpturales surgirent au-dessus de la houle humaine. Le tapage augmenta, se déchaîna en un charivari formidable. Des coups de sifflet déchiraient l'espace. Des cris grossiers s'entre-croisaient; des lazzi moqueurs partaient de partout.

La foule se mouvait avec un fracas de vagues.

On eût dit une marée qui reflueait vers le tribun et semblait vouloir l'emporter dans son ressac. Quelques hommes, à moitié conquis par les meetings antérieurs, encerclaient la borne. Sans leur barrière vivante, Philibert eût été jeté à bas de ce piédestal de granit. Pourtant, le populaire hostile, lassé par ses propres invectives, se calmait, se recueillait un peu. Le mécanicien commençait son discours. Plusieurs personnes applaudissaient. Elles étaient conspuées. Des forcenés les saisissaient, les chassaient avec des bourrades brutales. Aux interruptions succédaient des bagarres. Les rares partisans du tribun succombaient sous les coups de leurs antagonistes. Les bâtons tombaient sur les dos avec un bruit mat. Des ouvriers roulaient sur le sol. Philibert cessait de parler : on ne l'écoutait plus. La rue ressemblait à un champ de bataille. La police accourait enfin. Elle ouvrait parmi les combattants un passage aux Gérold, bloqués au milieu de la cohue belliqueuse et menaçante. Poursuivis par des gredins qui les insultaient, ils gagnaient la station à pas rapides. En wagon, essoufflés, les deux frères s'asseyaient en face du constructeur. Aurèle s'emparait de sa main. Des larmes lui mouillaient les prunelles. Il disait :

— Père, tu es superbe !

— Quel grand mot, mon garçon.

— Ah! combien je t'admire! ajoutait Godefroid.

L'ainé interrompait, les membres secoués par une indignation qui allumait aussi ses prunelles :

— Je n'aurais point le courage de prêcher pareille populace!

Philibert hochait doucement la tête et répondait :

— Avec la patience, nous aurons la sympathie de ce que tu appelles une populace. On l'embrigadera un jour dans notre parti...

A Louvain, les catholiques obtinrent une majorité formidable. Le mécanicien recueillit à peine quatre cents voix. Les provinces wallonnes élirent toutes des députés socialistes. Philibert s'attendait à sa défaite. La nouvelle lui en parvint, le dimanche soir, à la Maison du Peuple. Le Conseil général y siégeait en permanence. Le constructeur dut accomplir un effort surhumain pour maîtriser son affliction. Un secrétaire donnait lecture des télégrammes de province. L'auditoire était immense. La jubilation enthousiasmait la salle. Beaucoup d'élus étaient montés sur l'estrade. Le peuple les acclamait, saluait leurs noms. Ils haranguèrent les travailleurs, saluant le résultat des élections comme l'aurore d'une ère de joie et de confraternité. Assis derrière eux, intimidé, le mécanicien effaçait sa haute taille. Son cœur s'emplissait d'une amertume débordante. On ne parla pas de lui. Nul

orateur ne regretta son échec. Quelques jeunes propagandistes lui serrèrent la main, avec détachement. Une séance intime succéda à cette assemblée solennelle. Les chefs du parti s'installaient autour d'une vaste table. Le vin coula. On porta la santé des vainqueurs. Philibert ne parvenait pas à étancher sa soif. Une flamme inextinguible brûlait dans sa poitrine, asséchait sa gorge. L'ivresse rendait son pas chancelant. Il quitta ses camarades, sans que ceux-ci tentassent de le retenir parmi eux. Les lèvres fiévreuses, il entra dans les cabarets pour se désaltérer. Il arriva dans le faubourg aux premières lueurs du matin. Son bras droit décrivait des gestes ridicules. Il murmurait des couplets révolutionnaires, dont il hachait les paroles entre ses dents.

La Plissart s'encoléra en voyant revenir son mari. Mais Philibert continuait à chanter. Il renversait les chaises dans sa marche titubante à travers l'appartement. Le mécanicien s'empara d'un flacon de cognac, abandonné sur le guéridon. Il voulut le porter à sa bouche. Sa femme essaya de le lui arracher. Mais il broya le poignet de la mégère avec une fureur si terrible que la Plissart dut lâcher prise. Le constructeur avala une longue gorgée d'alcool. Il tomba inanimé sur un fauteuil. Ses yeux étaient démesurément ouverts et immobiles. La Plissart le devêtit, le souleva et le renversa sur la

couche. Elle blasphémait, bousculait son époux, le giflait sur les deux joues, l'insultait. Les deux poings sur les hanches, elle se dressait devant le tribun, étendu sur le lit, et redisait sans cesse de façon gouailleuse :

— Ah! mon bonhomme, elle est jolie ta politique!

X.

La Plissart s'intéressait ostensiblement au sort de son petit-fils. Elle justifiait ainsi, aux yeux de sa belle-fille, les fréquentes visites qu'elle faisait à Thérèse. Cette attitude lui permettait de ne pas tenir sous silence ses rapports avec la sœur de Godefroid. Philibert ne mettait aucun obstacle aux entrevues des deux femmes : il aimait toujours son enfant. Il songeait aussi avec émotion à ce bébé qu'il n'avait jamais vu et qui cependant lui tenait de si près. La crainte seule d'être taxé de faiblesse, de commettre un excès d'indulgence, l'empêchait d'aller embrasser le mioche à Ternath, chez les nourriciers. Il eut voulu le serrer contre lui, comme un des siens. La Plissart l'apitoyait sur le sort du garçonnet. Sans faire allusion à Camille Cirvane, elle remarquait que Thérèse avait bien de la peine à se tirer d'embarras dans son ménage. Le constructeur répondait sur un ton qu'il ne parvenait pas à rendre indifférent :

— Si elle a besoin de quelque chose, donne-le-lui.

La commère apportait à Thérèse des robes et des colifichets pour le petit Aurèle. Parfois, elle y ajoutait une pièce d'or. Elle constatait que le mois

touchait à sa fin et qu'il faudrait payer la pension du bébé. La Plissart s'asseyait, s'entretenait avec Thérèse occupée à coudre. La maman s'informait de ses frères. La Plissart répondait qu'elle ne les rencontrait plus; d'ailleurs, elle ne s'en plaignait pas. Le comptable revenait de sa besogne. Il feignait la surprise en apercevant la gourgandine. Il la taquinait sur son embonpoint excessif. Ils prenaient le café ensemble. Leur causerie remplissait la chambre d'échos joyeux. La Plissart engendrait le rire des deux amants par quelque histoire grivoise. Elle la racontait en ne quittant pas des yeux l'employé. Le soir tombait. Thérèse allumait la lampe. L'épouse du mécanicien se levait, repoussait sa chaise. Elle épinglait son chapeau, devant la glace.

— Mes enfants, excusez-moi, je m'encours. Je m'attarde. Je finirais par coucher ici, si je vous écoutais!

Elle était très drôle en parlant ainsi. Un gros rire suggestif plissait sa bouche ridée. Cirvane et sa compagne s'amusaient de sa répartie.

Thérèse se sentait l'obligée de la marâtre. Pour lui montrer sa gratitude, elle la tenait au courant de sa vie quotidienne. Elle la prenait de nouveau pour confidente, dans une nécessité irrésistible de partager ses agréments et ses ennuis. La Plissart savait les jours où sa belle-fille faisait le voyage

de Ternath. Ces matins-là, Cirvane trouvait un prétexte pour ne pas paraître à la fonderie. La fantasque femme du tribun sortait de bonne heure. Cependant, elle réintégrait la maison de la chaussée de Ninove avec, dans les yeux, le reflet d'un dépit qui accusait sa mauvaise humeur habituelle : De malencontreuses circonstances avaient une fois de plus empêché le comptable d'accomplir ses promesses... Mais la semaine à venir elle obtiendrait tout : il l'avait juré...

Aurèle et Godefroid s'étaient épris de leur neveu. Deux fois par mois ils allaient surprendre les braves paysans qui l'élevaient. Le gamin avait grandi. Il venait d'avoir un an et demi. Il marchait déjà comme un petit homme. Lorsque le temps était beau, chaussé de sabots, il suivait au labour le fermier et ses fils. Il poussait devant lui une minuscule brouette. De temps à autre, les frères trouvaient Thérèse sous le toit rustique. Ils s'embrassaient, tendrement remués. Leurs cœurs battaient intensément. La présence du gamin, ses rires, ses moues, ses gestes candides et brusques, les ravissaient. La joliesse de ce tableau délicieux effaçait dans leur souvenir le spectacle des événements pénibles. Les froissements anciens s'évanouissaient. Ils ne songeaient dorénavant qu'à entourer l'enfant de toute leur affection collective. Aurèle et Godefroid partaient les premiers. Thérèse les recondui-

sait jusqu'au bout du chemin. Elle portait son fils dans ses bras. Ils se quittaient à l'entrée d'un petit bois bordant la route vicinale. De la main, le garçonnet envoyait des baisers à ses oncles. Les deux Gérold marchaient taciturnes sur la route silencieuse. Ils se donnaient le bras. Les mêmes pensées les obsédaient. Une tristesse identique submergeait soudain leur esprit. D'un seul regard, ils se comprenaient. Aurèle prononçait d'une voix résignée :

— Que veux-tu? Elle y tient à son Cirvane. Elle l'aime. Nous ne pouvons pas l'en séparer.

— L'épouser? Ça ne vaudrait guère mieux. C'est un personnage avec lequel nous ne nous entendrons jamais.

— Pourquoi l'a-t-elle suivi? Nous aurions vécu ensemble. Et le pauvre ne serait pas ici, parmi des rustres étrangers, loin de tous ceux qui le chérissent.

L'avenir de leur neveu constituait l'objet préféré de leurs causeries. Ils escomptaient la collaboration du hasard pour trancher un problème auquel ils ne trouvaient point de solution. En rentrant au faubourg, les deux frères s'arrêtaient à l'usine. Ils désiraient voir leur père et terminaient la soirée en le réconfortant au chaud contact de leur affection inaltérable.

Le tribun était tombé malade. La nuit de l'élec-

tion il s'était enrhumé. Depuis plusieurs jours il gardait la chambre. Il semblait très abattu. Le contremaître David venait demander des ordres. Le mécanicien parlait lentement. Il se faisait expliquer des ouvrages qu'il avait conçus lui-même. Machinalement, il fixait les yeux sur des plans. Puis il roulait les feuilles et les remettait à David étonné.

Quand Aurèle arriva un matin chez son père, il trouva le constructeur couché. Son état s'aggravait : Godefroid avait précédé Aurèle. Il se tenait près du lit. Les deux frères échangèrent un regard plein d'inquiétude. Ils se prirent les mains, comme pour affronter ensemble un danger imminent. Etendu sur le dos, le tribun restait immobile. Sous la couverture de laine se dessinait son corps vigoureux. L'oreiller, autour de sa tête puissante, paraissait élargir son front. Sa magistrale moustache, devenue presque blanche, projetait une ombre transparente sur ses joues pâles et sur le linge clair. Aurèle s'approcha. Il se pencha, baisa le constructeur à la tempe :

— Bonjour, père.

Le mécanicien leva les paupières. Il reconnut son garçon et referma les yeux :

— Bonjour, fils.

— Tu ne vas pas devenir malade, n'est-ce pas ?

Philibert ne répondit pas. Il repoussa les draps. D'un mouvement brusque, il se découvrit la poi-

trine. Du pouce il indiquait son sein velu. Les pectoraux soulignaient le relief de muscles énormes :

— C'est ici. Un gros froid.

Le cadet des Gérold soulevait le bras paralysé qui pendait hors du lit. Il le glissait sous la couverture :

— Quelques jours de repos, mon père. Et il n'y paraîtra plus.

— Quelques jours. Et ce sera fini!

Le mécanicien prononça ces mots d'un accent mystérieux. Ses enfants s'assirent à son chevet. Philibert s'endormit. Sa respiration saccadée semblait être l'écho du soufflet de forge dont on entendait le gémissement grinçant et monotone dans les ateliers. Le docteur Rauny arriva. La Plissart le précédait, le visage énigmatique. Le praticien ausculda le tribun qui s'était réveillé. Le constructeur déclara que les reins le torturaient. Il poussait des cris brefs lorsque le médecin lui touchait le dos. Aurèle reconduisit le visiteur. En descendant l'escalier, il le questionna :

— C'est grave, n'est-ce pas ?

— Oui. Cela ne veut pas dire que le cas de votre père soit désespéré.

— Je ne préjuge rien de bon.

— Vous êtes un homme. Nous devons nous habituer ici-bas aux pires infortunes : une catastrophe est possible.

— C'est affreux !

— Monsieur Gérold est un chêne. Sa force peut le sauver. Un homme ordinaire ne vivrait pas quatre jours. Songez donc : une double pneumonie et une tendance à l'inflammation de la plèvre.

— Ces choses-là se guérissent.

— Je le souhaite. Nous tenterons tout... Cet après-midi je reviendrai avec mon collègue Lordan. Nous examinerons attentivement votre père. Nous fixerons le traitement qu'il devra suivre. Soyez courageux.

Le mécanicien était perdu. Aurèle n'en doutait pas. Pourtant, il refusait de considérer son père comme dangereusement malade. Plus il songeait à la mort éventuelle de celui auquel il devait le jour, plus il liait étroitement sa vie à la sienne. Son père était l'être qu'il chérissait le plus. Néanmoins, beaucoup de choses les avaient souvent séparés. Mais Aurèle refoulait au fond de sa mémoire tout ce qui évoquait le passé. Il écartait le souvenir des faiblesses du tribun, ces faiblesses qui avaient coûté tant de larmes à ses enfants, pour ne songer qu'à ses vertus.

Les deux frères ne quittaient presque plus la chambre du malade. Ils croyaient que leur père rendrait l'âme en leur absence. Ils voulaient le défendre contre la mort jusqu'à son dernier soupir. Obsédés par cette alternative fatale, ils s'abs-

trayaient pour ainsi dire complètement de leur existence habituelle. Et dans les affres de leurs funèbres préoccupations, ils oubliaient de prévenir Thérèse, de l'appeler auprès de celui qu'ils adoraient tous également. La nuit, ils se relayaient pour veiller le mécanicien. Jusqu'à l'aurore, ils restaient assis à son chevet; ils guettaient sa respiration, retenaient leur souffle pour percevoir le bruit presque imperceptible de ses lèvres reprenant haleine dans un perpétuel effort.

La Plissart dormait dans une chambre du second étage. Pendant la nuit, somnolente et les yeux lourds, elle venait s'informer. Elle aidait Philibert à boire son thé et son bouillon. Elle ne s'adressait jamais à ses beaux-fils. En leur présence, elle multipliait ses soins envers son mari, le questionnait sans cesse sur son mal, s'offrait pour exécuter tous ses désirs. Elle n'abandonnait pas sa main, lui caressait le front, donnait toutes les marques d'une désolation sans bornes. Lorsque Aurèle et Godefroid étaient absents, elle laissait le tribun seul, se dépouillait de sa sournoise affliction. D'ailleurs, la maladie de son époux ne l'empêchait pas d'aller chez Cirvane. Elle s'y serait même rendue plus fréquemment que jadis. Car elle ne supportait pas l'atmosphère de la maison livrée aux deux Gérold, ses ennemis. Elle aspirait d'autant plus aux faveurs de celui que, dans sa

pensée, elle appelait déjà son amant, qu'elle était privée de tout plaisir. La gourgandine rencontrait le comptable en cachette : elle évitait Thérèse. Elle eût été obligée de lui parler du constructeur. Et la mégère se promettait, par une gageure abominable, de lui cacher le plus longtemps possible l'état alarmant du mécanicien. Par une aberration monstrueuse, elle se jurait que Thérèse apprendrait la vérité alors qu'il serait trop tard.

Ne sachant rien, Thérèse accomplissait comme de coutume ses voyages hebdomadaires. Un matin, au moment où elle voulait s'embarquer pour Ternath, on l'informa qu'un déraillement s'était produit le soir précédent. La voie était obstruée. La circulation des trains ne serait rétablie que dans plusieurs heures. Thérèse quitta la gare, contrariée. Elle remettrait son voyage à un autre jour. Elle retourna sur ses pas, gagna sa demeure et gravit l'escalier. Arrivée sur le palier, elle crut percevoir un tapage insolite dans son appartement. Il était neuf heures : Cirvane devait être à la fonderie. S'était-on introduit chez elle ? Thérèse, intriguée, prêta l'oreille. Elle se colla contre la porte : une pâleur affreuse se répandit sur son visage. Elle se redressa. Dans un geste de malédiction elle montra les poings. Pour ne pas s'abattre sur le parquet, elle se cramponna à la balustrade. Un bruit de baisers retentissait de l'autre côté du mur.

Des rires perlaient. Une joyeuse voix d'homme noyait dans ses échos une voix de femme que Thérèse avait souvent écoutée. Mais où ?

Soudain le mystère s'éclaircit, un voile obscur se déchira... L'infamie de la Plissart, la trahison du comptable, tout cela l'ébranla d'une secousse affreuse. La machination épouvantable et ignoble de sa belle-mère lui était révélée comme à la lueur d'un coup de foudre. Elle comprenait maintenant le sens de certaines plaisanteries, de certaines privautés puérides de Cirvane à l'adresse de la Plissart. Le but de certaines visites inattendues de sa belle-mère lui était expliqué... Elle avait été un jouet entre les mains de ces deux complices, le prix de leurs triviales et malsaines amours ! Thérèse se raidit. Elle étancha la sueur glacée de son front. D'un mouvement brusque elle glissa la clef dans la serrure. Les rires se turent. Dans la pièce voisine, il y eut un brouhaha. La Plissart, dans un déshabillé ridicule, souleva une tenture. En reconnaissant sa belle-fille, elle poussa un cri rauque et laissa retomber la draperie. Thérèse franchit le seuil de l'appartement. Son dégoût était tel que la jeune fille cracha sur le tapis. Elle jeta la clef sur la table. Puis elle sortit à reculons, en criant au comptable et à la Plissart, qui se réfugiaient dans la chambre à coucher :

— Ne vous dérangez pas. Je vous laisse seuls !...

Affolée, elle descendit les marches. Dans la rue, un peu de sérénité la pénétra. Elle ralentit son pas. Le faubourg était plein de soleil. Des parfums de fleurs flottaient dans l'espace. La joie était inscrite sur le visage des gens qui passaient. Et une lumière singulièrement éclatante enveloppait les choses. Thérèse débouchait sur la chaussée. Elle la traversa, longea le canal, tout près de la rive. L'eau était claire et tranquille. Elle attirait ainsi qu'un miroir magique. Dans l'onde, les nuages blancs du ciel se dessinaient au milieu de l'azur réfléchi. Là-bas, l'usine de Philibert se reproduisait dans la nappe liquide. La haute cheminée descendait tout au fond du lit bleu. Thérèse s'éloigna méfiante de la berge insidieuse. Elle se hâta, commença à courir. La vaste porte de l'usine était entrebâillée. Elle pénétra dans la fabrique, la traversa sans remarquer la surprise des forgerons et des ajusteurs qui ne la reconnaissaient plus. Le bureau était désert. Thérèse gravit les degrés. La chambre de Philibert était ouverte. De l'escalier, elle apercevait le mécanicien inanimé sur son lit. L'avait-il devinée? Il la regardait. Il y avait tant de détresse dans ce regard, que Thérèse oublia son propre malheur. Le besoin jaloux de consoler son père, de se faire absoudre, de reconquérir son affection, la poussait vers lui, l'entraînait à ses pieds. Elle entra, les mains jointes, les prunelles

inondées de pleurs. Suppliante, elle se jeta à genoux :

— Pardonne-moi, pardonne-moi, mon père !

Philibert sourit tendrement. Il mit sa main sur la tête de Thérèse et la contempla. Depuis une année, il ne l'avait vue. Il l'embrassa au front :

— Tu es ma fille. Tu es toujours ma fille. Oh ! mes enfants, vous me rendez heureux !

Il pria d'un signe ses garçons, debout devant lui, de s'approcher. Ils s'étreignirent tous quatre ; leurs larmes se confondaient en coulant sur leurs joues.

L'arrivée de la Plissart interrompit leur effusion. La présence de Thérèse la décontenança tellement qu'elle chancela. Elle saisit le chambranle de la porte pour battre en retraite. Au bruit des pas, Thérèse s'était retournée. Mue par un sentiment qu'elle ne songea pas à maîtriser, elle se précipita vers la marâtre. Elle levait les mains pour la frapper. Mais elle s'arrêta au milieu de la chambre. Grandissant sa taille, elle indiqua du doigt la Plissart à son père. La violence de son mépris rendait tragique et vengeresse son attitude. Sourdemment, comme pour elle seule, la sœur d'Aurèle prononça :

— Femme maudite !

Thérèse s'écroula sans force dans un fauteuil. Des sanglots saccadés étranglaient sa gorge. Les

veines de son cou se gonflaient. Ses tempes battaient précipitamment. Le tribun bouleversé fixait sa femme ; il l'interrogeait de ses regards fiévreux. Sa main ne quittait pas les mains de ses deux fils, qui le soutenaient sur son séant. Sa voix était gutturale et terrible :

— Que veux-tu dire, ma fille ? Que t'a fait ta mère ?

— Non, mon père. Tu ne dois pas savoir...

— Si elle t'a fait du mal, ne me le cache pas.

— Non, jamais, jamais !

La faiblesse de la Plissart avait disparu. Son audace lui revenait. Elle releva la tête. Elle ricana. Ses prunelles brillaient d'une satisfaction diabolique. Pourquoi feindre davantage ? Elle n'avait plus rien à perdre. Plutôt que de s'humilier devant ces trois enfants abhorés, elle brûlerait ses vaisseaux, briserait leurs cœurs. Elle eut un inexplicable geste de haine et de dédain :

— Ce que j'ai fait ? Peuh !... Je lui ai pris son amant !...

Philibert retomba sur sa couche, les membres secoués comme les branches d'un arbre dans la tempête. Ses yeux s'assombrissaient sous une gaze sanglante. Ils ne se détachaient pas du cadre de la porte par où la mégère avait fui. Jusqu'au soir, le constructeur resta prostré. Il ne prononça aucune parole. Thérèse demanda à le veiller. Quand

brilla le premier rayon du soleil à travers les rideaux, il se pencha vers sa fille. Il la questionna sur un ton paisible :

— Pourquoi ne cherches-tu pas ton fils ?

La figure ravagée de Thérèse s'illumina de bonheur. Elle s'empara de la main de son père, l'embrassa, la serra contre sa poitrine.

— Tu veux le voir, mon père ? Tu me pardonnes ? Oh ! tu l'aimeras. Il a tes yeux. Il a ton front !

Vers le soir, elle amena le mioche. Toute la journée, le mécanicien s'était remué fébrilement. Il écoutait les échos de la rue et les bruits de pas dans l'escalier. Lorsque le bébé, conduit par sa mère, parut sur le seuil de la chambre, le mécanicien releva le front. Il ouvrit le bras pour appeler son petit-fils. Effarouché, craintif, l'enfant se cacha le visage dans les jupes de sa maman. Thérèse le caressa. Elle lui prit les épaules, marcha avec lui vers le chevet. Le gamin reconnut ses oncles. Il s'enhardit, eut une moue rieuse. Le tribun le souleva d'une main, l'assit sur la couverture, l'embrassa sur les joues. Le bébé commença à pleurer. Il se débattait, frottait ses poings dans ses orbites. Il avait peur de la tendresse de cet homme à cheveux blancs qui le pressait contre son sein, cet homme qu'il n'avait jamais vu et qui était son aïeul.

— Sois sage, Aurèle, disait le constructeur. Je suis ton grand-papa, ton grand-papa qui t'aime...

Thérèse déposa le gamin sur le sol. Il gardait le silence. Le spectacle de cet appartement, si différent de la salle rustique où il vivait toujours, intriguait son esprit candide et naïf. Philibert jouait avec ses cheveux blonds. Le front du constructeur s'assombrissait quand il entendait marcher sa femme au-dessus de sa tête. La Plissart ne quittait plus sa chambre. Elle devinait que ses beaux-fils la contraindraient à partir, la chasseraient peut-être. Mais elle disputerait pas à pas cette maison aux Gérold. La guérison du tribun serait aussi son salut à elle. La commère reconquerrait son mari. Dès qu'il irait mieux, elle entreprendrait de dissuader le malade. Elle rejetterait tous les torts sur Thérèse. Le constructeur avait besoin de croire à l'innocence de son épouse...

Il serait convaincu par une histoire vraisemblable, bien échafaudée. Et la Plissart s'y entendait en subterfuges.

Le lendemain de l'arrivée de l'enfant, les médecins constatèrent que la pleurésie devenait morbide. Tout espoir s'évanouissait : dans quarante-huit heures, le tribun serait mort. Ils prescrivirent des calmants, injectèrent de la morphine. Tous deux se retirèrent, assurés qu'ils ne reverraient plus leur client en vie. Cependant, le jour d'après, aucun changement ne s'était produit. Philibert toussait davantage. Mais il conservait sa lucidité. Les pra-

ticiens ne cachaiient pas leur surprise. Ils s'accusaient mutuellement de trop de pessimisme. Bientôt, ils se méfièrent l'un de l'autre. Ils n'arrivaient plus à des heures identiques.

Leur incertitude n'échappait pas à Aurèle. Un soir, l'aîné des Gérold veillait le constructeur. Philibert murmurait des phrases incohérentes. Aurèle l'écoutait gémir. Le traitement maladroit de Rauny et de Lordan ne ferait que prolonger les affres de son père... Pourquoi ne pas réclamer à d'autres les soins qu'ils étaient incapables de lui donner? Le concours d'un médecin célèbre le guérirait sans doute. Cette idée s'ancre dans le cerveau d'Aurèle. A tout prix, il fallait rendre la santé au mécanicien. Il était onze heures. Godefroid, assis devant le guéridon, lisait à la lueur de la lampe. Aurèle lui communiqua ses pensées. Le cadet regarda son frère avec reconnaissance. Il l'engagea à partir tout de suite, comme s'il eût dépendu d'une seconde que le malade fût sauvé ou perdu.

Aurèle hêla un fiacre à l'entrée du faubourg. La voiture le transporta chez Emile Leblanc, dont les ouvrages sur les affections pulmonaires faisaient autorité. Il attendit jusqu'à minuit le professeur qui était allé dîner en ville. Le véhicule gagna la demeure de Robert Bricaut. L'aliéniste était au lit. Il consentit à avoir sur le champ une consultation avec son collègue de l'Université. A deux heures

du matin, Aurèle introduisit les savants dans la chambre de Philibert. Le constructeur venait d'avoir une congestion cérébrale. Il reprenait ses esprits. Ses narines se dilataient. La rougeur revenait sur ses joues violacées. Les cheveux blancs des tempes bougeaient imperceptiblement sous l'action du sang dans les veines. La Plissart épongeait le front de son mari. Le soulevant par les épaules, les médecins assirent le tribun. Robert Bricaut s'arc-bouta derrière lui. Emile Leblanc auscultait le constructeur. Il lui tâtait le pouls, écoutait l'intérieur fracas de sa poitrine et le déchirement des reins. Le malade ouvrait les yeux. Son regard éteint se promenait sur les murs et les meubles. La sueur perlait en lourdes gouttes sur ses joues. Sa tête balançait de droite à gauche. Elle fléchissait sur la gorge. La moustache neigeuse mettait deux grosses pointes d'hermine dans la toison noire de son sein. Il murmurait des paroles sans suite, au sens indéchiffrable. On eût dit qu'il voulait s'entretenir avec un être de lui seul visible.

Les deux professeurs ne rédigèrent point d'ordonnance. Ils remontèrent en voiture. Aurèle les reconduisit tour à tour. Ils ne lui cachèrent rien; Philibert Gérold était irrémédiablement condamné. Tous les organes étaient attaqués, rongés par le mal : les bronches, le cœur, la cervelle. Mais il

ne verrait pas sa propre fin. Pour lui-même, il n'existait plus : sa raison avait sombré dans sa dernière crise. Bientôt tout serait consommé. La force herculéenne, la constitution de fer du mécanicien ne résisteraient pas à ces trois maux, dont le moindre ne pardonnait pas d'ordinaire.

Aurèle rentra découragé. Il supplia son frère d'aller dormir et se jeta sur un canapé. Au matin, Philibert respirait plus difficilement. Sa gorge était obstruée. Le bras droit pendait hors du lit. Aurèle saisit la main de son père pour la porter à ses lèvres. Soucieux, il regarda cette main. L'annulaire était contusionné. L'alliance de Gérold avait disparu. Quelqu'un avait arraché cet anneau béni par l'abbé Delangle et que le mécanicien avait reçu de Rosalie Falleur le jour de leurs épousailles. Le tribun ne le quittait jamais. Pour l'enlever, il avait fallu blesser le doigt. Aurèle indigné crispa les poings. Ses dents se serrèrent. Il soupçonna sa belle-mère d'avoir perpétré cette vilénie nouvelle, plus répugnante que toutes les autres. A pas assourdis, la Plissart pénétrait dans la chambre. Aurèle marcha vers elle, lui tordit le poignet :

— Pourquoi avez-vous pris la bague de mon père ?

— On n'enterre pas les gens avec leur or !...

Aurèle crut recevoir un coup violent en pleine poitrine. Il chancela et se cramponna à un siège.

Ses prunelles s'empourprèrent. Tout son être se crispa. Menaçant, il souleva une chaise, la brandit. Effrayée, la coquine recula contre le mur. Le malade bougea sur sa couche. Il poussait des plaintes sourdes. Aurèle se retourna. Il aperçut les traits ravinés de son père. Ses larges narines s'ouvraient avidement pour respirer l'air dont son corps se nourrissait seul depuis dix jours. L'aîné des Gérold étouffa un sanglot qui montait vers sa bouche. Il laissa retomber ses bras. Navré, il s'affaissa dans un fauteuil. Sans colère, infiniment consterné, il murmura :

— Misérable femme !

Le tribun vécut encore une semaine. Il se débattait contre la mort comme un chêne contre les rafales de l'ouragan qui va le briser.

Les médecins n'avaient jamais constaté résistance si prodigieuse. Ils avaient tant prédit sa mort que maintenant ils étaient les derniers à y croire. Philibert ne reconnaissait plus personne. Lorsque ses deux garçons, dans un élan d'affection trop contenue, le suppliaient de leur confier ce qu'il éprouvait, il gardait le silence. Il souriait en regardant ses trois enfants. Il caressait les cheveux de son petit-fils, qui interrompait ses jeux pour venir l'embrasser. Parfois, le mécanicien chantait des couplets de son pays sur un mode mélodieux dont il respectait singulièrement l'harmonie. La gaieté de

ce chant contrastait épouvantablement avec l'atmosphère de l'appartement silencieux et déjà en-deuillé. Il semblait que Philibert n'eût traversé que des années heureuses. La folie respectait ses souvenirs radieux. Par intermittences, il faisait allusion à sa jeunesse, aux temps de ses premières entreprises industrielles, à la prospérité de son ménage. Il appelait les siens et leur parlait d'un enfant inconnu. Il ignorait sa seconde épouse. Lorsque la Plissart s'adressait à son mari, il paraissait écouter une voix suave et lointaine, berceuse et tendre, et il épelait le nom de Rosalie...

Aurèle s'était assoupi. Il reposait dans un fauteuil du petit salon qui précédait la chambre de son père. Un bruit lourd ébranla le plancher. Aurèle se redressa en sursaut. Il ouvrit des yeux effarés : le tribun marchait. A pas comptés, il allait, droit ainsi qu'un arbre. Il bousculait les meubles. Un miracle s'accomplissait-il ? Le constructeur était sauvé ! Il avait terrassé le mal ! Le cœur d'Aurèle se gonflait d'espoir. Haletant, transporté, pleurant de joie, il se précipita vers le mécanicien. Il voulut le soutenir. Philibert étreignit la main de son fils. Il le contempla avec une indéfinissable bonté. Sa bouche s'entr'ouvrit, mais resta muette. Il écarta Aurèle et regagna sa chambre. Il accordait son allure au rythme d'une ballade populaire qu'il fredonnait. Devant la glace de la cheminée il s'arrêta de nou-

veau. De ce geste coquet qu'il avait abdiqué jadis, il retroussa le double panache de sa moustache blanche. Mais, soudain, il se rejeta en arrière, tournoya sur lui-même et s'abattit sur la couche. Sa chute causa un grand tapage dont l'écho se répercuta dans toute la maison. Godefroid, Thérèse, la Plissart accoururent : le mécanicien respirait régulièrement. Son souffle était doux et léger. Philibert souleva sa main droite. Il regarda alternativement son fils aîné et le doigt meurtri par l'anneau arraché. La mégère confuse se détourna et s'éloigna du chevet.

Aurèle se reportait en arrière. Il distinguait, dans la perspective de son adolescence, un spectacle navrant : dans cette même chambre, sa mère était morte. Sa suprême confiance ressurgissait à sa mémoire. Rosalie avait dit en lui donnant son bracelet aux petits cœurs d'or : « Ils te parleront de ta mère et te la rendront à jamais présente ! ». Depuis le matin, la bague du constructeur, reprise à la Plissart, reposait dans le même écrin d'où n'était pas sorti le bijou de Rosalie. Divines reliques, dont lui seul comprenait le langage.

La respiration du mécanicien devenait imperceptible. Ses yeux se voilaient. Sa poitrine ne se soulevait plus. Ses bras s'allongeaient sur les draps blancs. Ils étaient froids. Thérèse voulut les réchauffer. Tout bruit cessa. Là-haut, comme dix an-

nées auparavant, la nuit inoubliable où Rosalie rendit l'âme, le pas de la Plissart s'accordait avec le souffle de l'agonisant. Les lèvres du tribun se fermèrent. Ses narines palpitèrent une seconde. Le bras droit se raidit. Par un phénomène physiologique extraordinaire, le bras gauche paralysé s'anima. La main s'ouvrit; retombant sur le cœur du malade, elle crispa ses ongles dans la chair de la poitrine. Le pas de la Plissart ne se percevait plus. Philibert parut s'endormir. Une pâleur d'or enveloppa son front : le mécanicien était mort.

Pendant deux jours, les fleurs affluèrent. Elles emplissaient toutes les chambres. Dans la salle à manger, tendue de draperies noires, la bière disparaissait sous une pyramide de gerbes écarlates. Des couronnes arrivaient des contrées industrielles. La plus somptueuse et la plus grave, en fer, avait été confectionnée par les forgerons de l'usine. Debout près du cercueil, à côté de Godefroid, Aurèle reçut les condoléances des amis de son père. Silencieux, des hommes du peuple défilèrent devant le catafalque. Ils avaient les yeux humides. Leur émotion augmenta le trouble des Gérold. Les ouvriers de la fabrique ne retenaient pas leurs larmes. Le vieux David s'appuyait, les yeux hagards, à l'épaule d'un de ses frappeurs. Puis vinrent des députés, tous les chefs du parti

socialiste. En les voyant, Aurèle les accusait d'être un peu cause de la fin tragique de son père...

Le cortège pénétra dans le faubourg. Les fils du tribun suivaient le char. Le désir leur venait de fuir, de s'éloigner de cette cohue bruyante et curieuse. On approchait de la nécropole. Les flèches et les clochetons des monuments de pierre se profilaient en une dentelle grise au-dessus de l'enceinte du cimetière. L'énorme croix tutélaire opposait au bleu profond du ciel de juin le torse verdi de son Christ de bronze. Les souvenirs d'Aurèle et de Godfroid transportaient leurs pensées vers des années lointaines. Une autre fois, tête nue, ils avaient accompli ce trajet funèbre : ils avaient traversé cette même contrée pour conduire au champ de repos la dépouille de leur mère adorée. Deux immenses étangs s'étendaient alors de chaque côté de la grand'route. Des cygnes nageaient sur leurs eaux immobiles et les striaient de leur vol pesant. Maintenant le site agreste n'était plus. Des rues étroites montraient leur étendue. Toute une banlieue misérable, neuve et cependant teintée de vétusté, car les maisons des pauvres vieillissent de bonne heure.

Quand le cercueil fut descendu en terre, des orateurs prononcèrent des discours. Ils disaient les vertus du mort, promettaient de ne l'oublier jamais et de s'inspirer de l'exemple de son désintéresse-

ment. D'autres rendirent hommage à la veuve du tribun. Ils proclamèrent que la reconnaissance de tous devait aller à la tendre compagne dont la bonté avait ensoleillé les derniers moments du mécanicien...

Après les funérailles, le cortège s'était reformé. Il n'avait plus le même aspect. A travers la vitre de la voiture qui les ramenait au faubourg, Aurèle et Godefroid distinguaient le trophée des drapeaux rouges flottant au vent du crépuscule. On avait enlevé leur gaine noire. Ils claquaient joyeusement dans l'espace. Derrière les étendards la musique jouait la Marseillaise. Des milliers de travailleurs marchaient en rangs serrés. Ils chantaient avec enthousiasme. On eût dit qu'ils célébraient une grandiose victoire. Les fils du tribun, adossés aux lambris du carrosse, fixaient mélancoliquement le regard sur ce prodigieux spectacle.

FIN.

